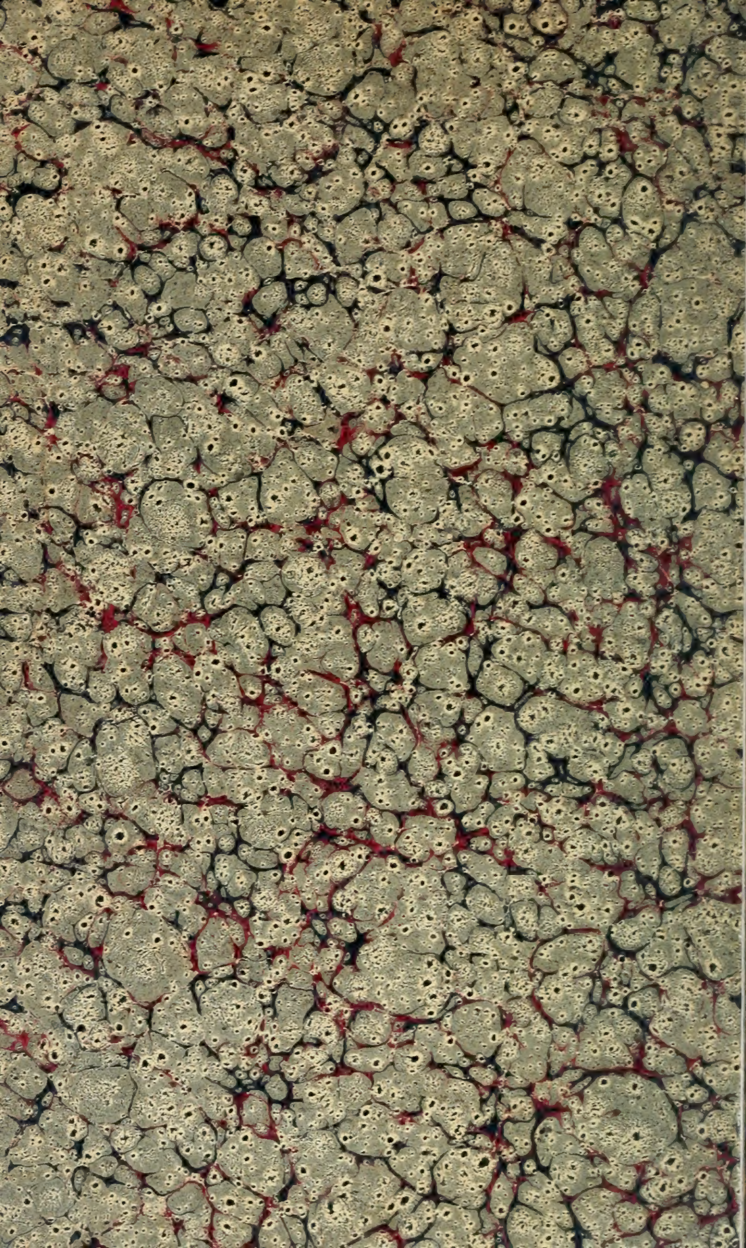


L'ESSOR DES COLOMBES

DU MÊME AUTEUR

Norbert Dys, 3e mille. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
Le Maître du Moulin-Blanc, 4e mille. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50
Ma Cousine Nicole, 3e mille. 1 vol. in-16 (Couronné par l'Académie Française). . 3 fr. 50
Mie Jacqueline, 3e mille. 1 vol. in-16 (Librairie Flammarion) . . . . 3 fr. 50
Le Devoir d'un Fils, 4e édit. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
Les Espérances, 4e édition. 1 vol. in-16 . . 3 fr. 50
La Gloire de Fouterlain, 4e édition. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50
La Romance de Joconde, 6e édit., 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50
La Fille de la Sirène, 4e édition, 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
La Petite Miette, 6e édition. 1 vol. in-16 (Couronné par l'Académie Française). . 3 fr. 50
Et l'Amour dispose, 7e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
Au Soleil couchant, 3e édition. 1 vol. in-16 (Librairie Plon-Nourrit et Cie) . . . . . . 3 fr. 50
A Chacun sa Chimère, 4e édition. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. »
Le Miracle des Perles, 4e édit. 1 vol. in-12 (Bibliothèque de ma Fille. Librairie Henri Gautier) . . . . 3 fr. »

MATHILDE ALANIC

L'ESSOR
DES
COLOMBES

ROMAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

1918

A mon Amie

Madame L. FRAPPIER

FEMMES FRANÇAISES

Française ! Ce nom dont nous nous honorons, prenait au delà de nos frontières — ne nous le dissimulons pas — un sens désobligeant et sarcastique avant le cyclone qui bouleverse actuellement le monde. Française ! Pour la majorité des habitants de notre planète, ce vocable équivalait à un synonyme de frivolité, d'étourderie, de coquetterie, d'inconscience presque amorale.

Il a fallu la secousse formidable de la guerre pour que la femme de France s'affirmât et déjouât les calomnies en révélant ses qualités de ferme et lucide raison, d'intelligente initiative, de persévérance courageuse. Cependant ces vertus rares, qui lui ont valu l'estime et l'admiration générales, ne sont pas dues à un miracle d'éclosion spontanée. Si elle ne les avait possédées déjà avant la sévère épreuve, lui eût-il été possible d'affronter tant d'austères devoirs et d'accomplir avec un tel stoïcisme de pénibles renoncements et de poignants sacrifices ?

C'est que jusqu'ici la vraie Française ne se manifestait guère au dehors. Modeste et digne, elle ne songeait point à faire étalage de ses perfections morales et les réservait au seul charme de l'intimité. Cette Française-là, méritoire et discrète, restait profondément ignorée de l'étranger. Là, on accordait trop facilement créance à ses détracteurs, habiles à se servir contre elle de quelques exemples tapageurs et scabreux. On se bornait à en croire, sur parole, les peintures des romanciers dits mondains qui, spéculant sur l'attrait du scandale et cherchant un succès facile, la représentaient en héroïne d'aventures légères ou pimentées.

« Les exceptions, assure l'antique adage, confirment la règle ». Or, la règle commune, dédaignée des observateurs superficiels ou des diffamateurs intéressés, était beaucoup plus unie et plus édifiante.

Aussi nous a-t-il semblé que ce serait besogne patriotique et saine de mettre en lumière un intérieur de braves gens, peuplé de figures féminines, loyales et pures, un foyer tel qu'il en existe des milliers dans notre pays.

C'est dans une pareille vie familiale, tendre et simple, que s'épanouit l'âme gracieuse des colombes de France ; âme de grâce et d'amour, capable aussi de force généreuse et soutenue et que l'instinct profond du dévouement et de la pitié porte au-devant de toute souffrance.

Les victimes innombrables de cette guerre forcenée peuvent en rendre témoignage. Ambulances, hôpitaux,

œuvres d'assistance, il n'est point de repaire de misère que nos jeunes filles et nos femmes n'aient animé de leur vivifiante sympathie, de leur alerte et souriante charité, quelles que fussent l'angoisse et la douleur qui les ravageaient parfois secrètement. Nos féministes, elles-mêmes, ont conquis l'approbation de ceux-là qui les critiquaient jadis, en gardant une louable pondération dans le triomphe imprévu de leurs idées. Elevées désormais au dessus des revendications amères et des buts égoïstes, elles s'attachent aux nobles missions qui tendent à remédier aux abus, à réduire l'hydre alcoolique et à solutionner les grands problèmes de la vie moderne, afin d'amener un avenir meilleur où plus de bonheur sera justement dispensé au plus grand nombre.

Héroïques et patientes durant la crise, nos colombes de France redeviendront l'enchantement de la paix, et elles auront préparé la nouvelle beauté de la France de demain.

MATHILDE ALANIC

Avril 1917

L'ESSOR DES COLOMBES

M. Servain, pressant sous son bras la grosse serviette de chagrin qui ne le quittait pas en semaine, sauta du tramway sans daigner attendre l'arrêt, leste comme un jouvenceau. S'engouffrant sous les arcades de la place d'Armes, il plongea dans les profondeurs de deux ou trois magasins, reparut, les mains empêtrées de petits paquets liés de faveurs, et prit sa course à vive allure.

Il était heureux que la rue Gargoulleau fût toute proche, et l'habitation dudit M. Servain, sise au commencement de la rue, car le digne homme, qui oubliait ses cinquante ans et les trente-trois degrés du thermomètre en cette fuite rapide, fût arrivé chez lui dans l'état lamentable d'une éponge ruisselante.

— Papa ! voilà papa ! cria une voix claire de vigie,

partant du balcon, où rutilait cette inscription en lettres d'or sur une plaque de tôle bronzée : « *Le Pélican, Compagnie d'Assurances — Incendie — Vie, — Accidents.*

M. Servain envoya vite un sourire vers cette figure rose et brune, penchée au-dessus de lui comme une chimère de gargouille et se précipita dans le vestibule. Mais si prestement qu il montât, Geo, lancée à travers l'appartement et le palier, atteignait son père au milieu de l'escalier et lui jetait son bras autour du cou :

— Bonjour, papa ! A-t-on idée de courir comme ça quand on est un monsieur grave et un père respecté ?

— C'était pour arriver plus vite, évidemment ! sussura M. Servain d'une voix expirante.

Trois têtes s'échelonnèrent dans l'entrebâillement, de la porte : Mme Servain et les deux aînées des trois filles, Pauline et Eva. Une question anxieuse vola vers l'arrivant :

— Bonnes nouvelles, alors ?

Plus heureux de sa victoire devant cette inquiétude, il souffla avec force :

— Alors, bonnes nouvelles, oui !

Une rumeur joyeuse l'environna. L'affaire était d'importance. M. Servain avait craint des concurrences sérieuses près de ce grand tréfileur, Darlon, acquis maintenant au *Pélican*.

— Non seulement, il m'assure ses ateliers de la Palice pour la plus grosse part, mais il m'a promis ses fermes de Courçon !

Les félicitations et les battements de mains redoublèrent. Mousmé, la toute petite chienne maltaise, s'associa à ces manifestations par des jappements d'allégresse, et l'oncle Balthazar, le perroquet gris à queue rose, battit fougueusement des ailes dans sa cage, au coin du balcon, en criant, d'une voix de ventriloque :

— Ça va bien, très bien. Merci, monsieur !

Mme Servain, la larme à l'œil, supputait l'aubaine ; Pauline, réfléchie et positive, ainsi qu'il convient à une dactylographe, secrétaire du principal banquier de la ville, approuvait d'un ton sérieux, comme d'homme à homme : — Bien travaillé, père ! Tandis que la jolie Eva et Geo frottaient leur joues à la barbe poivre et sel de M. Servain : — Pauvre papa, que de peines tu te donnes !

Le chef de famille riait et se rengorgeait, avec le bon orgueil d'être utile à sa petite tribu :

— Quand la police va, tout va, vous savez, mes enfants ! Aussi, en revenant de la Ville-en-Bois, une foule d'idées, que j'éloignais, alors que cette histoire-là m'obsédait l'esprit, sont revenues m'envahir. D'abord, ma femme, sais-tu bien que nous sommes aujourd'hui le 11 août ? Il y a par conséquent vingt-quatre ans qu'une certaine jeune personne m'apparut, sur le

bateau de l'île de Ré... Tiens, l'Eva actuelle nous la représente parfaitement !

Mme Servain, facile aux pleurs, ne laissa pas échapper une pareille occasion de s'attendrir.

— Oui, j'avais des cheveux blonds, alors ! Et pas de rides ! gémit-elle, en tirant son mouchoir de sa poche.

En la voyant arborer ce signal de déluge, tout le monde frémit.

— Allons, maman, il n'y a pas lieu de pleurer ! N'attriste pas une date heureuse ! remontra Pauline toujours sensée.

— Tes cheveux sont bien plus jolis sous ce nuage d'argent ! assura Eva, frôlant d'une caresse les bandeaux de sa mère.

Geo, bien vite, en guise de consolation, appuyait le petit trèfle noir, servant de nez à Mousmé, sur le menton maternel.

— Tu est encore la plus belle de nous quatre, va, maman !

— Et d'ailleurs, serais-tu toute chenue, cassée et voûtée, que tu serais toujours la même pour moi ! attesta M. Servain avec l'accent d'une conviction inébranlable. N'avons-nous pas vieilli de concert ? Alors, qu'importe ! Le temps, en passant, ne nous fut pas trop dur ! Estimons-nous parmi les heureux, va !

— Oh ! pour cela, oui ! Je remercie Dieu et n'envie personne ! affirma Mme Servain, se ranimant

et relevant le front. Et son regard caressait son bon et vaillant mari, ses trois filles, parées des charmes de la jeunesse, et s'étendait avec complaisance autour du cadre de son bonheur domestique, ce logis où elle avait dépensé tant d'efforts patients, pour rendre la vie confortable et aimable aux siens.

M. Servain déballait ses petits paquets d'où s'échappaient des choses affriolantes :

— Puisque nous avons toutes raisons de nous réjouir, réjouissons-nous donc sans remords !

Galant et jovial, il épingla au corsage de Mme Servain une petite ancre d'or : — Là !... En souvenir du succès d'aujourd'hui... et de la promenade maritime d'il y a vingt-quatre ans !

Là-dessus il embrassa sa femme. Et Balthasar, en entendant les rires des jeunes filles, vociféra cette injonction qui lui était souvent adressée : Veux-tu te taire, scélérat ! Veux-tu bien te taire !

— Non, mon vieux ! rétorqua M. Servain avec énergie. J'ai bien le droit, palsambleu ! d'embrasser mon épouse. Maintenant, mes enfants, je meurs de faim. Au dessert le reste !

— Un reste !... il y a un reste ? fit Geo, alléchée.

Mais M. Servain lui rappela que ventre affamé n'a plus d'oreille. Et ravi de son rôle, il garda, en mangeant comme deux, un silence imposant d'augure.

Le potage, les moules marinières, le filet de porc et la purée Parmentier défilèrent sans qu'il se laissât

fléchir. Mais dès que la coupe de fruits, les gâteaux et le vin d'Espagne s'exhibèrent, Geo réclama.

— Et le fameux reste, va-t-on enfin savoir ?

— Eh bien ! dit M. Servain, pelant sa pêche et prenant son temps, je soumets une idée au conseil de famille : que diriez-vous d'une pointe vers les Pyrénées ?

— Les Pyrénées ! répétèrent quatre voix émues, avec des trémolos de surprise, d'émerveillement, de doute.

— Y penses-tu bien, mon ami ! remontra la mère, habituée aux soucieux calculs. Ce serait une telle dépense... Et quand on a des filles en âge de s'établir...

M. Servain déposa son couteau avec fracas.

— Justement... Il faut profiter du temps qui nous reste, pendant que la couvée de colombes est encore au complet... Procurons-leur d'heureux souvenirs à ces petites ingrates qui n'aspirent qu'à nous quitter !

— Oh ! papa, peux-tu dire ! se récria Geo, indignée.

— Toi, tu n'es encore qu'une grande gosse... Mais je sais ce qui nous attend tous !... On a eu sa maison pleine... Et puis, un beau jour, quelques mécréants, débarqués on ne sait d'où, vous emmèneront à droite et à gauche. Et les vieux se trouveront seuls en vis-à-vis au coin du feu...

Mme Servain secoua la tête avec amertume et atteignit le redoutable mouchoir :

— C'est la vie, hélas!... mais...

Un coup de sonnette lui coupa la voix.

— Gabriel Turquant, sans doute ! s'exclama Geo, déléguée à cette heure au service de la porte et s'élançant.

— Gabriel ? Quand je parlais de mécréant ! marmonna M. Servain avec un sourire dans sa barbe.

Le nouveau venu s'introduisait familièrement dans la salle à manger. Ce grand garçon dégingandé, au profil en lame de sabre, à l'épaisse toison crépue, offrait dans toute sa maigre personne une originalité fantasque et spirituelle.

Rien qu'à observer ses manières d'être envers M. Mme et Mlles Servain, on devinait que son affection tendait à devenir filiale et fraternelle. Chaleureux avec le père, déférent et tendre avec la mère, cordial avec Eva et avec Geo, ce jeune homme parut pris d'une timidité soudaine en approchant de Pauline qui, demeurée seule à table, pliait méthodiquement sa serviette.

— Que me dit Geo ?... Est-ce vrai que vous partez aux Pyrénées?

— Il paraît ! dit Pauline, flegmatique.

Gabriel, figé sur place, promena à la ronde un regard lamentable.

— Aux Pyrénées!... La mer ne vous suffit pas !... Et votre parc Charruyer ! Notre cher parc !... Notre Casino et son beau jardin !

— On y rencontre toujours les mêmes visages ! persifla l'implacable Pauline. C'est joliment distrayant de changer d'horizon et de coudoyer d'autres gens !

— Ce qui signifie, repartit rageusement Gabriel, que vous serez satisfaite de vous délivrer de vos amis !

— Bon ! bon ! ne prenez pas au sérieux ces plaisanteries ! intervint M. Servain. Paulette sera comme nous, contente de partir, et enchantée, au retour, de retrouver ses habitudes et nos habitués.

La barbare Pauline ne daigna pas ratifier. Gabriel toujours hagard, les cheveux plus hérissés que jamais, éclata en brusques questions :

— Mais encore, peut-on savoir ? Où ? Quand ? Combien ?

— A Luchon, vraisemblablement, répondit M. Servain. L'endroit est délicieux, et j'y pourrais soigner ma gorge, irritée par de longues palabres chez les clients. Nous partirions dans cinq ou six jours. Et nous resterions tout le congé de Pauline, c'est-à-~~trois~~ trois semaines.

— Très bien ! approuva Gabriel avec une douloureuse ironie. Et moi, que vais-je devenir pendant ce temps-là ?

— Vous ? répliqua Pauline, vous ne serez guère à plaindre. Tranquillement, vous jouirez du frais et de l'ombre, dans votre magasin de la rue du Palais. Et vous vendrez force kodaks, lorgnettes et binocles aux touristes qui se promèneront sous les porches.

Gabriel, furieux, empoigna ses mèches désordonnées comme pour les arracher.

— Ne vous moquez plus! C'est mal! Vous savez trop bien que j'y étouffe, dans cette satanée boutique!

Geo, compatissante, glissa son bras grêle dans celui de son ami.

— As-tu ton album, Gabriel. S'est-il enrichi depuis que nous ne l'avons vu?

Le jeune homme céda à la suggestion, et tira de la poche de son veston un carnet de toile.

— Regardez vous-mêmes!

Les têtes se rapprochèrent en cercle au-dessus du petit livre que Geo tenait ouvert

Et des exclamations de plaisir ou d'étonnement saluèrent chaque page.

C'étaient, capricieusement alternées, des esquisses du port, des rues archaïques, du merveilleux Hôtel de Ville, de l'extraordinaire Tour de la Lanterne, des chaloupes, des thoniers, penchant leurs voiles en d'audacieux virages, comme les hirondelles qui trempent leurs ailes dans les flots. Puis des types de pêcheurs, de vendeuses de poisson, de paysannes, d'excursionnistes, tout cela indiqué en traits rapides et incisifs, par un crayon hardi et synthétique.

— Comme c'est cela! répétait M. Servain amusé.

La maigre figure où, comme en ces dessins, s'opposaient violemment les pâleurs du teint mat et les tons d'encre de la chevelure indisciplinée, s'empourprait

d'émotion aux compliments. Geo, fermant l'album, déclara, solennelle et sincère :

— Tu es né artiste, Gabriel !

Le jeune homme eut un profond soupir :

— Hélas ! si mon père pouvait le croire ! Mais un vieux Rochelais, de la race obstinée des Guiton et des Duperré, ne se rend jamais : — Artiste, mon fieu ? Joli prétexte à musardises ! Remercie la Providence qui t'a pourvu d'une situation toute faite, d'un père prévoyant, et d'un commerce prospère. Et ne te risque pas à manger de la vache enragée !

Pauline, dont il requérait visiblement la sympathie, détourna les yeux.

Au fond, cette fille pratique donnait raison au père Turquant. Elle entrevoyait, sans déplaisir, dans ses mirages d'avenir, les vitrines du magasin d'optique, si brillantes le soir, et remplies d'une foule d'objets élégants, gracieux à manier pour une jolie marchande.

Geo, cependant, recommençait à feuilleter l'album.

— Si tu venais où nous allons, Gabriel ? En trouverais-tu là, des sujets de croquis nouveaux !

Le jeune homme, ébranlé par cette supposition, vacilla.

— Non ?... C'est vrai !... Après tout, ce ne serait pas impossible ? Peut-être ? Pourquoi pas ?...

— Pourquoi pas, en effet ? acquiesça avec bonhomie M. Servain. Turquant n'est pas un ogre. Il vous

accordera bien un petit congé. Ce serait gentil de venir nous rejoindre quelques jours?

— Très gentil! appuya placidement Mme Servain, déjà en possession de son aiguille et de son ouvrage.

Et Pauline, consultée d'un regard anxieux par son humble esclave, leva les sourcils :

— Pourquoi pas, en effet? Les chemins de fer sont accessibles à tout le monde.

L'humble esclave, accoutumé à se contenter de peu, n'en demanda pas davantage.

Gabriel se jeta aussitôt avec enthousiasme dans le vif courant qui emportait les autres. Et ce furent des projets, des combinaisons, des calculs sans fin.

M. Servain compulsait déjà l'indicateur, supputait des chiffres rassurants. Les billets de famille mettent les voyages à la portée de tous. On prendrait des troisièmes, bien entendu! Point de sots préjugés! On arriverait au but quand même, tout comme en wagon-salon. Point de haltes en route, sauf à Lourdes, en raison de ce multiple *cinq* implacable, qui corsait terriblement les notes d'hôtel : *cinq petits déjeuners*, *cinq couchers*!... On arrivait tout de suite à un total fantastique! Prudence et économie doivent être la devise d'un chef de famille!

Ces dames, de leur côté, s'enfiévraient en de graves conciliabules, discutaient la composition des malles, examinaient les problèmes domestiques. On emmènerait naturellement Mousmé, « la quatrième sœur »,

affirmait Eva qui, très attachée aux petits commensaux du foyer, s'inquiétait déjà de confier la chatte Hermine aux voisins indifférents, pendant que l'oncle Balthazar s'en irait au fond du port, dans le quartier Saint-Sauveur, chez la femme de ménage. — Que penseraient-ils de ce délaissement, en leurs cerveaux de bêtes ?

Mais au-dessus de ces détails prosaïques planaient des visions grandioses, inconnues encore aux yeux, mais que les imaginations s'ingéniaient à inventer : crêtes neigeuses, cascades bouillonnantes, vallons abrités...

Elles se réflétaient certainement, ces perspectives chimériques, dans les prunelles extasiées de Geo. Il les voyait aussi, ce bon M. Servain, vibrant en phosphènes étincelants, sur les pages du livret de chemin de fer ! Il les apercevait plus vivement encore, ce grand Gabriel, comme un fond de tableau primitif, tendu derrière une tête jeune et fière, serrée étroitement de bandeaux lustrés ! Et une griserie double excitait le jeune homme — artiste et amoureux.

Il s'épanouissait comme nulle part ailleurs, en cette intimité aimable, si différente de son propre intérieur qu'avait glacé trop tôt la perte de sa mère. Ici, il retrouvait le souvenir de la disparue, amie de Mme Servain. Avec quel bonheur Gabriel acquerrait une place, un droit, un titre dans cette famille bénie, entre ces trois gracieuses filles, si diversement charmantes !

Il les aimait toutes, au point de se jeter pour n'importe laquelle au feu ou à l'eau ! La meilleure des camarades, cette impayable Geo, avec son minois rose, tout en sourires, entre deux colimaçons de tresses brunes ! Une sœur exquise, cette Eva à figure d'ange, nimbée de lumière blonde, et dont les yeux d'iris paraissaient des fleurs de rêve, sous l'ombre foncée des cils !... Mais Pauline ! Celle-là, avec son profil de camée, son port altier, son front grave, c'était la déesse fascinatrice qu'on ne saurait envisager sans frémir !

Oh ! la voir quelques jours, avec la liberté des vacances, en face d'horizons émouvants ! Trouver une heure enchantée où les âmes, comblées d'idéal, s'ouvriraient pour laisser échapper l'aveu décisif ! Gabriel se sentit défaillir, à cette espérance enivrante !

II

Luchon, 20 août.

« Mon vieux Gabri,

« C'est à n'y pas croire! Nous voilà tout au bas de la carte de France, dans le massif de hachures qui nous sépare de l'Espagne! Se sont-elles fait assez attendre, ces pimbêches de Pyrénées! A-t-il fallu en compter, par la portière, des pins et des pins dressés sur des napperons rouges de bruyères, et pleurant chacun dans un pot, avant d'apercevoir une petite ondulation lilas, serpentant au loin des champs de maïs! Puis ce feston s'est solidifié, rapproché, exhaussé en collines, qui sont devenues de vraies montagnes autour de Lourdes.

« Nous avons passé là, dans la ville mystique, quarante-huit heures vibrantes. Puis, en route pour Luchon, à travers les défilés romantiques! Je pourrais essayer là une description à la Chateaubriand, peindre les crêtes perçant la nue, les ravins sauvages, les écharpes flottantes de vapeurs. Naturellement, ce spectacle si différent de nos marais, nous émerveilla, nous autres enfants de l'Aunis!

« Mais, désespoir! Ces coquins de nuages se sont épaissis en brouillard. Escamoté, le paysage ! Et quand on a crié : « Luchon ! tout le monde descend ! » c'est sous la pluie, sinistre, diluvienne, qu'il a fallu débarquer!

« Oh ! ces cinq parapluies se braquant avec ensemble, dans la cour de la gare, pendant que cochers, chauffeurs, clamaient leurs offres ! *Hôtel Richelieu, Continental*, *Palace*... Mais ces conducteurs de chars fastueux ont bientôt jugé que ces cinq piétons, chargés de colis, n'étaient point dignes de leurs luxueux caravansérails. Ils se détournèrent dédaigneusement, et nous nous lançâmes, à la file indienne, dans l'avenue boueuse et interminable !

« As-tu jamais connu le risque de rester sans asile, un soir sous l'ondée ?... Alors seulement tu pourras comprendre nos affres, pendant deux heures de recherches infructueuses, et notre soulagement quand un gîte fut enfin déniché, au rez-de-chaussée d'une petite villa, dans une situation idéale, entre la Pique et les Quinconces. De la croisée du dortoir des filles, on aperçoit l'échelle lumineuse du funiculaire, rayant la montagne, et l'on entend le fracas du torrent. Et dès le coin de la route de Saint-Mamet, le Vénasque!

« Pour compléter le bonheur, devant la maison, clos d'une claire-voie de bois vert, un petit jardinet, propice aux ébats de Mousmé. Et la concierge, qui se charge de notre cuisine, est du pays de Monte-Cristo, et s'appelle Mercédès, mon bon!

« — On ne reçoit ici que des gens « bieng ! » nous a-t-elle déclaré avec sentiment, et un accent piqué d'ail.

« Je la verrai toujours apportant un oreiller, le premier soir ! Il a fallu cinq coups de sonnette pour l'arracher à son bavardage avec la voisine. Après le cinquième, elle est enfin apparue, enfonçant la porte d'un élan, tête baissée, retenant le coussin à pleins bras comme si c'eût été un animal vivant qui menaçait de s'échapper et aussi haletante que si elle accourait depuis Marseille ! Quel dommage que ton crayon n'ait pu immortaliser le tableau !

« Que n'es-tu là pour partager nos premiers ravissements ! Nous le répétons à l'unanimité. Que diras-tu quand tu connaîtras la vallée de l'Arboust, la Tour de Castel-Vielh, ou que tu grimperas à la Fontaine d'Amour, par les espiègles lacets, serpentant sous bois ? « L'air est pur, le ciel léger ». Et la Nymphe de la Vallée du Lys nous accueille d'un geste charmant, dans ce parc qui s'épanouit comme une corbeille de fleurs, entre les montagnes drapées de vert !

« Tu vois que je sais être poétique !... Mais, outre les grâces pittoresques de la nature, que d'agréments divers en ce joli Luchon, où grésillent tant de mandolines et de violons, plus ou moins tziganes ! Pendant que Papa suit en conscience son traitement aux Thermes, nous l'attendons près de la Buvette du Pré, une broderie nonchalante aux doigts ! C'est alors que

nous en voyons défiler des modèles pour tes fusains!

« Touristes affairés, baigneurs apathiques, s'arrosant alternativement d'eaux sulfureuses et de petit-lait, élégantes championnes du golf, du tennis ou du tango, cheminant à petits pas entravés, environnées de flirts papillonnants. Chic et faux chic ! Il y en a pour tous les goûts ! Tu n'auras qu'à choisir dans cette collection panachée entre les types les plus divers, depuis « Caramel Mou », le petit pâtissier fantoche blanc, guêtré de noir, jusqu'au roi d'Illyrie barbu comme un sapeur, ou Welna, l'illustre cantatrice chargée de gloire et d'embonpoint, ou Miss Regina, la divette puritaine, ou Maillefeu-Limart, le biscuitier, dont on voit partout le nom encombrant, multiplié par les affiches.

« Arrive donc vite, my old chap! Il y aura une chambre pour toi dans la maison voisine, et un couvert à notre table... Nous réservons, pour ton séjour parmi nous, les plus longues excursions et les parties au Casino... Il serait regrettable que tu ratasses (faut être puriste quand on a son brevet supérieur!) la Retraite des Guides et la Fête des Fleurs!

« On t'embrassera, au débotté, pour ta peine, friendly.

« Ton camarade,

« Geo. »

Il ne rata ni l'un ni l'autre des spectacles annoncés, the dear old chap! Car en même temps que l'invita-

tion si pressante atteignait La Rochelle, Gabriel débarquait à Luchon, avec l'autorisation du plus rigoriste des pères.

M. Turquant senior n'ignorant pas quelles personnes son fils devait rejoindre, sa tolérance prenait un sens des plus encourageants pour les espérances encore occultes...

Aussi une émotion sympathique se propagea autour du voyageur. La déesse, qu'il adorait d'un regard soumis, fut visiblement touchée de ses humbles hommages. Et lui, exalté par la présence retrouvée de l'élue, l'accueil chaleureux de ses amis, la révélation des montagnes, laissait éclater une folie heureuse.

Il souhaitait, d'un bond, gravir les pentes boisées, courir sur les glaciers des crêtes, se vautrer dans la flaque de neige dorée qui étincelle au flanc du pic de Sauvegarde...

Mais avant ces prouesses fougueuses, Gabriel consentit à rester parmi les fourmis humaines qui, ces jours-là, remplissaient de leurs files agitées, les allées d'Etigny. Benoît badaud, il attendit le passage des guides, à pied ou à cheval, qui, le piolet à l'épaule et faisant claquer avec maestria les cravaches sonores, s'avançaient dans la fumée colorée des feux de Bengale.

Et le lendemain il se retrouvait avec ses amis, mêlé à la cohue dense et bariolée, déversée par les trains de plaisir, les breaks, les autos, pour assister à la Bataille

des Fleurs. Excursionnistes aux oripeaux multicolores et aux mines exténuées, Basques et Bordelaises sémillantes aux coquets foulards, arborigènes descendus des solitudes, le bâton à la main, le châle à franges sur le bras, baigneuses fashionables aux jupes transparentes, se croisaient, se coudoyaient, se toisaient jusqu'à l'heure où, dans le tapage des pétards, des bombes, des fanfares, le défilé des véhicules fleuris commença.

Le soleil accordait au gala sa royale collaboration. La lumière, tombant d'un ciel sans nuages, épandait son magique éclat sur les cartonnages bariolés, les guirlandes de feuillages, les pompons, les flots de rubans, les arceaux de roses, les gerbes de bluets, d'œillets ou d'orchidées. Les paillettes brillaient ainsi que des pierres précieuses. Les femmes aux visages fardés apparaissaient belles comme des fées.

Les gais appels, les bouquets, les sourires, les œillades s'envolaient dans l'espace, tombaient au hasard, avivant la flambée de plaisir qui crépitait, bruyante.

Elles eussent fait charmante figure dans les équipages ou dans les tribunes pavoisées, les trois jolies sœurs, parées de virginal linon, et coiffées de charlottes de tulle blanc où se piquait un large nœud de velours bleu ! Mais sans envier ces honneurs dispendieux, les demoiselles Servain ne s'amusaient pas moins de tout cœur, entre papa et maman. Et elles recevaient une large part d'hommages anonymes et capricieux, en ce galant assaut !

— Ah! voici l'aviateur qui nous crible toujours! En garde! Et tenons bon!

L'immense libellule, déployant ses ailes chatoyantes, approchait, au milieu d'un murmure laudatif. Un des numéros les plus sensationnels de la calvacade, évidemment, cet aéroplane, tant par l'ingéniosité de l'idée que par la richesse et le bon goût du décor! Deux personnes seulement dans l'étroite nacelle : une femme brune et mince, représentant une Etoile captive, arrachée des hauteurs du firmament par le hardi pilote, que certains reconnaissaient pour Maillefeu-Limart, l'industriel bien connu!

Pauline lut tout haut la devise, peinte en lettres flamboyantes à l'avant de la coquille argentée : « Si veux, puis! » et approuva :

— Très bien!... Voilà qui est fier et courageux!

— Surtout présomptueux! grommela Gabriel, agacé de voir l'aviateur adresser des sourires et des roses au trio de jeunes filles. Un marchand de biscuits se permettre des airs de paladin céleste! C'est par trop ridicule!

Visant, de son œil juste de dessinateur, l'étroite échancrure, laissée à nu par le capuchon de tricot, il y envoya, avec la force d'une fronde, un bouquet aux tiges rugueuses. Maillefeu-Limart, atteint en plein visage, sursauta, puis darda des regards courroucés sur l'adversaire discourtois. Mais le cortège, suivant son branle, entraînait l'avion.

— Au retour, à votre aise ! ricana Gabriel goguenard.

Pauline virevolta, tout à fait scandalisée.

— Etes-vous fou ? Quelle mauvaise querelle cherchez-vous à ce monsieur ?

— Sa devise m'offusque, et son nez m'irrite ! répliqua Turquant avec roideur.

— Et moi, je trouve ce char très réussi, et cet aviateur très chevaleresque, riposta Pauline. Et tout le monde est de mon opinion, ne vous en déplaise !

Geo intervint, pince-sans-rire :

— Camarade, tu as tort ! S'il plaît à ce galant jeune homme de jeter ses roses de notre côté, ce n'est pas une raison pour toi de le prendre en grippe ! D'ailleurs les fleurs me sont destinées à moi ! Personne n'en doute !

La petite peste ! Gabriel résista au désir de la battre. Il alla promener sa bouderie un peu à l'écart. Mais son hostilité n'eut aucun effet télépathique sur les impressions du jury et du public. L'avion Maillefeu-Limart n'en fut pas moins classé premier. Et aux applaudissements de l'assistance, l'aéroplane reparut, triomphal, surmonté de la bannière glorieuse.

III

Mousmé avait dû passer ce jour de fête dans une stricte réclusion. Ses maîtresses, au retour, la trouvèrent hurlante, les yeux baignés de pleurs, hérissée comme une boule de soie floche emmêlée. Ses gémissements de reproche, ses caresses plaintives, remuèrent tous les cœurs. Eva, son amie personnelle, en fut bouleversée et prodigua à sa favorite excuses et consolations : « Là ! là ! cessez de pleurer, fanfan chéri !... Jamais plus, trésor, tu ne me quitteras !... »

Donc, le lendemain matin, Mlle Mousmé se trouva transportée sur les hauteurs de Superbagnères, dans les bras de la tendre Eva. On lui fit voir, par la portière, les curiosités du paysage déclive, la ville en contre-bas, les ravins profonds et les cimes inaperçues jusqu'alors, qui se hissaient bientôt derrière les croupes des montagnes du premier plan, et les sapins énormes de la forêt, et les bruyères pourprées et les hautes digitales !

Mousmé accomplit l'ascension avec beaucoup plus

de sang froid que la plupart des bipèdes humains de son entourage. Le train courait sur une corniche si étroite, frisant le bord de l'abîme, que les voyageurs pouvaient avoir l'illusion de planer en ballon. Seuls de leur groupe, Gabriel et Geo, perdus dans une attention excitante, restaient insensibles au vertige.

Quels titans levaient leurs têtes chenues au-dessus du plateau pelé, pour observer les envahisseurs? Apparition imposante! Encore un effort de la locomotive essoufflée! Une dernière pente à pic!... Et de nouveaux géants de glace surgirent! Toute une assemblée en demi-cercle, barrant l'horizon, des manteaux d'hermine déployés sur les épaules cyclopéennes Gabriel adora, fou d'allégresse.

— Est-il possible d'avoir vécu vingt trois ans en ignorant les montagnes.

Il proférait ce regret ingénu, digne de M. Perrichon, en sautant du train sur le talus. Un voyageur, sorti d'un compartiment de première, décocha un coup d'œil moqueur à l'expansif jeune homme. Turquant n'en eût pris souci, mais il reconnut immédiatement en ce garçon au faciès volontaire, aux yeux incisifs, embusqués sous des sourcils impérieux, l'aviateur de cavalcade. Vexé, il se redressa en un sursaut de défi.

Les deux jeunes gens n'eurent pas le loisir de manifester leur antagonisme autrement que par ce choc de regards. Chacun se trouva entraîné par sa société. En bandes pressées, les voyageurs se hâtaient vers la ter-

rasse qui s'incline, par de lentes ondulations, à l'extrémité de la vaste esplanade, vers la vision merveilleuse, et qui permet de découvrir les moindres replis du sol mouvementé.

Pas une buée dans les profondeurs, pas un nuage dans le bleu limpide du ciel ! Les dessins des pitons, des courbes, des échancrures se détachaient avec netteté, en blanc éclatant ou en tons vigoureux. On se nommait les sauvages silhouettes déchiquetées : la pâle Maladetta, le puissant Néthou, les Monts Crabioules, les Monts Maudits !...

Là-bas, c'était l'Espagne, l'Espagne rude et désolée des sierras et des déserts. De l'autre côté, jusqu'aux limites de la vue, la plaine fertile du Languedoc se déroulait jusqu'à Toulouse. Aux pieds des spectateurs, la gracieuse vallée du Lys révélait ses secrets ; au fond de la gorge, la cascade, minuscule à cette distance, luisait comme un fil d'argent. Et, si proche, eut-on dit ! le toit clair de l'hospice, au port de Vénasque, semblait un mouchoir étendu sur la terre.

— Te rappelles-tu Gabriel, le conte de notre vieil Andersen : *La Reine des Neiges ?* fit Geo, pensive. Crois-tu pas que, la nuit, il doit se passer des choses étranges sur ces glaciers ?

— Parbleu ! c'est là que viennent danser les gnomes des cavernes et les fées des sources ! affirma Gabriel.

Mais une voix, mordante et brève, s'élevant près d'eux, interrompit l'échange de réflexions poétiques.

— Mon Dieu ! n'exagérons rien ! Cette vue est assez jolie, j'en conviens ! Cependant, comparée à l'Himalaya, et même à certaines parties des Alpes, ces montagnes-ci paraissent des taupinières !

Le ton de mépris réduisait à néant ces banalités devant lesquelles s'extasiaient les simples et les ignares. Gabriel, avant même de se retourner, devina le nom du discoureur.

Maillefeu-Limart, en effet, était parvenu près d'eux, au train lent des deux dames qu'il escortait d'un air d'ennui : sa mère, évidemment, cette douairière alourdie, dont les jupes de soie crissaient à chaque pas, et qui portait aux oreilles deux éblouissantes pendeloques. Dans l'autre femme, brune de sémillante tournure, jeune encore et de figure assez jolie, malgré la propension fâcheuse du nez à rejoindre la bouche et la ligne fuyante du menton, les jeunes filles identifièrent vite l'Etoile captive du char. Et le laisser-aller de Maillefeu à son égard, un certain accent de condescendance indiquaient la condition inférieure de l'élégante personne, dame de compagnie à gages ou parente pauvre.

Cependant, autour du plateau, kodaks, gaumonts et foldings se déclanchaient avec ensemble. Les bandes d'amis se groupaient, avec l'ambition de détacher leurs effigies sur la perspective fantastique des glaciers.

— Eh bien ! fit Pauline, indiquant l'instrument que Gabriel portait en bandoulière, n'est-ce pas le moment d'opérer ?

Mais le jeune homme s'encolérait en voyant Maillefeu-Limart braquer ostensiblement son appareil vers les jeunes filles. Et à la requête de la bien-aimée, Gabriel répliqua d'un ton haut et tranchant :

— Non ! Je vous portraiturerai ailleurs. La nature ici écrase trop la piètre humanité ! Et la photographie, à vrai dire, me dégoûte. Elle est trop à la portée du premier faquin venu !

Le coup frappa le but, comme la veille. Maillefeu-Limart rougit violemment. Et Gabriel, satisfait, quitta la place d'un pas nonchalant, en victorieux...

— Voilà ! On monte avec ivresse, avec enthousiasme, vers la clarté, vers l'infini ! Et, hélas ! il faut toujours redescendre ! La terre et la vie nous attirent en bas !

M. Servain, ayant formulé ces vérités profondes, basées sur les lois de la pesanteur, sa famille prit place dans le train. Et celui-ci, rayant les flancs de la haute falaise, plongea rapidement vers le fond de la cuvette où grésillaient une joie sonore et de frêles musiques.

Mousmé était-elle contente ? Eva s'en enquit affectueusement et reçut pour réponse un petit reniflement d'aise. Mais ne serait-il pas parfait d'achever cette bonne journée par une échappée en pleins champs ?... Et Mousmé, pointant sa langue ténue, convint, en jappant d'émotion, que ce serait délicieux.

C'était l'heure d'avant-diner, crépusculaire déjà, mais adorablement douce. M. Servain, expédiant, aux Thermes, les soins attardés, Mme Servain, un peu

lasse, retirée à la maison, les jeunes filles demeuraient aux Quinconces, très intéressées à regarder Gabriel dessiner. Le jeune homme venait de croquer « Caramel mou » engagé dans une partie de ballon avec un petit marchand mauresque, et maintenant, il attaquait, d'un crayon moins prompt, presque craintif, une étude de Pauline, penchée sur un livre.

Eva se dressa sans bruit, Mousmé entre les bras. Geo se leva aussi, avec un sourire sournois.

— Où allez-vous ? demanda Pauline, surprenant ce mouvement d'évasion.

— Nous revenons à l'instant ! promit Geo, avec un geste mystérieux. Ne bouge pas, cela ne t'est pas permis.

— Quelques minutes encore, je vous en prie ! implora l'artiste.

Le modèle, troublé par une vague inquiétude, n'osant s'insurger néanmoins, reprit la pose. Les deux jeunes filles dévalèrent l'allée en pente, traversèrent la route d'Espagne. Au lointain, illuminant la percée, le Vénasque concentrait la lumière mourante, rosé par une dernière caresse du soleil. Et dans le ciel, verdâtre comme une turquoise alanguie, le fin croissant de la lune allongeait son arc d'argent.

— Quel soir idyllique, Geo !

— Oui ! fit la petite, laissant éclater le rire malicieux qui l'étouffait. Un vrai soir de roman pour une déclaration d'amour. Si Gabriel n'en profite pas, tant pis pour lui !

IV

Les deux sœurs quittèrent la route, s'engagèrent dans une allée qui donnait accès dans une prairie, longeant la Pique. Là, on mit à terre l'enfant chérie. Mousmé, libérée, manifesta fougueusement son bonheur, bondissant dans l'herbe, se roulant, aboyant, entraînant ses maîtresses en ses joyeux ébats. Une vraie partie de pensionnaires lâchées !

Mais Geo se laissait séduire par la grâce des campanules, des mauves et des marguerites, émaillant les graminées folles, et s'arrêtait pour cueillir un bouquet champêtre. Eva, suivant de près la capricieuse Mousmé, distançait sa sœur et, remontant vers la route, arriva à une barrière. Un troupeau de chèvres, soulevant la poussière autour des légers sabots, passait, à cet instant, avec un tintement argentin de sonnettes. Mais voilà que cette ridicule Mousmé, enragée tout à coup contre ces bêtes inconnues, prétendit aider le vieux griffon qui les talonnait, et se faufila, vive comme une anguille, à travers la claire-voie, pour leur courir sus.

Eva, alarmée, écarta l'obstacle, s'élança sur le chemin à la poursuite de l'imprudente. Mousmé, sourde à tout appel, se sauva devant les mains maternellement tendues. Les chèvres disparurent au détour. La diabolique petite chienne, excitée, ne consentait pas à se laisser ressaisir et galopait d'un fossé à l'autre. Soudain, un avertissement sinistre éclata, croassement formidable, toux creuse d'un gargantua grippé.

Une auto arrivait à une vitesse de quatre-vingt-dix-kilomètres à l'heure, au moins ! Et ce maudit chien qui s'obstinait à gambader sur la chaussée ! Le mastodonte ronflant, emballé, foudroyant, suivait, sourd et aveugle, sa piste implacable. Eva, bouleversée d'horreur, sentit ses veines se vider, son cœur s'arrêter. Un élan instinctif la précipita vers la petite créature en péril.

Trop tard ! Un faible couic ! de souris prise au piège, un son léger, amorti, mais affreux à entendre ! Puis une secousse terrible, comme un soufflet formidable. La jeune fille tomba à la renverse, avec un cri déchirant.

Geo, attardée à sa moisson dans la prairie, perçut cette clameur de détresse et reconnut la voix de sa sœur. La petite, éperdue, se rua vers la route et resta saisie d'épouvante devant la scène de massacre.

Au milieu du chemin, cette petite loque sanguinolente qu'elle n'osait nommer ; et sur le rebord du fossé, Eva étendue, livide comme une morte, dans le linceul doré de ses longs cheveux !

Un homme accourait de l'automobile qui stoppait à quelques mètres et se penchait vers la jeune fille. Geo, avec une révulsion indignée, devina l'assassin. Elle se jeta vers la victime, désespérée et sanglotante.

— Ma sœur ! Ma sœur Eva ! Vous l'avez tuée !

— Si c'était vrai, ce serait bien de sa faute ! maugréa l'abominable chauffeur, hargneux et exaspéré. A-t-on idée de risquer l'écrasement pour un mauvais roquet !

Ce disant, il trempait sa main dans le ruisseau d'eau courante et en aspergeait la figure décolorée que Geo épiait, d'un œil hagard. Un tressaillement vibra enfin sur le blanc visage. Les longs cils frisés battirent sur la joue satinée. Les prunelles couleur de pervenche se montrèrent. Eva projeta sur ceux qui l'entouraient, un regard vague.

— Ma petite chérie, que tu m'as effrayée ! dit Geo, en lui soulevant la tête sur son bras.

Alors la ressuscitée aperçut le chauffeur. Brusquement, elle prit conscience des circonstances anormales, de sa position incorrecte, et surtout de l'événement atroce. Ses larmes jaillirent pendant qu'elle essayait de se redresser.

— Comment vous trouvez-vous, Mademoiselle ? demandait l'homme fatal. Et son accent, si maussade tout à l'heure, était si étrangement radouci que Geo, étonnée, envisagea pour la première fois l'écraseur.

Etait-ce le fils Maillefeu-Limart en personne ou son

sosie? Quel qu'il fût, il gardait de l'alerte une certaine émotion, révélée par un léger tremblement nerveux.

— Rien de cassé, espérons-le? reprenait le jeune homme avec anxiété. Efforcez-vous de remuer un peu, je vous en prie!

Il avançait machinalement la main pour aider Eva à reprendre la verticale. La crainte de ce contact galvanisa Mlle Servain. Cramponnée à Geo, elle raidit ses membres endoloris par la chute, et réussit à se mettre debout. Mais ses pieds mal affermis lui refusèrent le service. Elle repâlit et chancela.

Un bras robuste la soutint, qu'elle ne put, cette fois, éviter.

— Appuyez-vous solidement! Ça ira. Aucun ressort de rompu, à ce que je vois! Le poignet sensible? Rien de grave. Tâchons d'aller jusqu'au *Bolide* (c'est le nom de ma charrette). Je vais vous reconduire à votre domicile.

Eva tourna la tête vers les restes gisants au milieu d'une flaque rouge hideuse. Un spasme la suffoqua.

— Mousmé!... Pauvre bijou! Une telle fin!

— Vous auriez pu y rester, vous, c'eût été pis! représenta le jeune homme, avec une rudesse amicale. Vous m'avez causé une satanée frousse! Vous pouvez vous en vanter!

Il l'entraînait vers la limousine. Eva enlaçait plus étroitement sa jeune sœur, muette, paralysée. Le valet de chambre, comparse à peine remarqué jusque-là,

ouvrit la portière et, d'un air de componction, offrit son secours. Son maître le repoussa et souleva seul l'intéressante jeune personne pour la déposer mollement sur les coussins.

— Allongez-vous ! Restez calme !

Et s'adressant à Geo, qui, de plus en plus automatique, s'introduisait dans la voiture :

— A présent, où faut-il vous mener ?

La petite, interloquée, fut obligée à un effort pour retrouver son propre nom et l'adresse demandée. Le chauffeur répéta le renseignement qu'elle venait de bafouiller.

— M. Servain, Villa Rustique, Route de Saint-Mamet. C'est à cent mètres à peine ! Nous y serons instantanément !

Leste, il remonta sur le siège et reprit le volant. La voiture se lança.

— Geo, aide-moi vite à me recoiffer, vite ! supplia Eva, plongeant elle-même ses doigts, dans la tiède coulée d'or.

Mais elles n'eurent pas le temps de terminer l'œuvre de reconstruction. On s'immobilisait déjà devant la barrière de bois peinte en vert, et le meurtrier de Mousmé, mué en Bon Samaritain, surgissait dans le cadre de la portière et surprenait l'opération en cours.

— Vous avez raison. Achevez de vous accommoder, car, au premier coup d'œil, on croirait, chez vous, à un accident plus sérieux.

Du trottoir, il surveilla, furtivement, la torsion des longues mèches autour de la gracieuse tête. Eva, au supplice, les mains fébriles, abrégea, replaça tant bien que mal son chapeau, et descendit de la voiture en s'accrochant à Geo comme un naufragé à une bouée. Mais elle n'osa refuser le bras qui se présentait. Et ce fut ainsi étayée qu'elle traversa le jardinet, obscurci par le soir et pénétra dans la pièce où la table de famille brillait gaîment, dressée déjà sous la blanche lumière de l'électricité.

— *Boun Diou* ! glapit Mercédès, ébahie

Mme Servain, clouée sur place, ne sut que joindre les mains.

— Rassure-toi, maman ! balbutia Eva. Je n'ai pas de mal.

— Aucun mal ! affirma Geo... Mais la pauvre Mousmé...

A ce cruel souvenir, Eva fléchit. L'assasin, promptement, installait la jeune fille dans le plus proche fauteuil, et se justifiait.

— Oui, madame. Je dois vous avouer, avec regret, que mon auto a passé sur le petit chien de Mademoiselle, qui fut malheureusement, témoin de l'accident. J'ai craint, un instant de l'avoir atteinte aussi... Je crois que l'émotion surtout a été la cause de sa syncope. Mais, pour que vous soyez rassurée dès ce soir, je vais vous déléguer immédiatement mon docteur. Voici ma carte.

Très gentleman en fournissant cette explication, le jeune homme tendait à Mme Servain un carton gravé. Si la pauvre mère interdite n'y jeta pas même les yeux, l'œil alerte de Mlle Geo eut vite relevé l'inscription : Francis Maillefeu-Limart !

S'approuvant d'avoir deviné juste, la petite considéra avec plus de curiosité le visiteur accidentel, et ne le jugea pas vilain du tout, les traits du visage rasé un peu lourds peut-être, mais la carnation saine, les proportions heureuses, et, sous la brusquerie d'allures, l'air dominateur et résolu d'un chef. L'industriel gagnait la porte d'un pas ferme et craquant, et, sur le point de sortir, pliait la nuque en une brève saccade : — Je me permettrai de venir prendre des nouvelles !

Il disparut. Il était temps pour Eva de laisser éclater les pleurs trop retenus. Mme Servain, en entendant les gémissements convulsifs de sa fille, pensa tomber elle-même en crise de nerfs. Et les promeneurs qui rentraient alors, ignorants du drame, se trouvèrent au milieu d'une scène pathétique, imprégnée d'âcres émanations de vinaigre et de sels ammoniacaux.

Que d'épisodes à leur narrer ! Geo suffit à peine à la tâche. En sa vive agitation, la fillette ne songeait même pas à examiner Pauline et Gabriel pour supposer ce qui avait dû se passer entre eux, en ce romanesque crépuscule !

Tout paraissait secondaire auprès de la tragédie où Mousmé avait perdu la vie et de l'irruption de Mail-

lefeu-Limart dans leur *home !* Ce sont là de ces actualités considérables qui méritent la manchette des journaux !

Mousmé !... Le chœur, abasourdi et consterné, s'apitoya sur ses grâces défuntes. Gabriel s'indignait.

— Ces chauffards odieux ! Appeler son auto « Bolide » ! Ça vous traduit l'état d'âme de ce potentat sans vergogne, écrabouilleur de chiens et de jeunes filles !

— Eva en est quitte pour la peur, grâce à Dieu ! rectifia M. Servain.

— Et M. Maillefeu-Limart eût pu se montrer pire, convenous-en ! observa Pauline. Combien d'autres eussent filé, sans s'inquiéter de ce qu'ils laissaient derrière eux !

Gabriel allait lancer un nouveau sarcasme. Mais le ronflement d'un moteur annonçait l'arrêt d'une auto devant la villa. Aussitôt, le Dr Adelbert se présenta — justement le médecin auquel M. Servain avait confié son pharynx.

— Comment ! c'est chez vous qu'il se produit des faits-divers ! s'étonna le docteur, serrant la main de son client.

On l'introduisit dans la chambrette où venait de se retirer Eva. L'examen fut rapide et le diagnostic, net : l'accidentée était indemne. Elle avait seulement subi une forte commotion, physique et morale. Le repos, le lit, le calme ambiant la remettraient vite.

Quelques compresses aussi autour de ce petit poignet un peu faussé.

— Je reviendrai demain ! Mais dès ce soir, je puis tranquilliser M. Maillefeu-Limart, qui, très soucieux de l'équipée, est venu, incontinent, me cueillir au Cercle. Il était désolé — et je le comprends — d'avoir ainsi effrayé une charmante jeune personne !

Le médecin, avec une bonhomie toute paternelle, cligna de l'œil du côté d'Eva et prit congé. M. Servain le reconduisit civilement jusqu'à l'auto, dont les phares déchiraient la nuit de leur aveuglante fulguration, et revint, au bout de quelques minutes, très animé, dans la salle à manger.

— Figurez-vous que M. Maillefeu-Limart lui-même avait amené le docteur ici, et attendait, sur le siège de la voiture. M. Adalbert nous a présentés l'un à l'autre. Il a été très affable.

Gabriel goguenarda, avec une pointe d'amertume :

— Devait-il vous dire des injures, en dédommagement d'une fille évanouie et d'un chien écrasé, ce charmant monsieur ? Il fait son devoir strict, rien de plus, et tout le monde s'en extasie ! Ah ! le million ! Ce que ça vous concilie vite les sympathies !

— Permettez ! protesta M. Servain avec vivacité. Ses millions m'indiffèrent autant qu'à vous-même. Mais puis-je garder rigueur à quelqu'un qui s'excuse d'un accident involontaire et s'efforce de le réparer ?

— Prenez garde, mon pauvre ami ! avertit Pauline,

doucement. Vous avez des partis-pris ridicules ! Pour un peu, on croirait que vous jalousez ce Crésus !

— Moi ! s'exclama le jeune homme, stupéfait.

Mais la méchante, sans attendre sa réplique, passait dans la chambre voisine. Eva venait de se mettre au lit, dorlotée enfantinement par sa mère. Geo voulut faire diversion à ces effusions larmoyantes.

— C'est injuste, tout de même ! Moi aussi, j'ai été ébranlée ! Et deux fois pour une ! Ç'en a été un coup de voir Eva par terre, en plus de la pauvre Mousmé ! Et parce que j'ai résisté au double choc, que je suis restée debout, que j'ai eu du courage, personne ne me plaint ! Personne ne m'a aidée à marcher, moi ! Personne ne m'a dit de choses sucrées ! Voilà ! On me traite en gosse ! Je ne suis pas une « charmante jeune personne », comme dit le docteur, suavement... après M. Maillefeu-Limart.

— Pauvre chou ! fit Eva, avec un faible sourire sur ses lèvres encore pâles. Embrasse-moi !

L'aînée, accoudée au pied de la couchette, regardait pensivement le délicat visage blémi, entre les deux grosses nattes de princesse mérovingienne, et dit enfin, au bout d'un assez long silence, d'une voix gaie :

— C'est égal ! Je ne croyais pas notre Eva aussi adroite ! Tout le monde ne saurait pas si bien choisir son écraseur !

... Cette malice, Pauline, à bon droit, put la répé-

ter le lendemain. Le médecin passé, la famille pleinement rassurée, Eva, autorisée à se lever, une corbeille mystérieuse fut apportée, avec précaution, à la Villa Rustique. Une légère jonchée d'œillets blancs couvrait la bourriche, garnie de satin rose et de dentelles. Les fleurs écartées, on découvrit, douillettement blotti et grelottant d'émoi, un mignon loulou poméranien en bas âge. Un carton, suspendu à son cou par un ruban, portait ces mots : « Je m'appellerai comme il vous plaira. Je demande à être adopté par Mlle Eva Servain. »

On admira, à la ronde, l'élégance de l'envoi, la grâce du procédé. Eva s'émut au souvenir de Mousmé, mais ne put refuser une caresse à l'innocent qui lui mordillait ingénument les doigts.

— Comment le nommerai-je ? se demanda-t-elle, perplexe.

— Appelez-le *Biscuit !* C'est tout indiqué ! conseilla le cynique Gabriel.

Mais le quolibet tomba à plat, dans le silence réprobateur. Et après délibération, on s'arrêta au nom de *Gift*, qui devait rappeler le cadeau aimable.

— Dis donc, belle ! souffla Pauline, dans l'oreille de sa cadette, si le galant envoyeur demandait aussi à être adopté, comme le chien ?

Eva secoua, en riant, sa jolie tête coiffée d'or.

— Hou ! la folle ! Peut-on proférer de pareilles sottises ! Veux-tu te taire, dirait l'oncle Balthazar !... Et vite !

Le donateur de Gift, ainsi qu'il l'avait annoncé, vint dans le cours même de cette journée, quérir des nouvelles. On l'introduisit près de la quasi-convalescente, dolemment étendue à l'ombre du mélèze, le toutou roulé sur un pan de son peignoir rose. La timide Eva, aussi confuse qu'une écolière interrogée par le préfet, devint cramoisie et ne sut répondre que par monosyllabes aux questions empressées de son visiteur. Celui-ci, indulgent à ce désarroi, mit toute l'onction possible dans sa voix et dans ses manières, comme pour rassurer un enfant effarouché.

Plus à l'aise, le lendemain, au salon de repos de l'établissement Thermal, Maillefeu-Limart causait avec M. Servain des variations du baromètre politique. L'après-midi, l'auto bleu-de-Sèvres vint se mettre à la disposition de ces dames, pour une promenade d'une heure.

Et d'entendre à tout propos, à tout venant, désormais, sonner le nom de l'envahisseur, Gabriel Turquant se sentait étourdi jusqu'à la nausée !

V

— Garçon ! un Pernod ! clama Gabriel, s'asseyant, seul et morne, à la terrasse du Casino.

Il n'avait jamais goûté à l'absinthe, ce fils sage d'un père puritain ! Il ignorait les règles de l'art suivant lesquelles se prépare la mixture compliquée. Il les apprendrait ! Il y était résolu ! S'il avait connu un breuvage plus pernicieux, il l'eût absorbé sans hésitation, dans le furieux désir de se nuire.

Et avec la joie sombre d'un homme qui apprête son suicide, Turquant agita la cuiller dans la liqueur opaline, et but une large lampée.

A qui la faute, s'il cherchait l'oubli par des pratiques funestes? A qui? Ah ! on l'abandonnait pour courir dans le glorieux char du nabab ? Ah ! c'était avec Maillefeu Limait que Mme Servain et ses filles visitaient la vallée du Lys ! Soit ! Gabriel, sans protestations vaines, resterait dans son isolement ! Il s'écartait même de M. Servain, la société du père de la volage aggravant plutôt ses rancœurs.

Les rêves roses et dorés qui le berçaient, en venant à Luchon ! L'enchantement de la première rencontre ! L'émotion divine de l'aveu balbutié dans le crépuscule bleui !... Quelques secondes encore de tête à tête... et elle prononçait la réponse que promettait son sourire troublé ! Le retour du père coupa le dialogue. Gabriel espéra la conclusion le lendemain. Mais cette « suite à demain » menaçait de se perpétuer, et de laisser le roman indéfiniment suspendu.

Toutes choses avaient changé depuis le malencontreux accident d'Eva, depuis qu'un intrus s'immisçait dans le cercle de famille. Dès lors, plus d'intimité!... Ce diable de Maillefeu-Limart tirait tout à lui !

Inconscient despote, accoutumé à la suprématie que confère l'argent, il s'imposait avec une assurance tranquille. Et tous acceptaient cette sujétion, sans résistance. N'était-il pas révoltant de voir des braves gens tels qu'eux hypnotisés devant ce parvenu ?

Or néfaste, métal vil, irradiant de prestigieux effluves, personne ne saurait donc échapper à ton abjecte fascination ! Personne ?... Gabriel, brûlé d'une indignation vertueuse qu'attisait la liqueur incendiaire, regarda autour de lui, cherchant comme jadis Diogène, un homme sage, indépendant et désintéressé.

Le trouverait-il, parmi ces habitués de Casino ? Aussitôt, il branlait la tête, un pli méprisant à la bouche. Sur toutes ces piètres figures lui apparaissaient les stigmates, profondément creusés, de basses convoitises,

d'ambitions déréglées, d'envies acrimonieuses. Avec une bizarre lucidité, en cette heure surexcitée, l'artiste saisissait le sens caricatural des physionomies, les rictus caractéristiques, les attitudes révélatrices, le ridicule des accoutrements.

Et son crayon, à coups furieux, griffait l'album ouvert à côté du verre à demi-vide : — Allons, la buse ! Hardi ! le phoque ! Au tour de la fouine ! Et de l'homme-canon, marié à la femme-serpent !

Types et tics s'accusaient avec une vérité criante. Un doigt toucha l'épaule de Gabriel :

— Mes compliments !

Turquant, relevant la tête, reconnut Aigrefeuille, le fameux chroniqueur dont tout Paris répète les mots, signalé parmi les hôtes notoires de la station thermale et facilement remarquable par sa figure boursoufflée et jaune de vieux mandarin.

— Très bien ! ça ! fit Aigrefeuille, indiquant les esquisses et s'emparant du cahier. Cruel comme du Forain, fin comme du Sem... Vous habitez Paris ?

— Non, hélas ! soupira le jeune homme. Je demeure à la Rochelle... où je suis né d'ailleurs.

— La patrie de Fromentin (et aussi de Bouguereau) enfante toujours des artistes, alors ?

Gabriel, amené à considérer son sort, devint tout à fait lugubre, sa demi-griserie ayant pour réaction inévitable un affaissement profond.

— Artiste ? moi, monsieur ? Que supposez-vous là ?

fit-il avec une emphatique dérision. Si mon père vous entendait !... Il m'en voudrait de donner lieu à des présomptions aussi insultantes ! Venez à La Rochelle et vous apprendrez que nous sommes, le fils comme le père, d'honorables marchands de lunettes !... Turquant, rue du Palais, assortiment complet de monocles, binocles, jumelles, lorgnettes et bazar photographique !

Les paupières lourdes se plissèrent sur les yeux fins de Chinois. Le vieux journaliste examina l'original garçon avec un intérêt amusé.

— Bon, je vois ce qu'il en est. Le marchand de lunettes essaie de terrasser l'artiste... A savoir lequel des deux jugulera l'autre. Je parie pour l'artiste... Mais...

Pointant l'index du côté du verre d'absinthe, Aigrefeuille ajouta à mi-voix :

— Gare à la Muse verte... Trop souvent invoquée, elle obscurcit la vision et abrutit le cerveau !

Toutes les vertus foncières du jeune homme fleurirent en rougeur de honte sur ses joues. L'amoureux de Pauline repoussa le verre qu'il s'efforçait de boire, par mauvaise bravade :

— C'est le première fois que j'en use... Je voulais me fuir, oublier...

Aigrefeuille sourit de cette contrition candide.

— Il ne faut pas se fuir, mais *se trouver*, au contraire ! Alors seulement, la vie devient possible et logique...

Il remit sur le guéridon le carnet qu'il venait de feuilleter jusqu'aux dernières pages crayonnées.

— Il y a beaucoup de bon là-dedans ! *Trouvez-vous !* C'est à souhaiter !

Envoyant à Gabriel un petit signe sympathique, par-dessus l'épaule, Aigrefeuille s'éloigna, de son pas traînant de goutteux.

Turquant, seul, restait comme ahuri et pétrifié. Il lui semblait qu'une foule de lucioles scintillantes voltigeaient sous son crâne. Mais, au milieu même de ce désordre, il se sentait moins abattu. Quelque chose de bienfaisant se diffusait en lui ; un peu de confiance, de vague espoir ranimaient sa volonté, son énergie en déroute.

Il n'avait plus envie de s'abandonner à la dérive. Et, allongeant son regard au delà des têtes grimaçantes des premiers plans, le jeune homme se perdit en contemplation devant le parc, velouté d'ombre, et les montagnes, sereines sous leur robe de verdure, et couronnées de soleil.

Ce long conciliabule recueilli aboutit à une décision pénible, mais ferme.

Au soir tombant, Gabriel quitta le Casino pour regagner la Villa Rustique. A l'angle de l'Allée des Bains, il croisa la fameuse auto bleu-de-Sèvres, conduite maintenant par un mécanicien professionnel et distingua, derrière la glace, le profil de Francis Maillefeu.

Sans doute, l'industriel venait de reconduire ses invitées à domicile. Un remous de colère et de jalousie ébranla l'âme de Turquant.

— Pour laquelle se met-il ainsi en frais de galanterie ? Pour laquelle ? Si on le savait, au moins ! pensa le pauvre garçon, frémissant de rage. Mais quoi qu'il en résulte, en attendant, Pauline m'évite, me dédaigne, me tient à distance. Voilà qui est trop clair !

Gabriel arrivait à peine à la claire-voie du jardinet, qu'il s'entendait apostropher par M. Servain, lequel fumait, au frais, sur un banc, devant le petit perron.

— Enfant prodigue, d'où venez-vous ? Je vous ai attendu inutilement au Café Arnative ?

Le jeune homme se laissa choir dans un fauteuil de rotin, étendit ses longues jambes, installa le panama sur la pointe de ses genoux, et répondit, sans hâte, en passant ses doigts entre ses mèches désordonnées :

— Je vous demande pardon d'une défaillance de mémoire inexplicable. J'ai complètement oublié ce rendez-vous dans une muserie au Casino !

M. Servain ne se formalisa pas. Il avait assez conscience de la conduite décevante de sa fille pour soupçonner le mécontement de Gabriel. Et poursuivant ses intentions conciliatrices, l'excellent homme reprit, avec un enjouement quelque peu forcé :

— Au Casino ! Mondanités, tango et baccara ! Attention ! Demain, mon cher ami, je ne vous lâche pas ! C'est plus prudent ! Je propose une promenade en

masse jusqu'à la chapelle de Saint-Aventin... Qu'en dit-on ?...

Pauline, encore enveloppée de son cache-poussière, parut, au seuil du vestibule, les bras en anses d'amphore, occupée à détacher le voile mauve épinglé sur sa toque.

— Permettez, messieurs ! Disposez vos plans sans compter sur notre coopération. Notre après-midi, demain, est engagée.

Geo accourait des profondeurs de la maison, son minois rose estompé d'une gaze azur.

— Oui, figurez-vous ! expliqua-t-elle, véhémente. Demain, nous ferons visite à Mme Maillefeu-Limart, dans la magnifique villa de l'Avenue de la Pique. Je me réjouis de parcourir les beaux jardins que nous avons si souvent admirés du dehors, à travers les grilles.

— Parfait ! approuva Gabriel, conservant le flegme hautain d'un diplomate anglais. Mousmé a joliment bien fait de se laisser aplatir ! Ça vous vaut des relations chic !

M. Servain, vivement, tenta une diversion, et avec une feinte brusquerie :

— C'est bien ! Allez où bon vous semble, les femmes ! Nous nous suffirons bien à nous-mêmes et n'en ferons pas moins gaiement l'excursion.

Turquant, s'inclina, froid et poli.

— Désolé, cher monsieur, de décliner votre aimable

proposition. Je ne saurais l'accepter, attendu que j'aurai quitté Luchon dès demain matin.

Cette fois, M. Servain, tressauta violemment. Il s'exclama, la voix altérée :

— Que dites-vous là ? Ce n'est pas sérieux ! Vous rappellerait-on avant le temps fixé ?

A cet accent d'anxiété sincère, Gabriel fut touché, et il balbutia, avec l'embarras d'un remords naissant :

— Non... mais... néanmoins...

Comme il détournait les yeux, il aperçut Pauline qui, décoiffée, lissait ses bandeaux de la paume de la main, avec une attention calme et méticuleuse. Il sembla au jeune homme que, du même geste impassible, la cruelle lui meurtrissait l'âme. Dominant l'exaspération de sa souffrance intime, il continua alors, d'un ton dégagé :

— Non... Personne ne me rappelle. Néanmoins, je vais prendre le chemin du retour, en me réservant de faire l'école buissonnière à Pau, à Biarritz... où il me chantera !

— Ah ! très bien ! murmura M. Servain, trop déconcerté pour trouver une objection valable.

Geo, pétrifiée, écoutait et regardait la scène, avec l'intuition que des choses irrémédiables se produisaient ! Quoi ! le cher vieux Gabriel, presque frère déjà, s'arrachait d'eux, brutalement, et on allait le laisser faire ! Ne devinait-on pas qu'il suffirait d'un mot pour le retenir ?

Et elle considérait tour à tour son père, gêné et marri, Pauline, orgueilleusement droite, Gabriel étendu avec indolence, sifflotant un air léger. Et elle attendait vainement de l'un des trois la parole libératrice.

Le malaise, en se prolongeant, lui devint insoutenable. Son cœur s'alourdit comme une urne plongée dans une fontaine. Et la petite Geo se sauva pour ne pas éclater sottement en larmes, devant ces gens, aveugles, durs et obstinés, qui brisaient leur propre bonheur, peut-être, sans paraître y songer !

A ce moment apparaissaient dans le parterre Eva et Mme Servain, averties par les échos. Et, franchement contristées, toutes deux se récriaient : — Gabriel ne pouvait partir si vite ! Luchon lui offrait encore des coins inexplorés ! Eva rétablie maintenant, on reprendrait les parties attardées...

Mais celle-là seule dont les instances eussent été décisives, demeurait à l'écart. Et quand elle fit entendre sa voix dans le concert de prières cordiales et de reproches affectueux, ce fut pour lancer cette insinuation cinglante :

— Laissez donc ce jeune homme contenter ses velléités de vagabondage ! Il est indiscret de le harceler ainsi !

Espoir tenace de l'amour, subsistant après les pires naufrages ! Gabriel, dans l'impertinente apostrophe, crut démêler du dépit caché, de la susceptibilité aigrie. Sans trop y croire, il en admit la supposition. Et si

fragile, si illusoire qu'elle fût, elle l'aida à garder, jusqu'au bout de la soirée, un maintien digne et fier d'indifférent.

Quels amoureux, après tout, ne se sont jamais chamaillés ? Les nuages s'assemblent, puis se dispersent... Et le soleil luit de nouveau, et paraît plus clair et plus doux, l'orage dissipé.

M. Servain reprit courage. Grâce à ses efforts, le courant sympathique, troublé par les perturbations de l'atmosphère, s'établit par intermittences autour de la table. Et à l'instant des adieux, ce fut avec une émotion vraie que les poignées de mains s'échangèrent et qu'on proféra cette promesse consolante :

— Au revoir ! avant douze jours à La Rochelle !

« Au revoir ! » Pauline elle-même prononça ce souhait, avec l'air altier d'une princesse outragée. Et le pauvre Gabriel, indécis, furieux, doutant, espérant, tenté de pleurer, partit cependant pour ne pas se démentir, et se tenir parole à lui-même.

VI

— Et voici la chambre où coucha l'impératrice, actuellement ma chambre à moi, fit Mme Maillefeu-Limart, engageant, d'un signe indolent, les visiteuses à pénétrer dans son sanctuaire privé.

Les quatre dames Servain s'aventurèrent, avec un vague respect, dans la vaste pièce où planaient d'augustes souvenirs. Un satin bouton d'or recouvrait d'un capitonnage les murs, les panneaux du lit, élevé sur trois marches, retombait en plis lourds des baldaquins des fenêtres et de l'alcôve, se plissait au plafond, autour d'un lustre de cristal à pendeloques.

Au panneau central, un portrait en pied de l'illustre passante illuminait ce décor désuet, arrangé jadis pour la recevoir, et qui se fanait lentement autour de l'image souveraine, toujours radieuse.

— Une belle femme, certainement! observa l'épaisse dame, qui remplaçait une impératrice dans la jouissance de ce lieu et de ces meubles. Mais les modes de son temps étaient bien laides, convenons-en! Tout

cela est rococo, de mauvais goût, tout comme au château de la princesse Mathilde, à Saint-Gratien. Et cependant les propriétaires de cette maison ne se sont décidés à la louer, cet été, pour la première fois, qu'à un prix exorbitant et à la condition de maintenir tout en état... Il n'y a ici aucun confortable ! Et notre hôtel de Tours, aussi bien que notre château de Candes, est tellement bien installé !... Enfin, j'avais besoin de prendre les eaux... Francis aussi, après une angine... Et puis, n'est-ce pas ? il faut bien se déplacer quelquefois...

— Dommage que les personnes de votre espèce ne puissent emporter leur carapace, comme les tortues ! pensa Geo.

Depuis qu'on les promenait à travers le logis et les parterres, l'irrévérencieuse gamine s'amusait à compter les allusions élogieuses, jaillissant à tout joint pour vanter, par comparaison, les propriétés urbaines et rurales des Maillefeu-Limart.

— Douze ! Treize !

— Au reste, concluait innocemment Mme Maillefeu, vous en jugerez par les photographies, tout à l'heure.

De retour au salon, il fallut se mettre à la tâche devant une pile énorme de cartes postales, et en subir l'examen détaillé et commenté. On dut chercher des épithètes, variées et bien sonnantes, pour traduire l'admiration devant les vues du château moderne d'architecture Renaissance, les perspectives du parc, la

façade solennelle de l'hôtel de Tours, sur le beau boulevard Béranger.

Geo et Eva, bientôt excédées, refoulaient avec peine leurs bâillements. Mais Pauline, prêtant aux explications de leur hôtesse l'attention la plus déférente, ne laissait passer aucune carte sans d'abondantes questions, — s'agit-il des bureaux ou des ateliers, des fermes, des vignobles, ou des basses-cours...

Heureusement, le thé fit son apparition, environné d'accessoires succulents, et ranima l'intérêt de la gourmande Geo. Mme Maillefeu-Limart s'agita sur place, dans ses jupes de soie, comme une grosse poule empêtrée par des fils de fer.

— Ma gouvernante, Mlle Henriette, qui m'aide toujours à faire les honneurs, est justement absente! Et chaque mouvement me coûte une telle fatigue!

Les jeunes filles s'empressèrent à offrir leurs bons offices pour distribuer les gâteaux et verser le thé. Une absorption copieuse de petits fours et de fruits glacés raviva les facultés assoupies de Mme Maillefeu-Limart. Elle reprit souvenir de certaines recommandations de son fils. Et promenant son regard de l'une à l'autre des jeunes filles :

— Vous êtes probablement musiciennes, mesdemoiselles ? L'une de vous consentira-t-elle à nous donner une audition ?

Eva, virtuose de la famille, saisit la menace qui la

visait, menace précisée aussitôt par un coup d'œil de Mme Servain.

Colorée comme une cerise, la jeune fille obéit néanmoins de bonne grâce, et se dirigea vers le piano. Mme Maillefeu-Limait fut satisfaite de cette gentille soumission à son désir :

— A la bonne heure, vous, au moins, vous ne vous faites pas prier ! Les jeunes demoiselles s'excusent toujours en prétextant qu'elles n'ont pas apporté de musique. Vous pouvez choisir dans celle d'Henriette.

Eva feuilleta les cahiers empilés sur une étagère : répertoire de valses, d'arrangements d'opéras, de morceaux à effet, concertés pour une exécution brillante et sèche, — rien de la musique qu'elle affectionnait et qui correspondait mystérieusement aux voix profondes de son âme.

Laissant dormir ce fatras, elle s'assit devant l'instrument et commença *la Danse d'Anitra*, de Grieg. Depuis quinze jours déjà ses doigts n'avaient parcouru le clavier. Aussi éprouva-t-elle un frisson de joie en effleurant les touches, et oublia les contingences pour s'abandonner toute à son plaisir préféré.

Aux derniers accords, elle entendit, derrière elle, des exclamations louangeuses :

— Parfait ! Ravissant !

— Bravo ! Bravissimo !

Une voix virile et forte proférait ces dernières

approbations italianisées. Eva, transie, n'osait plus se retourner vers l'assistance, augmentée à son insu. Quand elle s'y décida, ce fut pour quitter d'un bond le trépied fatal, et se réfugier au plus vite près de sa mère.

— J'ai eu tort, grand tort d'entrer, puisque je vous produis l'effet d'un Croquemitaine ! observa Francis Maillefeu-Limart, souriant avec indulgence. Vous ne voudrez rien jouer de plus, parce que je suis là !...

Mme Servain se hâta d'excuser sa fille.

— Ah ! monsieur, n'en croyez rien ! La surprise de vous entendre à l'improviste a suffi pour troubler cette enfant impressionnable. Mais la voici remise, et prête à jouer tout ce qu'il vous plaira !

— Est-ce vrai, Mademoiselle ? demanda l'industriel à la jeune fille qui se dressait, docile et tremblante. Je serais désolé de vous imposer le moindre effort.

Eva secoua la tête d'une façon égarée, et marcha vers le piano comme à un bûcher. Qu'elle était délicieuse en cette confusion virginale, son corps frêle oscillant à chacun de ses pas indécis, et ses yeux si doux, dilatés par le touchant émoi de la colombe prise au piège !

Oh ! la pitoyable *Gavotte* de Bach, honteusement barbotée par ses doigts rétifs, devenus soudain maladroits, frappant à faux et enchevêtrant les mesures !

Pauline en rit sans contrainte, gentiment malicieuse, tout en versant une tasse de thé au maître de la maison.

— Ecoutez ma sœur! Et ne jugez pas son talent d'après ce sabotage! Elle est tout simplement au supplice, la pauvrette! Il lui est presque impossible de jouer devant quelqu'un!

— Mais alors, observa judicieusement Francis, à quoi bon étudier la musique.

Si l'on joue ou si l'on chante, n'est-ce pas pour être écouté?

Pauline acquiesça, sérieuse et confidentielle.

— Je suis de votre avis! D'ailleurs, moi aussi, je suis une utilitaire. Les arts dits d'agréments, auxquels les jeunes filles gaspillent tant d'heures, ne me séduisent guère. Ce qui m'eût passionnée — si, par bonheur, j'avais été homme, — c'est l'activité pratique, la lutte des affaires. Aussi, avant tout et plus que tout, j'admire les qualités de volonté, d'initiative, d'énergie, de prévoyance que doivent déployer les grands patrons d'industrie, et je place ceux-ci au même rang que les plus fameux hommes d'Etat ou conducteurs d'armées!

Maillefeu-Limart ponctuait, de hochements approbateurs, ce petit couplet, débité à la gloire de l'industrie et du négoce.

— C'est très bien, très bien à vous!

Mais, ce disant, il se levait pour aller au devant de la forme blanche sur laquelle son regard était resté posé, et qui s'éloignait, à cet instant, du piano. Pau-

line, un feu subit au visage, remit brusquement le sucrier sur le napperon de dentelles.

— Comme c'est aimable de vous être fait ainsi violence ! disait Francis en s'inclinant devant Eva. Merci.

Et il la prit par la main pour la conduire vers la table de thé.

VII

La grille refermée sur les visiteuses, le fils et la mère, seul à seule, dans le salon, le jeune homme ferma délibérement les fenêtres et s'assura que les portes étaient hermétiquement closes.

— Et bien, maman ? Qu'en dis-tu ?

Mme Maillefeu-Limart, enfoncée dans une bergère, s'éventait indolemment.

— Ce que j'en dis ?... Je suis rompue, voilà tout ce que j'en puis dire. Veux-tu m'expliquer pourquoi tu m'infliges la fatigue de recevoir des personnes qui me sont inconnues, que je ne rencontrerai jamais ensuite, et cela quand Henriette vient de partir avec cette pauvre Blanche pour une neuvaine à Lourdes !... En l'absence d'Henriette, ces corvées sont au-dessus de mes forces !

Francis secoua les épaules avec impatience.

— Le nez et l'esprit pointus de Mlle Henriette s'immiscent trop, à mon gré, dans nos affaires privées ! Je tenais à ce que tu fusses seule aujourd'hui, jus-

tement, afin que personne n'influençât tes impressions.

Les sourcils de Mme Maillefeu-Limart, déjà si arqués, accentuèrent leur courbe.

— Et pourquoi toutes ces précautions ?

— Tu le sauras à l'instant... Encore une fois, dis-moi nettement l'effet que t'ont produit les dames Servain ?...

La veuve se recueillit, perplexe, en faisant glisser ses magnifiques bagues sur ses doigts blancs boursouflés.

— Mme Servain est la fille d'un capitaine au long cours ! insinua Francis, cherchant, quoi qu'il en dit, à orienter le jugement attendu.

L'ombre du marin parut en imposer quelque peu, effectivement, à la vieille dame.

— On la devine bien élevée, c'est vrai ! En tout cas, elle porte des bijoux bien mesquins et qui dénotent une position médiocre !

— Les jeunes filles ?

— Gentilles comme toutes les jeunes filles... Que peut-on dire d'une jeune fille ?... fut l'évasive réponse.

— Mais... *elle* ?

— *Elle* ? répéta Mme Maillefeu-Limart, redressée. Qui ça, elle ?...

— Eva, la cadette, la blonde aux yeux violets ?

La mère, roide sur son siège, la bouche en zéro, toutes les veinules de sa couperose virant au noir

sous la poudre, considéra son fils avec autant de stupeur que s'il commençait de se volatiliser sous ses yeux.

— En quoi cette petite t'occupe-t-elle ? Penses-tu la marier à l'un de tes employés ?

La figure de Francis sembla réverbérer la flamme d'un four. Ses sourcils se hérissèrent, sa bouche se serra au-dessus de la mâchoire proéminente. Devant ce masque courroucé, Mme Maillefeu-Limart s'effraya et voulut se lever. La forte main, pesant sur son épaule, l'obligea à se rasseoir. Le jeune homme attira un siège devant le fauteuil de sa mère.

— Reste tranquille, maman. Et causons sans nous fâcher ! Il est tout à fait inutile de nous aigrir et d'échanger des propos fâcheux. Tu sais que, vaille que vaille, j'arrive toujours à mon but, à l'usine comme au dehors, et au dehors comme à la maison.

— Je le sais ! murmura plaintivement la mère sans autres reproches.

N'avait-elle pas elle-même développé ce despotisme par ses adulations et sa faiblesse, et au fond, ne le trouvait-elle pas légitime ? Un jeune homme tel que Francis, n'était-il pas en droit et en situation de faire ce que bon lui semblait ?

Haletante d'anxiété sous sa cuirasse de satin et de dentelles, elle attendit donc la suite avec une résignation anticipée. Francis poursuivait, très calme :

— Ma chère maman, tu le soupçonnes déjà. Je ne

tarderai donc pas davantage à te le déclarer. J'ai l'intention d'épouser la petite Eva Servain !...

La douche était vraiment trop violente. Mme Maillefeu-Limart se débattit avec une sorte de détresse.

— Toi? Toi? gémit-elle d'une voix étranglée. Toi qui peux prétendre à tout ! Songe à ce que tu sacrifieras !... Tu trouveras, dès que tu le voudras, une alliance brillante, digne de toi, convenant à ton rang. Et tu irais t'amouracher d'une fillette quelconque, comme un garçon sans le sou, qui doit se contenter à bon marché ! Ce serait te rabaisser, et humilier en même temps ta mère ! Vas-tu, à vingt-neuf ans, commettre la pire étourderie de ta vie? Je ne vois pas du tout ce qui peut t'affoler, en cette petite ?

Francis avait écouté avec une patience singulière, sachant bien que ce jet d'indignation s'épuiserait à bref délai. Au lieu de s'irriter, il se mit à rire :

— Pauvre maman ! C'est un fait curieux : les femmes sont incapables d'apprécier ce qui charme les hommes, dans une autre femme ! Mon père, s'il vivait encore, ne s'étonnerait pas comme toi. Cette petite Eva est un pur bijou ! Je l'avais remarquée à la bataille des fleurs. Et chose rare ! en l'étudiant de près, je l'ai trouvée encore plus jolie qu'au premier coup d'œil ! Actrice ou duchesse, elle serait facilement une des reines de Paris ! Des yeux, des dents, des cheveux, des cheveux invraisemblables ! Exquise de coloris et des détails charmants ! Des mains et des pieds

lilliputiens, un cou long et blanc fait pour y enrouler des perles, une taille flexible et mince sur laquelle se draperont à souhait toutes les fantaisies de la haute mode ! Tu la verras mieux, dès que la toilette la mettra en valeur.

Ayant ainsi analysé les attraits de la jeune fille qu'il comptait épouser, dans les mêmes termes qu'il l'eût fait d'une toile de prix ou d'une bête de race, Maillefeu-Limart se levait, reculant sa chaise d'un coup de jarret vigoureux ;

— En manteau du soir, coiffée d'un chapeau chic, ce sera une de ces femmes qui deviennent le point de mire dès qu'elles paraissent dans un salon du Carlton ou du Ritz, ou dans une loge de théâtre. Et c'est une femme de ce genre qui convient à un homme tel que moi ! On dira d'elle, à Paris, à Tours, partout : La belle Mme Maillefeu-Limart ! Nos pimbêches provinciales en auront la jaunisse ! Ça te vengera !

Il éclata de rire, sans se rendre compte qu'il froissait, chez la vieille dame, l'amour-propre, si vivace dans tout cœur féminin. Et se rasseyant, il poursuivit de sa voix coupante :

— Bref, je n'ai jamais trouvé d'objet de mon goût sans l'acquérir, et cela sans discuter mon caprice ! Donc, je ne vois pas ce qui peut m'empêcher d'épouser une femme à mon gré. Ensuite, ce mariage m'assure l'avantage inestimable de garder mes coudées franches dans l'existence. La jeune fille, de noblesse

désargentée, ou bien l'héritière — Raffinerie ou Forges — que tu regrettais tout à l'heure, n'eût pas manqué, au premier différend, de manifester des prétentions, en raison, l'une, de son blason, l'autre, de ses écus... Il me faudrait compter avec les exigences de Madame et les revendications de sa famille. Je ne me soumettrai jamais à de tels abus... Point de ces complications à craindre avec la petite Eva ; me devant tout, elle restera soumise et reconnaissante. Quant à sa famille ?... Eh bien ! je n'épouse pas la famille... Et ces gens simples seront facilement mis au pas !

Mme Maillefeu-Limart n'objectait plus rien, quoique sa révolte intime fût grande. Mais elle connaissait l'humeur absolue du jeune tyranneau, et les arguments qu'il daignait fournir s'enchaînaient trop logiquement pour qu'elle sût les combattre. Il la vit en cette attitude morne et découragée de soldat désarmé, et prenant la main grasse chargée de gemmes, il la tapota de petits coups câlins :

— Allons, ne t'afflige pas ! Avec la bru que je vais te donner là, tu es certaine, au moins, de ne pas recevoir d'impertinences au sujet du grand-père, qui trouva la formule du Friand en officiant dans les cuisines qu'il gouvernait !

Tout à coup galvanisée, Mme Maillefeu-Limart jeta un regard effrayé autour du salon.

— Tais-toi ! Les domestiques pourraient t'entendre !

— Si tu crois qu'ils l'ignorent!... Ils savent aussi, va, que papa n'était qu'un petit caissier lorsqu'il t'épousa ! Jamais Eva Servain ne pensera à se servir de ces choses-là contre toi ! pas plus qu'elle ne te mortifiera au sujet de Blanche. Car, songes-y bien, il y a encore la question de Blanche. Si invisible qu'on la rende, on doit tout de même avouer son existence, en certains cas, à cette malheureuse nabote ! Et il faut du courage pour supporter sa vue ! Je le sais par expérience.

Mme Maillefeu-Limart appuya sa main libre sur ses deux yeux :

— La croix de ma vie !... Pauvre enfant, si jolie quelques années... avant cet affreux accident !... Et la voir défigurée, estropiée, à charge à elle-même et aux autres ! Quelle cruauté, pour une mère !

— Ah ! les anciens n'avaient pas tort de supprimer ces tristes déchets de l'humanité ! déclara sans vaine sensiblerie Francis, toujours porté vers les solutions rationnelles. Enfin, Blanche est de ce monde, elle est ma sœur ; elle jouit de ses droits légaux. Rien n'y peut rien... Les Servain accepteront cela comme le reste !

— Mais ces gens ?... Tu les connais depuis si peu de temps pour prendre une pareille résolution ! Informe-toi !... Et peut-être...

Il trancha le reste d'un signe rapide :

— Je suis renseigné... Ne t'inquiète pas à ce pro-

pos... Une série de coups de téléphone m'a mis en rapport, par ricochets, avec Barberin, le principal banquier de La Rochelle. Réponse immédiate autant que satisfaisante... Famille connue et honorée... Le père, agent d'une moyenne compagnie d'assurances. Je t'ai déjà dit l'origine de la mère. La fille aînée est justement secrétaire de Barberin... très intelligente... Trop à mon sens... Je n'aime pas les femmes de ce calibre. Elles cherchent toujours à accaparer l'autorité. Et je n'entends pas que personne me fasse la loi !

Le jeune autocrate se leva, comme pour proclamer de plus haut ces principes absolus, et conclut orgueilleusement :

— Les rois du vieux temps ont épousé des bergères. Les lords et les princes d'aujourd'hui, des danseuses et des cantatrices. Pourquoi nous autres, nouveaux féodaux, n'agirions-nous pas librement ? Une femme me plaît. Je l'élève jusqu'à moi. Tout le monde ne saurait se permettre cette crânerie... On m'enviera, au lieu de me blâmer, tu verras. Au surplus, je m'en moque !

VIII

La salle d'attente du Dr Adelbert, semblable à tous ces repaires d'ennui : pendule immobile, fauteuils profonds, divans semés de coussins brodés, invitant à la somnolence : çà et là des gens assoupis, enlisés dans le marasme, ou feuilletant, pour user le temps monotone, des illustrés d'ancienne date. Un soupir d'impatience ou de résignation coupe parfois le silence que traversent, par intervalles. les écœurantes ritournelles de l'orchestre du café voisin et les cris des enfants qui s'ébattent, sur la terrasse, en attendant leurs mères.

— Espère un peu, Léon ! annonce, par la fenêtre, une dame à son dauphin, avec le plus pur accent de Béziers. Espère un peu ! Il n'y a plus que quatre personnes !

Trois minutes à peine se sont écoulées, et le pétulant gamin reparaît dans l'ouverture de la croisée.

— Hé, *mamin !* Ont-elles diminué ?

— Hé ! quoi ?

— Hé! les quatre personnes, *dong!*

M. Servain se lève en riant de bon cœur.

— Prenez courage, jeune homme! Elles vont à l'instant même diminuer, ces encombrantes personnes! Voyez! je donne l'exemple! Un de retiré, reste trois seulement.

Et tout secoué de gaieté, le brave monsieur s'engouffre avec allégresse dans la porte fatidique dont les deux battants rembourrés s'ouvrent devant lui.

— Bonjour, docteur!

Le Dr Adelbert s'avance vivement à sa rencontre, la main tendue, avec une cordialité plus marquée encore que d'ordinaire.

— Mon cher monsieur, je suis heureux de vous voir aujourd'hui. Je devais aller vers vous dès ce soir. Mais il serait peut-être mieux de vous faire ici même, à l'abri de tout dérangement et de toute indiscrétion, la communication extrêmement importante que je suis chargé de vous transmettre.

Ce préambule solennel interloque M. Servain et le trouble d'une vague inquiétude.

— Une communication importante! De vous à moi? Vous m'intriguez! Parlez vite, docteur!

Mais M. Adelbert, renversé sur son fauteuil, les yeux mi-clos, les doigts joints aux extrémités, garde la pondération et la sage lenteur d'un diplomate de carrière. C'est seulement goutte à goutte qu'il distille le fameux secret dont il est détenteur... Et à chacune

de ces prudentes infiltrations, l'âme débonnaire de M. Servain s'agite profondément, crépite, fuse et bouillonne...

...Infortuné Léon de Béziers ! Il se méfiera, une autre fois, des messieurs facétieux à barbes grises, et de leurs fallacieuses promesses ! Les trois personnes, restées derrière M. Servain, ont dû attendre presque une heure le départ de cet homme sans foi ! Et encore le colloque interminable s'est-il prolongé, sur le seuil du cabinet, en un chuchotement de dix minutes. Vingt fois les mains du docteur et de ce client se sont séparées pour se reprendre !

Enfin, il est parti ! Et les « trois personnes » diminuent d'une unité ! Courage, Léon de Béziers !

Sans doute, le docteur vient de lui décerner un brevet de longue vie, à ce bon M. Servain, ou de lui administrer quelque panacée miraculeuse pour qu'il s'en aille de ce pas léger et voltigeant, marchant sur ses pointes, le menton en l'air, riant aux anges, les yeux fixes et béats ? Parfois il s'arrête court, en pleine allée d'Etigny, sans souci des passants qui le bousculent. Sa main se porte à son front. Il essaie de se reprendre, d'arrêter la vibration effrénée de son cerveau.

— Je deviens fou... J'ai rêvé ! Ce n'est pas possible !

Mais le souvenir aussitôt se précise, et l'élan rompu s'accélère. M. Servain, précipitant sa marche, rejoint

le coin du parc où il sait retrouver sa famille. Et quand il s'arrête devant le banc où sont assises la mère et les trois sœurs, celles-ci, immédiatement, pressentent des nouvelles graves et insolites.

— Qu'arrive-t-il, papa, s'écrie Geo. Tu as l'air si content, et en même temps tout chose ! Y a-t-il la Révolution en Allemagne ?

— Gagnes-tu un lot au dernier tirage du Crédit Foncier ? demande Pauline.

M. Servain se gourme, sévère.

— Silence dans les rangs ! Je suis libre d'avoir l'air qui me convient, et je n'ai point de compte à vous rendre... Maman, laisse un peu cette marmaille, et viens faire un tour avec ton époux.

— Marmaille ! se récrie Geo, indignée. Peut-on dire ! Une marmaille en âge de mariage. Tiens ! je parie que c'est une histoire de mariage, justement dont il s'agit !

— Laquelle de nous, papa ? demande Eva innocemment.

— Toutes les trois ! répond M. Servain, avec un sérieux imperturbable.

Et prenant le bras de sa femme, il l'entraîna aussi vite que le permettait, à leurs jarrets un peu raidis, la pente de l'allée. Au-delà de la buvette du petit-lait, il choisit un banc à l'écart, qui lui parut l'endroit le plus propice aux confidences.

— Ecoute un peu ce que vient de m'apprendre

Adelbert. Je ne puis le garder plus longtemps pour moi seul.

Il n'eut pas achevé de chuchoter la première phrase que Mme Servain tressautait, suffoquée.

— Est-ce possible ! s'écriait-elle à son tour... Et le coup de soleil qui embrasait la figure de son mari, se réflétait ardemment sur son visage.

— C'est à peine croyable !... Notre Eva !... Certes, elle est digne d'être aimée !... Mais ce parti fabuleux !... Et puis, tout cela arrive si vite ! Sans doute, j'avais soupçonné quelque chose... Mais je n'osais espérer un tel dénouement. Et si rapide ! Comme il faut qu'il l'aime ! Cependant, sa famille ne s'opposera-t-elle pas ?... Sa mère ! Qu'en dira sa mère ?

— Le docteur a reçu sa mission en présence de Mme Maillefeu-Limart, qui l'a autorisé elle-même à intervenir.

Les deux époux s'étreignirent les mains et se regardèrent avec ravissement. Une mélancolie, bientôt, glissait sa note grise dans ce rayonnement de bonheur.

— La première qui nous quitte ! Enfin ! C'est la vie... Il faut bien l'accepter... Et quelle destinée lui est offerte à la chère enfant !

— Un rêve ! un rêve ! répétait la mère, s'éblouissant en imagination à des perspectives brillantes où papillotaient le château, l'hôtel, l'usine, les autos, la cité ouvrière.

Et Mme Servain s'enorgueillissait, elle qui avait vécu

humblement, de ces apanages dévolus à sa fille et dont elle-même n'avait rien envié : confort, apparat, puissance sociale...

— Ne penses-tu pas que nous devrions avertir le plus tôt possible la principale intéressée ? proposa M. Servain. Et pourquoi pas ici-même ? Personne n'a dérangé notre entretien ; tandis qu'à la maison, je me méfie des murailles de carton, et des oreilles de Mercédès...

Les trois brodeuses avaient gardé leurs places. Eva tressaillit en s'entendant appeler par son père :

— Viens, cadette ! Un instant seulement !

— C'est un nouveau petit jeu ! s'exclama Geo, aguichée de curiosité. Le jeu du secret ! Chacun s'en va à son tour ! Mais prenez garde ! Je suis bien capable de deviner le mot sans qu'on me le dise !

Eva, désorientée, pliait son ouvrage, remettait Gift à sa jeune sœur, et rejoignait M. Servain.

— Et toi, devines-tu aussi ce qui est en question ? demanda Geo à Pauline.

L'aînée suivait d'un regard singulièrement noirci les deux silhouettes qui s'éloignaient, entre les buissons. Ses yeux sombres revinrent à la broderie, et la bouche serrée, les traits figés, Pauline interrompit les suppositions effrénées de sa jeune sœur :

— Trêve d'absurdités ! Inutile de se fatiguer à déchiffrer un rébus qui nous sera expliqué tôt ou tard !

IX

Eva poursuivait son chemin sans avoir le courage d'interroger son père, dont le mutisme et l'air préoccupé l'impressionnaient. Arrivée devant Mme Servain, elle vit celle-ci se soulever du banc en lui ouvrant les bras, avec des paroles sans suite.

— Ma chérie ! Dieu te comble ! Si tu savais !...

— Oui ! C'est absolument inouï ! renchérissait M. Servain. Jamais nous n'aurions osé souhaiter une telle chance pour toi !

La jeune fille éprouva la sensation de perdre pied, de s'engloutir, la tête sous l'eau, comme le jour où elle avait failli se noyer, aux bains du Mail. Gagnée par l'émoi contagieux de ses parents, elle se laissait troubler avant même d'essayer de comprendre les conjonctures.

M. Servain s'en rendit compte :

— Pauvre chérie ! Nous ne lui disons même pas clairement ce dont il s'agit ! Après tout, tu peux bien perdre un peu la tête, toi qui la fais si bien tourner

aux jeunes gens! Car, en vérité, cette diablesse de Geo l'a deviné... Nous venons aujourd'hui de recevoir une demande en mariage qui te concerne... Serais-tu très étonnée en apprenant que M. Maillefeu-Limart est en cause?

Sans une parole, sans une idée, Eva, éperdue, considera les chers visages tout détrempés d'attendrissement, qui lui souriaient avec amour. Et ce sourire définit pour la jeune fille le sens des circonstances. C'était du bonheur qui fondait ainsi sur elle, en coup de tonnerre.

— Comme il faut qu'il t'aime! répétait la mère, fascinée par le romanesque des faits. Lui, si riche, penses-y bien! Riche, maître de ses volontés, choisir une modeste fillette comme toi! N'est-ce pas tout à son éloge?

— Oui, affirmait M. Servain pénétré. C'est là un désintéressement aussi rare que noble, à notre époque! Et je ne sais guère d'hommes qui en seraient capables!

Eva écoutait avec plus de stupeur que de joie. Elle s'épouvantait de ces nouveautés violentes qui envahissaient sa petite sphère tranquille... L'amour! Le mariage! Elle se croyait des années devant elle pour s'y préparer, en les voyant lentement venir de loin! Restée très enfant, elle avait vécu jusqu'ici passivement, au jour le jour, pelotonnée, avec la volupté câline d'une chatte paresseuse, dans la paix et la ten-

dresse familiales. Et tout à coup il lui fallait s'arracher à son insouciance, sortir de son heureuse apathie, déterminer un acte majeur après lequel bifurquerait son avenir !

Ces nécessités inéluctables l'affolaient. L'éclat même du prodige redoublait son anxiété. La fortune, le luxe auxquels elle serait appelée, lui représentaient un monde de complications inconnues et inquiétantes. Tout ce qui eût exalté l'orgueil conquérant de Pauline effarouchait, au contraire, l'âme puérile et douce de la sœur cadette.

Cependant les voix chères de ses oracles constants et révérés continuaient de s'unir en *hosanna*, célébrant la grandeur d'âme, la générosité de celui qui bravait les préjugés, écartait les calculs, pour choisir une compagne selon son cœur. Eva, suggestionnée par ce panégyrique, se sentit confusément ingrate. Le jeune homme lui apparut chevaleresque, magnanime. Et la délicate pitié, qui émeut toujours une femme devant une preuve d'amour sincère, commença de s'éveiller en elle.

Le père énumérait, en essayant de garder un ton récitatif, neutre et précis, les avantages matériels assurés à cette union, tels que les lui avait fait connaître le plénipotentiaire du prétendant. Eva laissait passer, avec la plus complète indifférence, les chiffres, les mots, pesants et secs, qui tombaient comme une grêle de pierres : douaire reconnu... usufruit en cas de veu-

vage... Soudain l'intérêt de la jeune fille fut vivement captivé. M. Servain ajoutait à ces graves considérations :

— Il me faut aussi t'apprendre une particularité, qui semble très pénible à la famille Maillefeu-Limart. Nouveaux venus à Luchon, ne fréquentant pas le même monde, nous avons pu croire M. Francis fils unique. En réalité, il possède une sœur aînée, qui, victime d'un accident d'enfance, et s'exagérant sa disgrâce, vit presque en recluse. Vous auriez d'ailleurs, elle et toi, très peu de rapports — bien qu'elle habite près de sa mère — le nouveau ménage jouissant d'un corps de logis séparé. Te connaissant, j'ai pu répondre que ce malheur ne serait pas pour toi un empêchement.

— Au contraire, s'écria Eva avec chaleur.

Sa bonté ingénue, sa tendre charité s'excitaient en effet, à imaginer les tourments d'une existence ravagée. Elle se sentit prête à réchauffer, contre sa poitrine, l'infortunée aigrie, si repoussante qu'elle fût, et à lui redonner le goût de la vie... Ce désir de dévouement activa sa décision.

— Pauvre créature, je serai trop contente de lui apporter un peu de bonheur si je le puis...

— Alors ?... fit le père, palpitant. Si je comprends bien, tu es disposée à accepter la proposition !...

La jeune fille se laissa tomber sur l'épaule maternelle, et bégaya, en se cachant le visage :

— Je crois que... que oui...

Cette parole attendue, espérée, suscita une recrudescence d'émotion. Pendant quelques minutes, l'ombre des mélèzes et des sapins couvrit une scène d'effusions attendries, de larmes et de baisers. Enfin, les yeux s'asséchèrent ; les mouchoirs, changés en informes tampons, disparurent. On reprit assez de sens pour songer aux actes prochains, aux résolutions urgentes.

— Il serait plus convenable de garder le secret entre nous trois, au moins jusqu'à conclusion définitive des pourparlers ! avança M. Servain.

Il ne se dissimulait guère, néanmoins, qu'il serait difficile de retenir un mystère, déjà à demi-éventé par les yeux clairvoyants des deux autres filles. D'ailleurs, comme en beaucoup de familles françaises, l'affection et la confiance réciproques réglaient plutôt les rapports des parents et des enfants qu'un strict et rigide protocole. Eva trancha spontanément ces perplexités.

— Je n'ai jamais rien eu de caché pour mes sœurs, ni elles pour moi. Et je désire qu'elles soient mises au courant des choses, tout de suite, quoi qu'il en résulte.

M. Servain se dépêcha donc, encore une fois, vers le banc d'en bas. Quelques secondes après, Geo accourait, rieuse, Gift entre les bras :

— Enfant, embrassez mémère pour la féliciter !

Et d'un bond, se pendant elle-même au cou de sa sœur :

— Ce que je suis contente ! Qui m'eût prédit que je deviendrais belle-sœur du marquis de Carabas ! En

voilà un conte de fées ! Tu m'inviteras à ton château, hein ? Vas-tu en avoir des choses mirobolantes, des robes couleur d'aurore, et des rivières de diamants !... Ça t'ira joliment, ces élégances ! Tu ne nous oublieras pas dans tes splendeurs, au moins !... Parce que je le haïrais alors, ce monsieur qui va te prendre à nous ! Mais non ! Je l'aime tout plein, puisqu'il t'aime si fort !

Ce discours volubile, coupé d'embrassades véhémentes, ne prit fin qu'au moment où Pauline, suivie de M. Servain, émergeait des taillis. Sans presser son allure mesurée, l'aîné s'approcha d'Eva, et lui mit, sur chaque joue, un baiser très calme :

— Ma chère, mes sincères compliments !

Absolument la politesse banale des congratulations de sacristie pour une simple connaissance ! Cette froideur, au milieu de l'enthousiasme général, produisit l'effet d'un courant d'air frais dans une salle surchauffée. Tout le monde s'en trouva plus ou moins glacé. Puis chacun pensa, à part soi, que les aînées voient sans plaisir les cadettes les devancer à l'autel nuptial. Et ces bonnes âmes, avec une tacite entente, s'efforcèrent de consoler la jeune fille de ce froissement d'amour-propre.

Éva, contristée, retint la main de sa sœur entre les siennes.

— Me blâmes-tu ? Tu as tant de raison, toi !... Parle franchement !

— Mais j'approuve! J'approuve de toutes mes forces! J'applaudis des deux mains, certifia Pauline, sur une note ambiguë. L'argent n'est-il pas le meilleur agent de la félicité! Je m'étonne seulement que toi, petite rêveuse à la lune, tu aies admis cette vérité puissante.

Eva ouvrit de grands yeux scandalisés:

— Oh! je te l'assure! Je ne songe guère à la fortune...

Pauline, un sourire significatif aux commissures des lèvres, se tourna vers M. Servain:

— Les réalités au moins correspondent-elles aux apparences? Peux-tu t'informer de la situation exacte? Je sais que la firme commerciale est accréditée et réputée. Mais, enfin, tout ce qui brille n'est pas or...

M. Servain, qui estimait les compétences pratiques et la haute prudence de son aînée, s'expliqua sans résistance:

— Le Dr Adelbert soigne, depuis deux mois déjà, Mme Maillefeu-Limart. Au cours de cette saison, il a rencontré nombre de gens qui lui ont fourni des tuyaux sur cette riche cliente. La fortune acquise, très solide, accrue par des spéculations de terrains dans les quartiers neufs, date de trente ans au moins, et le développement commercial va sans cesse grandissant.

— Très bien alors! Mes félicitations, petite Eva!

Mais ce rire sonnait quelque peu faux. Et la cadette s'attrista. Pour la première fois, depuis leurs fâcheries

d'enfance, une mésentente se glissait entre elle et sa sœur.

Le soir, comme les jeunes filles sortaient, devant la maison, pour admirer les étoiles, Eva, se glissant près de Pauline, lui passa un bras autour de la taille et l'attira à l'écart :

— Paulette, aime-moi. J'en ai besoin ! Je suis si tourmentée ! Tout cela est trop brillant et me fait peur ! Tu serais à ton aise dans tout ce luxe, toi, si belle, si forte de caractère et d'esprit. Et moi, je me plais dans la pénombre, tu sais bien, comme une petite Cendrillon ! J'ai envie de refuser, pendant qu'il en est temps encore !

Pauline lui saisit vigoureusemeet le poignet.

— Es-tu folle ! Ne fais pas une pareille sottise. Tu le regretterais toute ta vie !

Et appuyant contre elle, en une étreinte plus affectueuse, la taille mince et pliante :

—Petite bête! Cendrillon ne devint-elle pas fille de roi ! Ton biscuitier représente un seigneur moderne. Il s'est épris de tes yeux doux : rien de plus compréhensible. Je l'ai prévu, dès le premier jour ! Mais je me demandais s'il céderait à son inclination. Il y est venu... C'est très bien !... Tu n'as qu'à lui accorder ingénument le bonheur qu'il sollicite et à te laisser porter par les circonstances. Tu t'acclimateras vite à ta nouvelle atmosphère, va. Et tu nous convieras à goûter aux délices de ton opulence. Par ce mariage d'ailleurs, la

famille se trouvera soulevée socialement parlant. Cette alliance lui fournit un point d'appui. Nous ascensionnons donc tous, avec toi ; comprends-tu ?

La logique incontestable de ces arguments frappa l'esprit docile de la cadette. C'était juste ! Comment n'y avait-elle pas réfléchi ! Ses préférences et son propre bonheur n'étaient pas seuls en jeu ! Mais riche, aimée, elle serait en mesure d'aider les chers siens, de les combler de gâteries, de parer aux coups du sort qui pouvaient les menacer ! L'espérance, habilement allumée par Pauline, éclaira soudain l'avenir d'une lueur enchantée !

Convertie par le sermon fraternel, la jeune fille réitéra donc, vingt-quatre heures après, la réponse affirmative, avec toute la conviction désirable.

X

Ce jour même, les préliminaires des accordailles prirent leur cours, bousculés par l'impatience du prétendant. En un clin d'œil, avec une précision qui ne comportait pas de retouches, les grandes lignes du projet se trouvèrent déterminées. Quatre semaines seulement furent accordées à la famille Servain comme suprême répit avant le sacrifice. La cérémonie serait célébrée au château de Candes. Après quoi, les nouveaux mariés voyageraient deux mois pendant qu'on agencerait ou modifierait divers détails de leur installation à Tours.

Les pauves parents d'Eva, souffle et parole coupés par cette précipitation, durent acquiescer. Mais que ne pardonne-t-on pas à la fougue de l'amour ? Après quoi gerbes blanches et menus cadeaux commencèrent d'affluer à la Villa Rustique.

Mme Maillefeu-Limart introduisit, dans la modeste bicoque meublée, sa majestueuse personne, pour une brève visite. Et tandis que Mme Servain, la tête à l'en-

vers, bredouillait ses compliments d'accueil, Francis Maillefeu, indifférent au reste, savourait un spectacle délicieux, une délicate figure qui, à son approche, prenait les teintes d'une rose incarnadine; deux beaux yeux, troublés à la rencontre des siens, et les fuyant avec une hâte pudique.

Cette confusion virginale, cette sensitivité, cette candeur, révélaient au jeune homme, riche, libre et blasé: des charmes féminins inconnus. Il y vit aussi les indices d'une nature douce, malléable et timorée. Au moral comme au physique, Eva Servain était bien la femme qui lui convenait entre toutes.

— Alors, vous voulez bien être mienne? prononça-t-il en atténuant son organe autoritaire. Et il se penchait d'un air tendre pour glisser au doigt mince un jonc d'or, portant une énorme goutte d'eau cristallisée. Vous voulez bien? Cependant vous paraissez toute craintive? Aurez-vous toujours peur de moi ainsi?

Les prunelles violettes se dévoilèrent à son regard, pure comme des corolles fraîches de pervenches. Et la frêle voix cristalline mumura, en chevrotant un peu:

— Oh! non... Je m'habituerai! Vous êtes trop bon!

Trop bon!... Cette épithète, jamais entendue jusqu'ici, dut rendre un son étrange aux oreilles de Francis Maillefeu-Limart. Ce fut encore là une impression neuve, une louange inédite qui flatta son orgueil. Cette pose de héros de roman édifiant lui sembla originale,

propre à le faire ressortir avec avantage, à le distinguer du commun des mortels. Il se trouva, dès lors, engagé à la garder de son mieux, du moins durant le stage précédant l'hyménée.

Le lendemain, un dîner à la Villa Eugénie réunissait les deux familles, le Dr Adelbert étant le seul étranger invité. Les Servain, à l'aspect de la table imposante, chargée d'argenterie, de cristaux, de finesses gastronomiques, décorée de fleurs, desservie par un laquais en livrée brune à boutons d'argent, purent concevoir quelque idée du luxe où évoluerait désormais l'heureuse Eva.

Mais celle-ci prit à peine garde à ces apprêts et à ces raffinements, inusités rue Gargoulleau. Ce soir-là, elle comptait faire la connaissance de sa future belle-sœur, et cette entrevue la préoccupait extrêmement. En son zèle naïf d'enfant aimante, Eva souhaitait, d'un coup, montrer sa sympathie à la disgraciée, et son désir de vraie et fraternelle amitié.

Aussi cherchait-elle avidement Blanche, derrière Mme Maillefeu-Limart, en pénétrant dans le salon. Mais elle aperçut seulement, à côté de la maîtresse de la maison, l'élégante Henriette, dont la personne serpentine s'entortillait dans une souple tunique héliotrope. Mlle Maillefeu-Limart, revenue de Lourdes, cet après-midi même, se voyait obligée de garder la chambre par suite d'une migraine inopportune.

Mlle Henriette modula ces excuses d'une voix blanche,

en fixant au mur, au-dessus des têtes des arrivants, ses yeux noirs impénétrables dont aucune des trois sœurs ne put saisir le regard.

Eva, en son cœur innocent, s'affligea de la déconvenue. Mais son fiancé ne lui laissa pas le temps de s'appesantir sur ce déboire.

En un langage cavalier, haché, émaillé de mots sportifs, ou anglicisés, Francis racontait ses exploits comme aéronaute, escrimeur ou écuyer. Son récit ne manquait ni de verve ni de mouvement, et Eva, intéressée, ne songea pas à calculer combien de fois y avait été mentionné l'encombrant et solennel « moi » !

Une autre, qui observait du bas bout de la table, supputait ironiquement ce compte. Et la réception close, les invités partis, les salons éteints, les derniers ordres donnés au personnel, les ultimes services du soir rendus à Mme Maillefeu-Limart et à sa fille, les bonsoirs onctueux distribués, Henriette, seule dans sa chambre, soulageait, par de sourdes imprécations, des gestes furieux, des grincements, des ricanements, la rage qui l'étouffait depuis des heures :

— Quel métier ! Etre leur première servante, chargée de pires corvées ! Ne suis-je pas de leur sang, et dix fois plus distinguée, plus intelligente ! Cet égoïste !... Ce fanfaron !... S'il devait épouser une fille sans fortune, alors, alors, pourquoi pas moi ?... Non ! On me trouve bonne pour figurer dans une cavalcade, comme pour faire parade de mon abjection ! Trop heureuse,

pense-t-on, de toucher des émoluments dérisoires, et de m'accommoder des anciennes robes de Madame ! Honte ! Honte ! Et il me faudra encore baisser pavillon devant cette petite dinde blanche ! Nous verrons bien ! En tout cas, *il* me paiera tout cela, tôt ou tard !...

Rompue de fatigue, elle s'endormit en proférant, même dans le sommeil, des anathèmes et des promesses de revanche...

Au five o'clock du lendemain, où étaient conviées M[me] Servain et ses filles, Blanche Maillefeu se laissa enfin apercevoir. Et sa répugnance à s'exhiber fut comprise et expliquée. Si préparées que fussent les visiteuses, elles eurent peine à réprimer leur stupeur devant la nabote chétive, aux épaules déviées, à la taille torse, au visage déformé et blême, qui se tenait blottie peureusement dans l'ombre protectrice d'Henriette.

Cette vue faillit même abattre le généreux vouloir d'Eva. Mais se reprochant aussitôt cette défaillance, courageusement, la jeune fille s'avançait, avec un cordial sourire, la main tendue :

— Comme je suis heureuse de vous voir ! Me permettez-vous de vous appeler ma sœur et de vous embrasser ?

Blanche eut un recul sauvage, comme à l'approche d'une bête dangereuse. Eva, intrépide, s'obstina, et effleura de ses lèvres la peau rugueuse de la jouè. Alors la naine éclata d'un rire aigu, discordant, inextinguible.

Mme Maillefeu-Limart, les sourcils noués, entama précipitamment une dissertation décousue sur les porcelaines de Sèvres et les biscuits de Saxe. Mme Servain obéit à l'impulsion et donna la réplique. Chacun parut oublier la sœur de Francis, qui s'échappa bientôt du salon.

— Quelle affliction pour une mère ! soupira Mme Servain, quand elle sortit de la Villa Eugénie.

Et en considérant ses trois jolies filles, cheminant à ses côtés, l'excellente femme se reprochait l'orgueil maternel qui soulevait des ondes de joie en son âme. Combien Mme Maillefeu-Limart, avec tout son argent, ses bijoux, ses dentelles, ses porcelaines rares, lui apparaissait, en comparaison, dénuée et infortunée !

La même pitié émotionna Eva. Et l'union trop disproportionnée, qui inquiétait sa fierté, lui parut dès lors plus engageante. La part qu'elle y apportait ne se trouvait-elle pas relevée, puisqu'il lui était réservé la mission de semer du bonheur, d'établir la paix, des possibilités de dépenser ses dons de tendresse et de dévouement.

XI

M. Francis Maillefeu-Limart, prodigue de sa personne et dépensant ses deniers avec ostentation, était trop en vue pour que les choses qui le concernaient ne tombassent vite dans le domaine public. Ses projets s'ébruitèrent presque aussitôt conçus. Il n'y apportait d'ailleurs aucun mystère.

A part quelques pschutteuses habituées du golf et du Casino — monde et demi-monde — déconcertées en leurs spéculations secrètes, tout Luchon accueillit avec un vif contentement la nouvelle de ces fiançailles romanesques. Il est excellent pour la réputation d'une ville d'eaux que les gens s'y rencontrent, s'enamourent et s'épousent. Point de meilleure réclame, propre à attirer les familles en possession de filles d'âge mariable !

Les Servain, ignorés hier, confondus parmi la tourbe des baigneurs anonymes, sortaient tout à coup de leur obscurité. On chuchotait à leur passage. On cherchait laquelle des trois sœurs était la nymphe de l'idylle. Les tenanciers des petites boutiques qui, der-

rière de primitives devantures, recèlent tant de curiosités ou de richesses, se désignaient, avec sympathie, la jolie fille à qui un fiancé magnifique envoyait les futilités les plus précieuses de leurs étalages : paniers de bonbons, corbeilles enrubannées, éventail ancien, réticule à mailles d'or...

Sous cette attention indiscrète, pénible à sa timidité, Eva pliait les épaules comme une coupable, soucieuse de se dérober aux regards. Ne pourrait-elle passer inaperçue désormais ? Et s'habituerait-elle au supplice de se savoir perpétuellement en exposition ? Pauline, au contraire, quel que fût le dépit jaloux bouillonnant en son cœur, relevait son front hautain, avec une sorte de défi méprisant. Geo, seule, restait parfaitement d'aplomb en cette pleine lumière, et gardait une aisance remarquable :

— Qu'est-ce que ça nous fait, les commentaires de tout ce monde ? disait-elle judicieusement. Ils n'ont pas fini de s'étonner. Ne nous frappons pas !

Cependant le sens des choses changeait. On dut le constater quand il fallut reprendre le chemin de fer pour retourner à la Rochelle ; comment penser à faire voyager en troisième la fiancée du riche industriel ? C'eût été un scandale ! M. Servain ne voulut pas offrir ce régal aux yeux ironiques de Mlle Henriette.

Celle-ci apportait à la gare quelques fleurs de la Villa Eugénie et les adieux de Mme et de Mlle Maillefeu.

Limart, Francis ayant dû partir dès l'avant-veille au soir pour affaires urgentes.

M. Servain, subrepticement, fit supplémenter son billet pour effectuer le retour en première classe. Jusqu'à la dernière minute, le regard oblique de l'*Etoile Captive* poursuivit la famille à l'intérieur du compartiment, inspectant les menus bagages innombrables déposés dans les filets, tandis que la voix suraiguë égrenait des souhaits de commande.

Ce fut un soulagement pour tous quand le train se mit en marche, et que la figure inquiétante disparut.

— Méfie-toi de cette douzelle ! glissa Pauline à Eva. A ta place, je ferais mon possible pour l'expulser ! Tu n'es pas de force, malheureusement, à suivre ce bon avis !

Eva le reconnut avec un humble soupir. Aucune énergie, en sa douce nature, n'était capable de se tendre pour un acte de rigueur ou de haine ! Plutôt que de poursuivre des desseins machiavéliques, elle préféra s'associer aux réminiscences émues de ses parents, alors que les montagnes défilaient, aux deux côtés du train, baignées de vapeurs matinales.

— Trois semaines seulement depuis que nous sommes passés par là ! Que d'événements ! Nous ne présumions guère ce qui nous attendait à Luchon quand nous y débarquions sous la pluie !

— Ah ! oui ! s'exclamait Geo. Ces cinq parapluies, ces waterproofs crottés, et ces cabas, ces filets de pro-

visions, le panier de Mousmé ! Ma pauvre Eva, ce n'est pas en ce cortège que tu eusses pu faire conquête ! Mais quel groupe pour l'album de Gabriel !

A ce nom, jailli inopinément de sa pensée fidèle, la petite se mordit la lèvre et jeta un coup d'œil curieux vers Pauline. Cette dernière, assise à la portière opposée, ne parut pas avoir entendu, car elle ne broncha pas.

Nonobstant, l'étourderie de Geo suscita une gêne. Les esprits excités, haussés d'enthousiasme, se rabaissèrent vers les contingences négligées ou écartées. Les réalités qu'on retrouverait, au retour, s'imposèrent dès maintenant. Les conjonctures dernières perdirent de leur précision et de leur consistance, ainsi que les montagnes en reculant au fond de l'horizon. Et chacun eut l'angoisse d'un beau rêve évanoui.

Cette impression les maîtrisa davantage encore quand apparut, au bout du long trajet, le décor bien connu, le littoral plat du pays, la mer laiteuse où s'estompaient les îles de Ré et d'Oléron, les silhouettes sévères des tours, gardiennes du Vieux Port... En rentrant, tout à l'heure, dans ce cadre habituel, ils allaient reprendre leurs accoutumances, remettre en mouvement les rouages ordinaires de leur vie... Le reste n'était que songe et chimère, évidemment.

Dominés par ce malaise, ils descendirent de leur wagon de première sans gloriole, presque en catimini, comme s'ils y avaient voyagé par fraude. Et ils se fau-

filèrent, rétrécis et muets, dans le flot des arrivants.

Mais, sur le quai de la gare, le banquier Barberin, escortant sa femme, adressait à la famille Servain un salut si gracieux, si appuyé, tellement significatif, que la confiance leur revint. C'était vrai ! Et déjà, cela se soupçonnait, parmi quelques initiés tout au moins !

Alors M. Servain, instinctivement, se redressa, grandit en majesté, tout en jetant ses ordres au facteur chargé des bagages et au cocher.

La voiture longea le port qu'animait la marée montante, franchit l'arche de la Grosse-Horloge, et suivit la rue du Palais, encadrée de ses basses et ténébreuses galeries. Les voyageurs, désorbités, engourdis, reconnaissaient à peine ces aspects de leur voisinage, les physionomies des passants dont quelques-uns leur envoyaient des signes de bienvenue.

Rien de tout cela ne paraissait identique aux images restées en leur mémoire, parce qu'eux-mêmes rapportaient, de leur courte absence, une mentalité différente et ne voyaient plus les choses familières avec les mêmes yeux.

Pauline garda la tête obstinément détournée, tandis que l'équipage longeait un certain trottoir, devant un magasin décoré d'un énorme binocle en guise d'enseigne. Etait-il possible que les aspirations de la fière jeune fille se fussent fourvoyées si longtemps dans cette boutique, obscure au fond de l'arcade cintrée ?

Elle ne consentait pas à se l'avouer, pas plus qu'elle

ne voulait apercevoir le grand garçon, surgi des profondeurs de l'officine pour épier son passage.

Seuls, Geo et M. Servain sourirent à la brune figure, mélancolique et hérissée. Eva et sa mère passèrent inconsciemment, abîmées dans des pensées exclusives qui les réduisaient à un état de quasi-somnabulisme.

Dès le premier pas dans le vestibule de la rue Gargoulleau, la secousse d'une surprise : une missive de Francis Maillefeu dans la boîte aux lettres !... Le grand rêve se certifiait, reprenait forme. Le fantastique château en Espagne sortait, éblouissant, des nuages qui l'avaient un instant dissimulé !

Mais aussitôt, en regard, combien leur parut resserré, médiocre, presque indigent, l'appartement où ils rentraient ! Instantanément, ils découvrirent l'étroitesse de l'antichambre, l'obscurité sépulcrale de la salle à manger, ouvrant sur la cour humide, l'usure des tapis et du velours frappé des rideaux, la vétusté du mobilier...

— Je m'étonne d'être resté si longtemps dans cette geôle ! déclara M. Servain. Plus de tergiversations ! Emigrons vers la verdure et la lumière, du côté du Parc et de la mer !

— C'est cela ! Une villa moderne, avenue Guiton ou avenue Coligny ! approuva Pauline.

Geo bondit d'allégresse : un jardin à soi, des arbres devant les fenêtres, le Mail à deux pas, expectative idéale ! Mme Servain, inquiétée toujours par tout chan-

gement, allégua la cherté des loyers dans ces quartiers neufs, l'éloignement des marchés, et patati, et patata... Pauline interrompit avec impatience ces considérations terre à terre,

— Eh bien ! chère maman, tu monteras plus souvent en tramway. Et tu prendras une bonne ! La situation, dorénavant, le commande.

Ces mots péremptoires arrêtèrent les objections. Eva, sans rien dire, attachait sur les objets environnants de longs regards caressants et brouillés. Pour elle, ce cadre intime conservait tout son charme, évocateur des années de bonheur insouciant. Le transplanter, le bouleverser, c'était lui arracher, à elle, la possibilité de revivre de bien-aimés souvenirs sur la scène même du passé.

Le soir même, un nouveau billet de M. Maillefeu-Limart agitait la famille. En son style laconique de *businessman*, l'industriel annonçait que, pour diverses raisons, la date du mariage serait avancée de quarante-huit heures. Ces dames ne devaient pas en prendre souci. En arrivant à Candes, deux jours avant la fête, elles trouveraient une équipe d'ouvrières de Paris, prêtes à retoucher les toilettes dont elles étaient priées d'envoyer les mesures Suivaient les adresses d'illustres faiseurs du quartier Vendôme...

Le départ anticipé de deux jours ! La mère et la fille pleurèrent, en cachette l'une de l'autre, ce temps dont on les frustrait ! Néanmoins, il fallut acquiescer à la dure

condition. Et les vingt jours nets qui restaient ne furent qu'une course déréglée, essoufflée, harcelée, que les messages de Francis Maillefeu précipitaient, comme les claquements de fouet dont un charretier presse son attelage !

XII

En larges ondes, l'étonnante nouvelle s'était propagée par la ville.

Après les premiers doutes, le fait indéniable se trouva établi sans plus de conteste : la cadette des demoiselles Servain rencontrait réellement un parti exceptionnel. Dès lors le nom d'Eva bourdonna dans tous les propos,à la criée du poisson comme au marché des légumes, aux concerts du Casino, sous les porches, en tramway. Jamais son teint, son nez, ses cheveux, sa taille n'avaient été sujets d'études si attentives...

Des gens — avant-hier dédaigneux, indifférents et même inconnus — s'empressaient à saluer M. Servain, l'accostaient au moindre prétexte, la main ouverte. Les petites amies des jeunes filles espérèrent de brillantes réjouissances ; le public, un beau spectacle. Et le désappointement fut général quand on apprit que la cérémonie nuptiale déploierait, ailleurs qu'à La Rochelle, ses fastes et ses pompes.

Quelques chançards furent dédommagés de leur

curiosité lésée, en entrevoyant le fiancé lui-même, — ce Maillefeu-Limart, — au nom popularisé par la réclame.

Il arriva en effet, en coup de vent, un bel après-midi. Geo, qui emplissait la mangeoire de l'oncle Balthazar, sur le balcon où les plantes négligées séchaient autour de la tôle du « *Pélican* », allongea le nez au bruit de l'auto, et reconnut, ahurie, le voyageur qui en sautait. L'alerte donnée à l'intérieur, il s'ensuivit le branle-bas d'un navire de guerre, l'ennemi signalé.

Mme Servain abandonna le bœuf à la mode qu'elle mijotait avec sollicitude ; Eva planta là son repassage ; Pauline, le tas de bas qu'elle reprisait. Toutes trois se précipitèrent vers les glaces pour rectifier leurs coiffures et enfiler des blouses fraîches. La pauvre Geo, sacrifiée, dut supporter le premier choc de l'envahisseur, avec sa vieille robe de cotonnade bleue, déteinte par de fréquents lavages.

— Est-ce bien vous, Monsieur Francis ?

— C'est bien moi ! Bonjour, enfant ! Où est Eva ?

Toujours pressé, économe de paroles, et allant droit au fait, ce diable de garçon ! Les minutes parurent démesurées à Geo, tandis que Maillefeu arpentait le salon à grandes enjambées. La petite, s'efforçant au rôle de femme du monde, vantait à l'arrivant les beautés et les curiosités de sa cité natale.

— L'Hôtel de Ville ! Les remparts de Vauban !

— Bah ! Je connais... J'ai déjà vu... J'ai vu tant de choses en ce vaste monde !... Mais je goûte peu les vieilleries ! Tout cela sent le moisi ! Je suis moderne. Pas romance pour un penny... Votre pendule retarde de trois minutes.

Il enleva le globe vénérable, et poussa l'aiguille d'un coup d'ongle :

— Le temps est limité. Je n'aime pas le perdre... Eva sera-t-elle bientôt visible ? Pourquoi l'avez-vous avertie ? Je voulais la surprendre.

— Et vous y avez réussi ! dit enfin la douce voix.

D'une brusque volte, Francis se trouva devant la charmante fille et s'empara de deux mains tremblantes. Geo, relevée de sa faction, s'esquiva. Mais Balthazar qui, par la fenêtre ouverte, surveillait l'intrus de son petit œil sournois, troubla inopinément le tête-à-tête des fiancés par une explosion de cris :

— La porte, voyou ! La porte !...

Et il se mit à défiler une kyrielle d'injures malsonnantes, apprises, hélas ! durant son exil dans le quartier Saint-Sauveur ! Mme Servain et sa fille aînée en eurent le tympan écorché, dès qu'elles entrèrent dans le salon, enfarinées de ce nuage de poudre que toute femme croit obligatoire à la correction de sa tenue. Pauline, outrée, se rua vers le balcon, et emporta, d'un trait, jusqu'au grenier, le perchoir où se hérissait l'oiseau furieux :

— Vilaine bête ! Je te tordrais volontiers le cou !

Mais tu déguerpiras d'ici sans retard. Encore une affaire de réglée !

Combien d'autres « règlements » dont l'urgence s'imposait à son esprit résolu ! Leur chez soi devait se mettre désormais en harmonie avec l'hôte notoire qui y fréquenterait. Impitoyable, elle proscrivait les babioles surannées, la pendule à globe, les chaises d'acajou, héritages d'ancêtres modestes, les innombrables portraits d'ascendants, d'alliés et d'amis peu représentatifs.

Seule, la Croix d'honneur du grand-père maternel lui sembla digne d'être exposée aux yeux du visiteur. Habilement, Pauline y attira l'attention de Maillefeu, et annonça, en passant, leur translation prochaine dans une résidence plus confortable. Francis regarda l'étoile d'émail avec considération, écouta l'histoire de l'aïeul d'Eva comme une leçon à retenir, et ne parut rien remarquer de la pénurie et de la mesquinerie des entours.

Au fond, que lui importait l'alvéole, puisque la délicieuse abeille d'or en sortirait pour voler à lui ?...

En bon prince, il s'adapta aux circonstances avec un bel entrain. M. Servain était à la Palice ? — Courons tous en auto chercher M. Servain. — Une expertise, ensuite, réclamait la présence de l'assureur aux Minimes ? — Conduisons-le jusque-là ! — Ainsi la limousine traversa et retraversa la ville plusieurs fois en éclair.

Du garage, où avait causé le chauffeur de l'industriel, au restaurant chic où un dîner fut commandé pour le soir, l'information vola de proche en proche. Et de toutes parts, les yeux embusqués se braquèrent sur le char triomphal portant Eva et son fiancé.

Francis Maillefeu, en repartant le lendemain matin, laissait derrière lui une excellente impression. Il avait déployé, en cette apparition rapide, beaucoup de rondeur, de cordialité, de joviale humeur. On lui attribua, de plus, du tact, de la bonté, une foule de ces chevaleresques vertus que les braves cœurs, qui en sont capables, supposent volontiers aux autres.

Et sa future famille, ainsi conquise, vit arriver, sans trop d'appréhensions, la date fameuse où il lui fallait conduire la blanche victime au sacrifice nuptial.

XIII

L'apothéose était terminée, le rideau tombé, les musiques et les lumières éteintes. Ils revenaient...

Père, mère, Pauline et Geo... Chacun se tenait dans son coin de wagon, silencieux, courbaturé, le cerveau saturé de trop nombreuses impressions simultanées, les yeux las, gardant encore un éblouissement des couleurs trop papillotantes, comme après une séance de cinématographe prolongée.

Films de cinématographe, oui, tous ces tableaux heurtés, se succédant, durant trois jours.

Cinématographe, — l'arrivée au luxueux logis de Tours, où ils prenaient gîte d'abord, les femmes livrées aux tyrannies des ouvrières, subissant d'interminables essayages.

Cinématographe, — le clair panorama de fleuves et de plaines ou tremblaient des saules et des peupliers; les collines de tuf creusées de cavernes, puis le château de Candes, dominant la Loire royale et la Vienne

paresseuse, dessinant sur le ciel d'azur argenté le joli profil de ses tourelles et de son lanternon.

Cinématographe, — le grand hall vêtu de haute lice, les salons où étincelait l'étal inouï des cadeaux de noces et de la princière corbeille, zibelines et hermines d'un prix fou, collier de perles, brillants, dentelles féeriques, chefs-d'œuvre d'orfèverie et de joaillerie...

Cinématographe, — cette affluence écrasante d'invités, de curieux amenés par d'innombrables autos et équipages, les ouvriers de l'usine, transportés par train spécial, les fermiers, les vignerons, les femmes en coiffes rondes, les reporters et les photographes se débattant parmi la foule, les vagues humaines emplissant les ruelles de la petite bourgade, battant les murs, envahissant le narthex de la très vieille église, au son des cloches, des fanfares, des piaffements, des hurlements de sirènes...

Cinématographe, encore plus, l'apparition irréelle de cette infante, nimbée de voiles précieux, diadémée de lis blancs, pâle, rigide et mystérieuse comme une figure symbolique et sacrée. Intimidés, à peine osaient-ils la nommer, la toucher, jusqu'à l'instant où le père fut convié à lui tendre le bras.

Cinématographe, toujours, ce défilé, sous le porche archaïque, entre les colonnes Plantagenet, jusqu'à l'autel illuminé et fleuri, l'évêque sous sa mitre d'or, bénissant d'un large geste les époux prosternés, puis

la bousculade dans la sacristie trop étroite, et le lunch servi au château, et les toasts, les concerts, le banquet champêtre où mille vivats saluèrent les jeunes mariés, à l'heure du champagne !... Cinématographe, en vérité, que ces scènes d'une polychromie turbulente, où les parents de l'héroïne de la fête avaient été plutôt spectateurs qu'acteurs !

Gênés sous leurs trop riches habits d'emprunt, ils avaient éprouvé, durant ces fêtes, le malaise de l'isolement. Alors que les Maillefeu étaient assaillis de congratulations et de salamalecs plus ou moins sincères, personne ne prenait garde au père et à la mère de l'épousée. Pas une poignée de mains ne s'était offerte, pas une de ces paroles chaleureuses qui pénètrent et réconfortent. Ils se voyaient disparates, importuns, en cette ambiance où allait vivre leur fille.

Aussitôt après le départ des mariés, on leur fit d'ailleurs signifier qu'ils étaient de trop. Un domestique, avec une insolente politesse, les avertit qu'une voiture serait à leur disposition le lendemain matin, à la première heure.

Ce procédé expéditif révolta M. Servain.

— Pas d'erreur ! Un renvoi brutal ! C'est grossier !

Pauline amortit de son mieux le choc.

— Ne nous montons pas la tête, papa. Ni Francis, ni sa mère n'ont prémédité de nous offenser... C'est à l'odieuse Henriette, je le jurerais, que nous sommes

redevables de ce coup... N'a-t-elle pas cherché, en tout, à nous être désagréable ? Jusqu'à choisir des couleurs mal seyantes pour nos robes ! Ce bleu turquoise me faisait paraître jaune comme paille. Et toi, maman, tu ressemblais à une glace framboise et pistache, avec ce vieux rose et ce vieux vert ! Nous devrons envoyer cette friperie à la teinture en arrivant ! Mais il appartient à Eva de nous venger !... Je lui ferai la leçon quand elle repassera par la Rochelle, en revenant d'Espagne !

Cet espoir, habilement lancé, détourna les esprits. Les Servain, à l'heure indiquée, furent prêts à partir, sans trouver personne pour prendre congé, — sinon les domestiques auxquels ils distribuèrent d'importantes gratifications. Et maintenant, ils se retrouvaient seuls avec leurs pensées, dans le wagon solitaire, à la lumière indécise du matin blafard.

Et pas accoutumés encore, ils ne songeaient qu'à l'absente, dont la place demeurait vide entre eux.

— Nous voilà réduits à un quatuor ! soupira Geo. Le quintette était plus agréable ! Pauvre petite chère Eva !

— Plains-la ! Vraiment, il y a lieu ! dit Pauline, ironique. Elle nous manquera plus que nous ne lui manquons, sois-en certaine, baby ! Tant de choses vont la distraire de nous ! D'abord cette magnifique randonnée.

— Oh ! oui ! s'exclama la petite, prenant feu. Italie, Algérie, Maroc, Espagne ! Quel programme !

— Et l'amusement d'ouvrir à chaque relai, un nécessaire prodigieux ! Allons, maman ! Encore des larmes ! C'est impardonnable ! Si c'était la troisième qui s'en allât, je comprendrais ! Ne te restons-nous pas, nous deux ?

Mais, comme Rachel, Mme Servain n'entendait pas être consolée. Elle n'avait pu embrasser sa fille assez à son gré, aux derniers adieux. Tout avait été trop court, trop fugace ! La mère en gardait une impression cuisante d'arrachement, comme après un rapt.

A ces mêmes regrets s'ajoutaient, chez le père, d'autres soucis. M. Servain se reprochait les scrupules de délicatesse exagérée qui l'avaient empêché de discuter les clauses du contrat. Il se demandait, avec inquiétude, si les avantages stipulés pour sa fille n'étaient pas plus apparents que réels, et en cas de discorde ?... Bonté divine ! qu'imaginait-il là ? Tout irait bien.

Mais le bon père palpait son gousset et mesurait, en soupirant, la brèche qui entamait ses économies, et les dépenses prochaines, menaçantes : loyer plus lourd, train de maison plus dispendieux... Effrayé, il arrêtait ses calculs. Tout irait bien... A quoi bon se tourmenter ?

Les idées de Geo dansaient une sarabande sur le branle du train. Elle devait se l'avouer : eh bien ! elle s'était divertie, elle, émerveillée et entraînée par les péripéties étourdissantes du gala ! Son fourreau

d'éolienne ivoire, ceinturé de vert, ne la déguisait pas trop, et son cavalier, indulgent à sa jeunesse, s'était montré affable, bien qu'il fût le propre frère de l'astucieuse Henriette, M. Alfred Limart, fondé de pouvoirs de l'usine. Et puis, la timbale Plombières était vraiment exquise, et tous ces petits machins sucrés ! Délicieuse aussi, la dernière valse ! La fillette s'assoupit à ce rythme berceur.

Les parents, rompus d'émotions, en firent autant. Seule, Pauline restait en éveil, l'esprit vibrant, et, d'un jugement lucide, établissait la situation et ses conséquences...

Eva se trouvait donc mariée la première, et d'une façon inespérée. L'aînée, tout d'abord, en avait ressenti du mécontentement et de l'envie. Aujourd'hui, toujours convaincue qu'elle eût mieux satisfait qu'Eva aux exigences de cette place brillante et difficile, toute acrimonie calmée, Pauline concluait :

— Après tout, mieux vaut cette aubaine pour ma sœur que pour une autre. Dans ce nouveau milieu où elle va se sentir dépaysée, Eva ne manquera pas de m'appeler souvent près d'elle. Et là, je rencontrerai l'occasion sérieuse, digne de moi...

Un sourire d'orgueil confiant glissa sur ses lèvres trop fines. Elle savait déjà de quel côté diriger sa tactique. De quelle noble conquête elle pouvait concevoir l'espérance ! Ce vicomte de Forcy, que Francis Maillefeu avait voulu mettre en évidence à la tête de l'escorte

d'honneur et qui était devenu ainsi le chevalier servant de la sœur de l'épousée, cet arbitre des mondanités, ce poète madrigalisant, pétillant et galant, avait apprécié vivement, en dépit de l'atroce robe turquoise, le mérite et la beauté rares de Pauline ! Quel flirt assidu et enthousiaste ! Quels termes de choix pour qualifier la distinction de la jeune fille, son esprit à l'emporte-pièce, son galbe de Vénus d'Arles, fin, robuste et fier !...

D'ici peu, elle le reverrait... La cristallisation aurait opéré. Et alors ? Un titre, une couronne, un blason ? Quelle revanche !... Pourquoi pas ?

Au pis-aller, en cas d'insuccès, derrière cette figure séduisante de premier plan, combien de silhouettes imprécises, portant des noms d'affiches, ainsi que Maillefeu-Limart !... Il suffirait de vouloir et de savoir choisir...

Une place en vedette lui était due. Elle l'obtiendrait...

XIV

— Notre Pauline possède vraiment l'esprit de direction, admirait M. Servain, d'accord sur ce point, comme sur tant d'autres, avec sa femme. Elle parvient à se faire obéir des plus récalcitrants!

Par la porte ouverte, on entendait la jeune fille, de son ton calme et posé, indiquer aux tapissiers un store qui manœuvrait mal, et préciser la place où l'on accrocherait tel miroir ou tel tableau. Les innombrables tracas du déménagement et de l'installation se débrouillaient, sous son commandement, avec ordre et rapidité, tandis que le père, s'agitant, s'essoufflant, s'exaspérant, n'arrivait qu'à s'user la voix et la volonté.

Grâce à l'impulsion de Pauline, la maison serait organisée à temps pour recevoir le jeune couple, — la Rochelle devant être la dernière halte du voyage de noces.

C'était chose convenue depuis le jour même du mariage. Eva ne cessait de répéter un promettant : A

bientôt ! sur les cartes et les billets qui ravivaient, presque quotidiennement, les espérances des siens.

Hier, elle et son mari avaient dû quitter Biarritz. Demain, ils seraient là !

Mme Servain, affalée dans un fauteuil, n'eût voulu rouvrir les yeux que pour les repaître de la chère vision désirée ! Mais les exigences de l'heure l'arrachaient vite à sa tendre rêverie ! Les électriciens, les frotteurs, l'expulsaient tour à tour. Puis c'étaient des conférences ardues avec la lingère, la bonne, entrée en service le jour même, le chef de cuisine et les extras retenus pour le lendemain, le fournisseur de comestibles, etc... Heureusement Pauline, appelée à la rescousse, résolvait tous les problèmes avec aisance et mettait promptement choses et gens en place.

Et ainsi, à force de ferme vouloir, l'aînée réussirait-elle à réaliser son plan, jugé d'abord audacieux et prématuré : demain, la maison, parée, fleurie, serait en état de s'ouvrir aux hôtes les plus qualifiés, et on y fêterait, par un grand dîner, la réception des nouveaux époux et la pendaison de la crémaillère.

Pour cette inauguration, Pauline avait délibérément éliminé de la liste des invités, les anciens amis, habitués des réunions intimes. Les convives furent recrutés dans une catégorie sociale plus élevée. Des personnalités de la haute administration, de la magistrature, des armées de terre et de mer, M. Barberin, le banquier, Darlon, le tréfileur, composeraient à Francis

Maillefeu un entourage digne de son importance. Ne serait-ce pas rehausser Eva que de montrer à son mari les honorables relations de sa famille? Et ne s'assurerait-on pas, du même coup, l'entrée dans une société supérieure au petit cercle où, jusqu'alors, on s'était confiné?

— Comprends, papa, ce que ça peut être avantageux pour le développement de tes affaires!

Ces divers arguments entraînèrent le père et la mère, désorientés, dépassés par les circonstances. La longue prudence, la sagesse modeste qui les avaient régis jusqu'alors ne suffisaient plus à les conseiller. Ils laissaient faire Pauline à sa guise.

Infatigable, prévoyante, ingénieuse, cette fille, pleine de sens et de discernement, donnait partout le suprême coup d'œil et le dernier coup de main, combinant les menus, disposant les vieilles faïences de la salle à manger sur les murailles, l'argenterie vraie ou fausse sur le dressoir, les bibelots, sur les guéridons du salon.

Geo s'électrisait dans cet affairement, courait avec Hermine et Gift du haut en bas de la nouvelle demeure, afin de prendre connaissance des moindres coins et d'étudier la perspective de chaque fenêtre.

Elle se trouvait sise avenue Coligny, cette Villa Fortunio, qui, avoisinée de médiocres bicoques en briques, à toits vermillon, grandes comme des boîtes à sardines ou des cases à lapins, affectait un air de suprématie,

avec ses deux étages à trois fenêtres, un balcon et un portail à deux vantaux ! Sans doute, le paysage d'alentour était plutôt dénudé : jardins encore ras, terrains encore vagues, chantiers de moellons, et pignons trop neufs. Mais à cinquante mètres de là, on apercevait les arbres du Mail, bordant la mer ! Et la lumière entrait à pleine croisées, avec une prodigalité ignorée rue Gargoulleau.

Ce qui enchantait Geo par dessus tout, c'était d'apercevoir, de sa propre fenêtre, au fond du panorama, une flèche ogivale, accolée d'une étroite tourelle, élançant dans le ciel estompé une puissante silhouette romantique. La tour de la Lanterne ! Antique phare éteint, vieille prison sans captifs, clocher sans prières, que d'histoires, de légendes, de rêves, essaimaient autour de son cône de pierre.

La fenêtre trilobée braisillait, reflétant le soleil couchant, comme si le feu d'autrefois s'y rallumait. Et Geo, en l'observant, se rappela un dimanche du dernier été, où, sur la terrasse du Casino, quelqu'un, avec elle, contemplait cet effet d'optique et notait, en des mot frémissants, la poésie du soir, les tons Watteau des verdures profondes, les lointains du jardin baignés d'or fauve, et ce pin isolé qui, de l'autre côté de la baie, aux Minimes, dressait une ombelle de palmier... Une tristesse soudaine gagna la jeune fille. Pauvre Gabriel, resterait-il éternellement à l'écart, paraissant oublié de tous, et acceptant cet oubli ?

La petite, saisie d'un souvenir, entra dans la chambre de son aînée, l'explora minutieusement, puis montant au grenier, fouilla un tas de choses disparates, non encore classées, ou jetées au rebut.

Elle descendait, ayant en mains l'objet qu'elle cherchait, quand elle rencontra Pauline. Geo, la mine innocente, montra à sa sœur l'aquarelle que toutes deux connaissaient bien, représentant un bateau qui dépliait sa voile peinte sur le ciel incendié, que reverbéraient les vagues — l'une des premières œuvres de Gabriel Turquant, offerte en hommage à la bien-aimée.

— Ne mettras-tu pas dans ta chambre ce petit cadre qui t'appartient, Pauline ?

Un coup d'œil noir de côté, un rictus de mépris, trois mots indifférents :

— Non ! La place me manque ! Laisse-moi passer !

— Bon ! alors, je le conserve pour moi ! repartit tranquillement Geo, sans se laisser intimider. Il y a longtemps que je le désire ! J'aime à le regarder. Il me donnera du soleil les jours sombres !

Et incontinent, elle courut suspendre le tableau au-dessus de sa petite table à écrire. Et ayant fait bravement effort contre l'injustice, la jeune fille se sentit contente d'elle-même.

XV

Les trains qu'on attend retardent toujours. Celui qui devait amener, de Bordeaux, Eva et son mari, ne faillit pas à l'usage. Mme Servain qui, dans son impatience d'embrasser sa fille, avait pressé le départ de la famille pour la gare, compta trois interminables quarts d'heure avant que la locomotive apparût.

Enfin ! Ce mouchoir qui s'agitait à une portière, ce clair visage et ces cheveux d'or sous une délicieuse toque bleu Nattier, c'était elle, Eva, la chère, la bonne, la tendre Eva ! Et la mère délirante, et le père, non moins avide, pressèrent dans leurs bras l'enfant retrouvée qui s'y blottit avec amour et rendit caresse pour caresse !

Mme Servain, toute au bonheur si longtemps rêvé, ne voulait connaître rien au delà, en cette minute. Mais les autres attendaient, un sourire de bienvenue aux lèvres, l'ombre haute et vigoureuse qui, sur les pas d'Eva surgirait du wagon. Une seule personne descendit derrière Mme Maillefeu — une femme inconnue,

sans âge, enveloppée d'un manteau de ratine grise, chargée des sacs de voyage.

Le sourire d'accueil s'altéra, les regards s'étonnèrent.

— Eh bien ! où est ton mari ? s'enquit Pauline.

Eva s'arracha aux étouffants embrassements.

— Mais il reste à Bordeaux aujourd'hui. Ne vous ai-je pas prévenus dans ma lettre d'hier ? Il est vrai que j'étais assommée par une telle migraine ! J'ai pu l'oublier ! Des amis du haut commerce bordelais ont retenu Francis à un banquet officiel, ce soir. J'ai obtenu de prendre les devants, sous la bonne garde de Mlle Gramme.

Elle expliqua plus bas, désignant la personne demeurée discrètement à l'écart :

— Une femme de chambre de premier ordre, engagée à Biarritz, et munie de si hautes références que Francis a voulu m'assurer ses services...

Le groupe restait pétrifié en des attitudes incertaines. Pauline, violette d'abord, puis blanche comme un buste de cire, avait peine à rester debout sur ses jambes fléchissantes. Un tourbillon de pensées affolantes lui emplit le crâne d'un vol furieux.

Tous ses projets chaviraient ! Le dîner, sans Maillefeu-Limart, perdait toute opportunité.

Que faire ? Décommander le festin ? Le remettre au jour suivant ? Hélas ! il était trop tard pour en donner l'ordre ! Les fourneaux fonctionnaient, la table était garnie de fleurs ; les avis dépêchés ne joindraient pas

les invités en temps utile. Et qui sait si demain n'amènerait pas un nouveau déboire ?

Pauline, au milieu de la foule, Mlle Gramme sur les talons, contint avec peine la colère qui soulevait son âme impérieuse. Mais la femme de chambre, les bagages et Geo étant consignés dans l'une des deux voitures retenues pour la sortie, l'aînée, assise en face de sa sœur, dans le premier landau, éclata librement :

— Il nous joue là un bien vilain tour, ton mari ! Comment n'as-tu pas insisté pour l'emmener ? Tu savais bien que nous avions une réunion, ce soir, pour lui faire honneur ?

Eva eut une petite moue mélancolique.

— Tu crois facile d'obtenir qu'un homme fasse autre chose que ce qu'il a décidé ! Hélas !... Tous ne sont pas du même modèle que le cher papa. (Et sa petite main câline pinçait le genou du cher papa attendri). Puis ce banquet de ce soir rassemble beaucoup d'hommes d'affaires avec lesquels Francis a intérêt de se trouver. Il a un si grand sens pratique ! Partout, pendant notre voyage, nous avons visité ses correspondants...

— Ce n'est plus un voyage de noces, mais une tournée de commis-voyageur, alors, ricana Pauline, méprisante. Enfin quelle contenance prendrons-nous, ce soir, devant les invités qui comptaient le connaître ?

— Nos amis nous excuseront ! fit Eva, toujours

candide. Les présentations se feront un autre jour, voilà tout!

Pauline accentua son rire sarcastique :

— Tu arranges cela facilement, toi! Tu ne prévois rien des conséquences fâcheuses de ce contretemps!

Des larmes de dépit roulèrent sur ses joues. Elle les essuya d'un geste rageur. Eva, consternée, consulta sa mère, puis son père, d'un regard inquiet.

— Ai-je mérité d'être ainsi grondée ?

M. Servain baissa les yeux, embarrassé et jouant avec la délicate menotte gantée.

— Le fait est, ma mignonne, que pour vous fêter, ton mari et toi, nous avions apprêté un dîner un peu cérémonieux, qui devait vous mettre en rapport avec la meilleure société de la ville, les Barberin, les Darlon, le président du tribunal civil, le chef du cabinet du...

Eva interrompit l'énumération d'un cri alarmé.

— Mon Dieu ! Tout ce monde-là chez nous ! Mais je les connais à peine ! Je croyais à un repas entre intimes, les Beauzé, les Turquant... J'aurais eu plaisir à revoir des amis, avec qui je suis à l'aise... Mais comment tenir tête à ces gens à panache, avec la migraine qui m'idiotise! Grâce ! Dispensez-moi !

— Il ne manquerait plus que cela ! repartit rudement l'aînée. Banqueroute complète, alors ! C'est à toi qu'il appartient, au contraire, de compenser l'absence offensante de ton mari en redoublant de bonne grâce.

Ce sera une excellente répétition du rôle de femme mondaine que tu devras assumer, dorénavant.

Interdite par ce programme rigoureux, la jeune femme implora les siens avec un gémissement de détresse :

— Moi qui me réjouissais de me reposer complètement parmi vous ! Je suis si lasse ! Si lasse, si vous saviez, d'avoir vu tant de choses, si vite ! Je rêve au bonheur de ne plus parler, de ne plus regarder !

Elle pressait de la main son front brûlant, où s'entrechoquaient, comme des hallucinations de fièvre, les visions des pays traversés dans une course harassante. Glaciers et lacs helvétiques, églises, palais et musées italiens, Kasbahs et Souks africains, Alhambras et Alcazars d'Espagne, se brouillaient dans sa mémoire surchargée, ainsi que les images confuses d'un album trop copieux, feuilleté en hâte...

Cette rapidité vertigineuse d'impressions qui, seule, amusait son guide, robuste, inlassable et blasé, accablait la pauvre petite Eva d'une fatigue immense, pour laquelle elle n'avait jamais osé demander merci. Aussi, maintenant, sûre d'être dorlotée, et plainte, et choyée, trouvait-elle un soulagement à exhaler ce soupir longtemps réprimé :

— Que je suis lasse ! Lasse ! Lasse !

Tout ce qu'elle put faire, en arrivant avenue Coligny, ce fut de se hisser jusqu'à la chambre, fraîche et jolie, préparée pour elle et son époux, et de se

mettre au lit. Les nerfs détendus, Eva s'abandonna à un sommeil d'enfant, sous la garde vigilante de sa mère, le reste de l'après-midi.

Mais qu'il lui fut cruel, l'heure venue, de s'arracher à ce repos régénérateur pour endosser le brillant harnais de combat, préparé par Mlle Gramme : la tunique de gaz bleu-nuit lamée d'argent, le collier de perles, les petits souliers endiamantés !

Elle sortit des mains de la camériste coiffée à miracle, jolie à ravir, mais les tempes martelées, les oreilles tintantes, la peur aux moelles.

Ceux qui la vinrent saluer, ce soir-là, et admirèrent sa beauté lumineuse, ne se doutèrent pas de la contrainte que s'imposait la jeune femme pour dompter sa timidité en révolte.

Certains qui remarquèrent le tremblement de ses mains sur l'éventail, le petit frisson qui la secouait de temps à autre, l'expression un peu égarée de ses yeux, ne manquèrent pas d'établir un rapprochement entre ces symptômes de malaise et l'absence du mari, qui surprenait tout le monde.

Pauline, le feu dans les veines, crispée jusqu'à la crampe, pensa étouffer dix fois, au cours de la soirée, d'exaspération impuissante, d'humiliation et de courroux. Il semblait que de malfaisants génies se fussent ligués pour déjouer ses efforts et bafouer son initiative.

La salle à manger, une fois remplie, paraissait ridiculement mesquine. Les meubles sentaient le neuf.

L'électricité s'éteignit par intermittences. La sauce crevette était atroce ; la dinde, desséchée ; la croûte aux fruits, vide. Les gens assemblés avaient l'air de se demander ce qu'ils étaient venus faire là, chez ces amphitryons qu'ils connaissaient à peine et qui leur offraient si médiocre chère !

A part quelques joueurs de bridge attelés à la besogne, la plupart des convives désertèrent avant la demie de dix heures.

— Et sais-tu ce qu'a fait penser ta physionomie éplorée ? fit brutalement Pauline à sa sœur dès que le dernier invité fut parti. Eh bien ! le gros Darlon, en s'en allant, disait à Mme Barberin : « Nous n'avons pas vu le mariage, mais nous assistons peut-être au prologue d'un divorce !... »

— Est-ce un propos à me répéter ? Faut-il que tu aies le cœur méchant ? dit Eva, la voix pleine de larmes, un éclair d'indignation dans les yeux.

Et tournant le dos à son aînée, elle courut s'enfermer dans sa chambre, où Mme Servain seule fut admise.

Les exhortations de la mère furent impuissantes à calmer la jeune femme. La nuit se passa, pour Eva, en longues insomnies, coupées de cauchemars dont le dernier eut pour réveil, au matin, un télégramme lancé de Bordeaux : « Préparez départ aujourd'hui. Serai dans le train. Arrêt impossible. Retour urgent. Regrets à famille. Francis. »

XVI

Eva relut deux fois la dépêche avant d'oser comprendre. Quels que fussent sa déconvenue et son étonnement, la jeune femme n'en laissa rien paraître. Ayant transmis elle-même les ordres nécessaires à Mlle Gramme, elle commença ses propres apprêts, en silence.

Autour d'elle, la stupeur et la colère, suscitées par la décision de Maillefeu, restèrent muettes également. Doléances et commentaires lui furent épargnés : Pauline même, repentante sans doute, s'efforça aux prévenances.

Ce fut en troupe morne que la famille Servain se rendit sur le quai de départ, à l'heure convenue. L'insaisissable voyageur apparut enfin !

L'express à peine arrêté, Francis Maillefeu vint au groupe, aussi souriant et désinvolte que peut l'être un homme, le lendemain d'un banquet à Bordeaux. Mais l'insensible langueur répandue sur ses traits, et qui

amortissait le tranchant de ses manières, lui prêtait une apparence plus débonnaire que de coutume.

Il accosta ses beaux-parents comme s'il les avait vus la veille, distribua des poignées de main à droite et à gauche, au hasard, puis, repliant le bras autour des épaules d'Eva, il la rapprocha de lui, avec l'aisance du propriétaire qui reprend possession de son bien.

— L'enfant a été sage ? En avez-vous été satisfaits ?

Il s'adressait à Mme Servain d'une façon si enjouée, que la bonne dame s'enhardit :

— Oh ! oui ! Mais le bonheur de la voir parmi nous fut trop court !

— Nous espérions vous garder tous deux au moins quelques jours ! ajoutait M. Servain. C'est un grand désappointement !

Maillefeu prit une expression austère, et hocha la tête :

— Les affaires ont des exigences, vous savez ! L'absence a été longue ! Il est nécessaire de rentrer sans flâner en route davantage !

— Mais, un peu plus tard, vous nous reviendrez ?

— Parbleu !

Tous les cœurs des Servain palpitèrent en un sursaut d'espérance. Eva, ranimée, leva ses doux yeux de sirène vers son mari.

— A Noël, n'est-ce pas ?... Ou bien alors, ils viendront, eux, à Tours ?

— Pourquoi pas ?

— Et en attendant, continuait la jeune femme, reprenant courage et voulant poursuivre son succès, en attendant, Geo et Pauline pourraient bien me tenir compagnie un peu ?

— Mais certainement ! accordait l'époux bénévole avec la même mansuétude.

— En voiture ! En voiture !

Les visages, éclairés par les promesses dernières, se rapprochèrent encore une fois en de tendres embrassements. Puis Eva, entraînée par une poigne vigoureusement, s'éloigna, non sans tourner la tête comme la femme de Loth. La portière claqua : le train s'ébranla et disparut. Alors Mme Servain ressentit le vide affreux qui désole les mères, chaque fois qu'elles éprouvent la cruauté du fatal adage : « La femme doit suivre son mari !... »

Et Geo, pendant le retour à la maison, ruminait des raisonnements sévères dont la conclusion se révéla tout haut, inopinément :

— C'est égal !... Ce ne sera jamais un vrai frère!... Quelle différence...

Ni son père, ni sa mère, ni Pauline, ne furent curieux de l'entendre compléter cette phrase.

Geo, après un instant, en trottant coude à coude avec M. Servain, reprit, très bas :

— C'est vrai, papa, ce qui a été dit hier soir ?

Gabriel quitterait la Rochelle pour aller chercher fortune à Paris ?

M. Servain, à contre-cœur, souffla, dans un gros soupir :

— On l'assure ! Le père Turquant est furieux et va céder le commerce à un jeune cousin. Pauvre Gabriel ! J'ai grand'peur qu'il ne lâche la proie pour l'ombre !

— Il y en a tant qui font de même ! mâchonna Geo, avec un regard oblique vers son aînée.

Et la petite se replongea dans une méditation abstruse, où il fut dangereux de la relancer. Pauline l'éprouva bientôt quand elle requit l'aide de sa jeune sœur pour remettre en ordre la maison sens dessus dessous. Geo resta parfaitement rétive à ces injonctions de l'autorité supérieure, rigide, les yeux noircis, la figure hostile et fermée. Mme Servain, avant de gronder, s'inquiéta.

— Que te prend-il, mon enfant ? Es-tu malade ?

— Oui ! fit brusquement la fillette. J'ai mal là... et puis là !...

Elle touchait son front et la place de son cœur.

— Il faut te coucher...

— Non, non ! J'étoufferais... J'ai plutôt besoin de marcher au grand air !

— Eh bien ! alors, intervint Pauline, rends-toi utile en reportant ce panier au jardinier de la rue Jacques-Vincent.

La commission agréa à Geo. La rue Jacques-Vin-

cent, c'était, à l'extrémité du Mail, par delà le parc d'Orbigny, un adorable chemin offrant des échappées sur la mer, entre les parcs de riches résidences et les vergers.

Telle qu'un moderne Chaperon Rouge, son feutre à cocarde campé sur l'oreille, la jeune fille partit, toute menue sous les grands arbres aux ombrages éclaircis par novembre. Les sentiers tracés entre les tapis verts de la majestueuse avenue, si animés et si chantants les soirs d'été, restaient absolument déserts, en cette fin de jour d'automne. Les dernières affiches, détrempées par la pluie, pendaient, en lambeaux décolorés aux barrières fermées du Casino. Partout s'annonçaient l'abandon et le dénûment de l'hiver proche. avec la mélopée aigre de la bise. Et dans cette longue plainte enveloppante, le piétinement des petites bottes agiles sur les feuilles sèches mêlait seul un bruit vivant.

Mais la solitude, le crépuscule, les feuilles mortes, les arbres dépouillés, les houhoulements du vent s'harmonisaient à la mélancolie de Geo. Et la fillette fonçait de l'avant, avec un âcre plaisir et une énergie emportée, comme pour aller vers plus de sauvagerie, plus de ténèbres, au repaire même des aquilons.

Sa course aboutit à la maisonnette du maraîcher. Quitte de son message et délivrée du vaste panier, Geo s'en revint à pas beaucoup plus lents, pour reculer, le plus possible, l'instant de sa rentrée, et se repaître à satiété de sa peine mystérieuse.

Elle descendit l'allée qui se présentait à l'issue du chemin, et se trouva dans le parc d'Orbigny, sur la terrasse. Des vagues jaunes s'agitaient, à perte de vue, et battaient le remblai. Une lueur pourpre, au ras de l'horizon, soulignant les nuées grises, indiquait la place où s'endormait le soleil, invisible ce jour. A gauche, la ville et le port étalaient des masses confuses, en retrait des deux sentinelles qui se dressent, immuables et sévères, à leurs avant-postes : la tour de la Chaîne et celle de Saint-Nicolas.

Combien de fois, à cette place même, ou en d'autres points du rivage, bordé de pins d'Alep et de tamarins, Geo avait-elle étudié ce tableau connu, et toujours différent, et toujours admiré ? Mais les couleurs lui en paraissaient, alors, bien plus riantes. Aujourd'hui, tout se teintait de deuil, comme ses pensées...

Elle ne vit plus qu'un nuage, et se tamponna les yeux. Quelqu'un, qui débouchait d'un sentier transversal, près d'elle, aperçut la fillette, et le geste chagrin. Une main s'abattit sur le bras de Geo qui, effrayée, bondit de côté.

— Eh bien !... Qu'y a-t-il ? demanda une voix bougonne.

Le petit visage mobile se transfigura étrangement. Une novice en oraison, à laquelle apparaîtrait son bon ange gardien ne montrerait pas une surprise plus ravie.

— Ah ! Gabriel, c'est toi !... J'ai tant souhaité te

rencontrer ! J'ai si fort pensé à toi que ça t'a amené sur ma route !...

Le jeune homme eut un sourire sceptique, un peu forcé.

— Romanesque enfant ! Si jeune et croire déjà à la télépathie ! Tout simplement, je suis venu dire adieu à ce coin qui fut un de mes rêvoirs favoris ! Car je pars demain ! Tu le sais peut-être ?

— Je le sais... On le sait... Ah ! Gabriel, tu ne te figures pas combien j'ai de peine de tout ce qui arrive !

Le cœur lui sombra de nouveau. Geo s'effondra sur le banc voisin en sanglotant. Gabriel, remué, mit de côté le déguisement de fanfaron, qu'il s'adaptait si mal. Il s'assit près de la fillette et lui prit affectueusement la main :

— Ma pauvre gosse ! Vrai ! C'est à cause de moi que tu t'affliges cemme ça !

— Oui... Oui... affirma-t-elle, en suffoquant. Je ne peux pas m'habituer à l'idée que tu es fâché et qu'on ne goûtera plus le plaisir si bon de se voir chaque jour et de causer des choses qu'on aime... Je ne supporterai jamais cela. On était si bien, avant le mariage d'Eva... Et voilà que ça chavire... Comme dans un canot, quand il entre quelqu'un de trop lourd... Je le déteste comme je déteste tout ce qui te contriste et te fait souffrir !

— Mon bon petit ! répéta Gabriel, sincèrement touché, et caressant la menotte humide de larmes. Tu as

du cœur, toi, je le sais... Tu n'es pas responsable des choses qui se sont produites.

— Alors tu me garderas ton amitié, dis ! suppliat-elle, en saisissant les deux revers du pardessus de Turquant. Tu verras toujours en moi une petite camarade... Pour moi, vois-tu, tu resteras toujours le même. Et je ne croirai jamais que du bien de toi, quoi qu'on me raconte !

Gabriel regardait fixement le jeune minois bouleversé, les yeux rougis, la bouche enfantine d'où s'échappaient des paroles ferventes. Il venait de soutenir, contre lui-même et contre d'autres, une lutte violente, pour dégager son avenir et se libérer du sort où on prétendait l'enfermer. La première impression douce qui rafraîchît son âme, asséchée par le combat, c'était cette enfant, franche et spontanée, qui la lui donnait. Il y fut singulièrement sensible. Et immobilisant entre ses deux mains la tête aux spirales de tresses brunes :

— Merci, Geo ! fit-il, enroué subitement. Tu ne sais pas le bien que tu me fais. Je ne l'oublierai jamais, sois-en sûre !

— Alors, toujours amis, nous deux ? insista-t-elle.

— Toujours, oui !

Gabriel voulut sceller la promesse d'un fraternel baiser. Mais la tête aux colimaçons de cheveux nattés glissa d'entre ses doigts. Geo se trouva instantanément sur pied.

— Alors... Alors, tu t'en vas à Paris ? dit-elle avec une certaine fébrilité, en redressant le feutre cocardé de rouge. Que feras-tu ?... Ils disent tous que c'est si difficile de réussir !...

— J'essaierai tout au moins...

— Mais comment t'y prendre, tout seul, sans relations ?

— « Celui qui met un frein à la fureur des flots » m'a pourvu d'un protecteur inespéré, petite Geo... En ce fatal Luchon, un journaliste fameux s'était intéressé à mes dessins. Je lui en ai adressé récemment une série. Il n'est pas impossible que j'illustre, selon ses indications, des articles politiques destinés au *Scapin*. C'est un secret, Geo !

— Sois tranquille ! Je le garderai ! déclara-t-elle, fière, comme grandie. Le *Scapin*, ce serait un magnifique début ! Mais...

Cheminant entre les massifs, ils arrivaient à l'avenue du Mail, et là, machinalement, s'arrêtaient en face l'un de l'autre.

— Mais ? répéta Gabriel. Comment, encore des pleurs !...

Elle eut beau faire. La rosée déborda de ses paupières, ruissela sur ses joues rondes. Geo bégaya, pitoyablement :

— Mais... ce Paris ! Ces grands journaux !... Tu nous oublieras, c'est sûr !

— Tu es bien la plus têtue des petites bourriques

que je connaisse! Que faut-il donc te jurer?... Ne te tracasse pas, Geo! Les hommes sont plus fidèles que tu ne le supposes à un bon souvenir. Pour ma part, je ne saurais oublier la petite amie qui a pleuré en me quittant, à une heure où chaque chose m'était dure et blessante. Aussi, à toi seule ici, je dis sincèrement : Au revoir!... Pour le reste, adieu...

Son geste expressif sembla lancer par delà les jardins jusqu'à l'Océan, le faisceau des espérances et des affections déçues dont il voulait décharger sa vie... Très naturellement ensuite, Gabriel inclina sa haute taille pour effleurer des lèvres le front de la fillette.

— Au revoir, Geo!

Des ombres se mouvaient dans l'avenue. Des couples d'amoureux profitaient de l'obscurité croissante pour marcher enlacés. Les deux camarades, stationnant dans la contre-allée, semblaient aussi en tendre rendez-vous. Geo rougit d'une honte confuse, et se cambrant dans un vif recul, échappa encore une fois au baiser amical.

— Au revoir, Gabriel! Dieu te bénisse toujours!

Ces mots s'étranglèrent dans sa gorge serrée. D'une saccade, elle libéra sa main et s'enfuit en courant.

XVII

Mme Francis Maillefeu à M. et Mme Servain.

Tours, 18 décembre.

« Mes chers parents,

« Nouvelle fâcheuse ! Vous serez peinés comme je le suis ! Nous nous réjouissions de voir venir Noël qui devait nous rassembler ! Et mon mari me prévient aujourd'hui que nous irons à Londres passer les fêtes de Christmas, chez des amis très haut cotés dans la société anglaise. Il lui est impossible d'éluder cette invitation, quoi qu'il le désire !

« Mais le rendez-vous ne sera reculé que de quelques semaines. Vous passerez ici la période de Carnaval. Quel bonheur de vous revoir enfin ! J'aimerai mieux cette maison quand elle sera imprégnée de votre souvenir. »

De la même aux mêmes.

Paris, 5 février.

« Mes bien-aimés,

« Je suis navrée du contretemps dont je dois vous faire part ! Quinze jours d'Angleterre, un mois à Paris, et voici qu'au lieu de retourner en Touraine vous attendre, nous partons pour Nice. Francis m'a juré que cette fugue serait la dernière et que nous reviendrions ensuite pour un long repos, nous fixer chez nous, où je suis si impatiente de vous recevoir ! J'ai à peine le temps de vous dépêcher ce billet. Croyez toujours à l'affection entière de votre petite Eva. »

Ibid.

Tours, 20 mars.

« C'est jouer de malheur ! Nous voici envahis, la maison archipleine. Les Faston, chez qui nous avons reçu une si large hospitalité à Londres, ont eu la fantaisie de visiter les châteaux de la Loire. Nous devons leur en faire les honneurs. Je ne m'appartiens pas une seconde ! Mme Faston, qui ne sait dire en français que *bonjour*, *merci* et *au revoir*, ne me lâche pas d'une

semelle. Avec cela, elle est férue d'archéologie et n'aperçoit pas une cheminée sculptée, un escalier ou un bahut, sans en réclamer l'historique. Mon vocabulaire et mon savoir très restreints sont vite à sec. Je dois préparer chaque excursion comme un examen. C'est épuisant !... Quelle différence quand nous ferons ensemble, à Pâques, ces mêmes promenades !

A bientôt, mes chers aimés ! »

Ibid.

Tours, mercredi saint.

« Je suis consternée !... Suspendez vos préparatifs quelque temps !... Aux Faston partis hier, succèdent les Barracas, de Barcelone, qui nous tombent du ciel dès demain !... Encore un retard aux espérances de réunion si longtemps caressés !... Mais ce n'est plus qu'une question de jours ! »

Ibid.

Tours, 10 avril.

« Les Barracas se sont éternisés une quinzaine !... Et nous allons être dérangés par une série de mariages et de grands dîners, ici et aux environs. Mais la semaine prochaine achevée, je serai libre enfin de vous appeler !

Que le temps, sans vous, m'a paru long! Il me semble qu'un siècle a passé depuis que nous ne nous sommes embrassés !... »

Deux larges gouttes d'eau s'écrasèrent sur le papier de pâle azur, chiffré d'or. Et Eva, s'accoudant au bureau de marqueterie, incrusté de bronze ciselé, s'appliqua précipitamment sur les paupières un minuscule morceau de batiste, encadré de dentelle, tout à fait impropre à étancher un gros chagrin.

Le chagrin et la souci détonnaient, d'ailleurs, comme d'hérétiques dissonances, dans l'harmonie légère de ce salon aux brocatelles fleuries, aux boiseries gris tendre, aux meubles fluets, rehaussés d'or terni. Sur les frontons des miroirs et des cadres, les dessus des portes et les panneaux des chiffonniers, de même qu'au lit et à l'armoire de la chambre à coucher voisine, partout se répétaient les nœuds, les guirlandes, les carquois, les attributs pastoraux de l'époque Louis XVI. Le vicomte de Forey, conseiller privé de Francis Maillefeu, ayant décrété qu'Eva ressemblait à Mme de Lamballe, les moindres objets devant entourer la jeune femme avaient été choisis du « style » auquel s'accordait son « type ».

Mais dans ce décor, ou elle s'était trouvée transportée comme un bibelot parachevant une collection, rien ne touchait Eva. Ce gracieux logis, où elle n'avait pu faire encore « son coin » ne lui représentait qu'un pied-à-terre de plus, entre les nombreuses chambres

de Palaces et de Majestics, où elle avait passé depuis son mariage. Le nid des meilleurs souvenirs de sa jeune vie restait toujours l'ancien appartement de la rue Gargoulleau.

C'était là que s'attardait son regret éperdu, évoquant chaque coin ami : le piano fatigué d'où s'exhalaient tant de chansons rêveuses, le balcon d'où l'on guettait papa, en taquinant Balthazar : et la table, servie à la diable, où l'on dévorait des choses communes et saines à belles dents, en riant de si grand cœur ! Qu'il était doux de vivre alors !

Fini tout cela ! Impossible de revenir en arrière le reprendre ! Aussi impossible que de ressusciter Mousmé, la spirituelle et espiègle Mousmé, que cet imbécile de Gift, anémique et trembleur, ne remplacerait jamais !

Et au milieu de son bric-à-brac délicieusement Trianon, Mme Francis Maillefeu, un collier de perles au cou, habillée de soie et de guipure que des doigts d'artiste avaient chiffonnées, pleurait le passé vulgaire !

Trop brusque avait été la rupture des chères vieilles habitudes ! La jeune femme ne s'adaptait qu'avec effort au régime nouveau. Il eût fallu, pour faciliter sa transplantation, qu'elle retrouvât une atmosphère sereine et douce, une sollicitude délicate.

Or, elle restait craintive devant son mari, comme un petit collégien débutant vis-à-vis d'un pion grondeur

et capricieux. Et c'était un supplice journalier que d'affronter la trinité hostile, régnant dans le grand pavillon adjacent : la belle-mère, la belle-sœur, et surtout l'omnipotente Henriette.

Abolis, oh ! combien vite, les rêves généreux et romanesques, enfantés dans son âme naïve : dévouement filial et fraternel, concorde, intimité ! Devant l'intruse imposée par le jeune maître, le triangle s'était serré, intangible, impénétrable. Mille piqûres sournoises avaient repoussé Eva. Et aujourd'hui, la seule vue de ces figures où se lisait l'hostilité compassée, hargneuse ou ironique, suffisait à paralyser la jeune femme.

— Tenez bon, disait Francis, confiant en sa force orgueilleuse pour faire tourner les choses à son gré. Il faut, de toute nécessité, que vous vous accoutumiez les unes aux autres.

Mais Eva, en secret, se décourageait, accusant plutôt sa propre incurie que la malveillance d'autrui. Une autre, plus fine et plus adroite qu'elle, plus exercée aux ruses féminines, ne serait-elle pas parvenue, en six mois de mariage, à établir son empire sur son époux, et à prendre une position solide en face des adversaires intimidés ?

— C'est ma faute ! Je ne sais pas ! Je ne saurai jamais m'y prendre ! pensait-elle, perplexe et déprimée.

Une armoire, ouverte par Mlle Gramme, craquant dans la chambre à côté, des rires s'élevant tout à coup

dans le fumoir mitoyen, rappelèrent à la jeune femme le danger de s'abandonner à ses pensées entre des portes à petits carreaux voilés de tulle.

Vivement, elle se redressa, glissa la lettre inachevée dans un tiroir, et jeta sur ses pommettes enflammées un nuage de veloutine.

— On peut entrer, je suppose ? Ce n'est que Forey et moi ! annonçait la voix métallique de Francis Maillefeu.

— On peut entrer ! répondit Eva, s'efforçant au mode enjoué, et cachant, dans le creux de sa paume, la minuscule poudrière de vermeil.

Le visiteur — si habituel qu'il était presque un commensal de l'hôtel Maillefeu — se ployait devant la jeune femme, lui montrant le sommet d'un crâne poli et les quarante cheveux de son occiput, séparés méticuleusement par une large raie. Didier de Forey appartenait à une noble famille, ruinée depuis Louis XIV, et qui, depuis quatre générations, dévorait ses héritages à l'avance. Ayant épuisé le dernier, l'aimable viveur ne comptait plus que sur une avantageuse mésalliance, et fréquentait la société où il pouvait trouver cette aubaine. Ainsi servait-il de trait d'union, dans une province où les classes demeurent catégoriquement tranchées, entre l'aristocratie, la finance et le haut négoce. Recherché avec empressement par ces derniers, toléré dans sa propre caste, toujours enchanté de lui-même, Didier ainsi chauve,

grassouillet, un peu bedonnant, défrisant la trentaine, le monocle à l'œil, la boutonnière fleurie, incarnait, pour les gens du Tiers-Etat, le modèle du parfait gentilhomme, et tenait l'emploi de Dorante chez les petits-neveux de M. Jourdain.

Francis Maillefeu, doué pourtant d'une volonté nette et d'une sagacité agile, professait une considération sans bornes pour le jugement, le goût, la compétence du victomte de Forey en tout ce qui concernait les sports, la curiosité ou l'étiquette, et n'eût pas acheté un cheval. une pendule, ou donné un dîner, sans consulter le Pétrone tourangeau.

De son coup d'œil de maître, expert à saisir les moindres infractions, Francis, dès son entrée dans le boudoir, avait aperçu une enveloppe sur le tapis, l'enveloppe de la lettre cachetée. Il ramassa le papier et le rejeta négligemment sur le bureau. Mais il avait lu la suscription, et ses épais sourcils se rapprochèrent.

— Quelle enragée épistolière! railla-t-il. Prenez-y garde. Tant écrire vous fatigue mal à propos les yeux et vous amènera des plis au front.

Voyant Eva décontenancée, il mit plus de rondeur dans sa voix, pour achever la remontranee :

— Mais, ma chère petite, vous vous êtes oubliée! Vous deviez vous tenir prête à trois heures !

La jeune femme jeta un regard vers la pendulette de cristal et d'argent, et gentiment, s'excusa :

— Il reste cinq minutes avant l'heure. Et je n'ai plus qu'à mettre mon chapeau !

Didier de Forey leva les bras au ciel, et eut un rire indulgent :

— Mettre un chapeau en cinq minutes !... Charmante Madame, vous êtes adorable. Le lys des champs !... Cinq minutes ! Avec une autre il faudrait ajouter un zéro à ce cinq !... Un chapeau ! Mais c'est l'épilogue d'un poème, le couronnement d'une œuvre d'art, longue et délicate !... Chère Madame, vous détenez le record si vous menez à bien cette opération compliquée en cinq minutes !

— En effet ! c'est trop d'insouciance et de sans-façon ! Je le répète souvent, commença Francis, vexé.

M. de Forey tourna galamment la critique.

— La beauté accomplie et la jeunesse éclatante peuvent se permettre cette insouciance, qui n'est guère à la portée de toutes ! Aussi, Madame, nous ne vous attendrons que cinq minutes !

Il ponctua d'un salut le madrigal. Eva, sans paraître y prêter d'attention, se dirigea vers la porte de son appartement. Francis la retint d'un geste.

— Au fait, lequel de vos chapeaux mettra le mieux en valeur votre toilette ? Que pensez-vous de cette dernière création de Redfern, Forey ?

Le monocle visa l'élégante silhouette, en suivit les lignes, étudia le corsage croisé, décolleté en pointe, la jupe de taffetas changeant, drapé en paniers flous,

de façon originale et inédite. Eva devint pourpre sous le regard appuyé qui parcourait lentement sa personne .

— Absolument suave ! déclara M. de Forey.

— Mais quel chapeau ? That is the question, réfléchissait Francis, rêveur. Le béret de paille d'Italie à pouf blanc ? Le turban bronze à plume droite, ou le grand chapeau à pleureuses vertes et roses ?... Parbleu, c'est bien simple ! Faites-les apporter ! Nous en jugerons !

— Et nous prononcerons en toute connaissance de cause ! conclut M. de Forey, de sa voix roucoulante.

Eva, la main sur le bouton doré, se retourna vers son mari. Francis ne comprit pas le reproche de ces yeux brumeux. Elle sortit. Et lui, revenant à l'objet de sa contrariété intime, chiffonna nerveusement l'enveloppe où la jolie écriture, molle et facile, avait tracé l'adresse de M. Servain.

— Trop souvent ! Elle pense trop souvent à tout ce monde ! maugréa-t-il entre les dents.

— Mon cher ami, disait Forey, votre petite femme serait digne de jouer les ingénues, à la Comédie-Française. Elle a une façon de rosir, tout à fait délicieuse à observer.

— Trop petite pensionnaire !

— Ça lui passera ! A vous de l'éduquer, de la lancer ! Dans quelques mois, ce sera la femme la plus chic du

pays, comme elle en est déjà la plus jolie ! Vous verrez son succès aux courses !

Flatté en son snobisme. Maillefeu s'épanouit. Eva bénéficia de cet apaisement quand elle rentra, la tête ombragée d'un chapeau noir et blanc, orné d'un nœud de velours, le plus simple qu'elle eût trouvé dans ses cartons.

— Je garde celui-ci, que je trouve le plus seyant et qui me plaît le mieux ! dit-elle bravement, quoique le cœur lui défaillît en risquant ce petit coup d'Etat.

— Le dernier chapeau que vous arborerez semblera toujours le plus seyant ! dit le vicomte de Forey avec grâce, sans paraître comprendre l'intention provocante.

Francis eut un sourire et un haussement d'épaules, comme à une incartade d'enfant gâtée :

— Passe pour aujourd'hui ! Mais ne vous en remettez pas d'ordinaire à votre goût, exagérément rosière...

Eva baissa la tête et s'attentionna à boutonner son long gant de Suède. Comme elle s'apprêtait à rejeter son écharpe de renard blanc, la main diligente du vicomte de Forey lui rendit ce service. Le menton enfoncé dans ses fourrures, la jeune femme, Francis et Didier sur ses pas, descendit le bel escalier de pierre, décoré de fresques.

XVIII

L'auto quitta le boulevard Béranger, descendit la rue Nationale, l'artère la plus mouvementée de l'agréable ville, et atteignit la ci-devant rue de l'Archevêché, laïcisée en rue Emile-Zola. Didier de Forey, monté en voiture avec les jeunes époux, devait présenter Mme de Maillefeu à sa vénérable tante, la marquise de Rans, accueillante parfois aux connaissances panachées de son coquin de neveu. Le salon de la douairière pouvait donner accès à d'autres nobles demeures. Aussi Francis se préoccupait-il extrêmement de cette visite et de l'impression qu'y produirait Eva.

— Pose-toi bien ! fit-il en traversant l'antichambre, et s'oubliant jusqu'à tutoyer sa femme sous l'œil ironique du laquais.

Cette recommandation, naturellement, eut pour résultat d'enlever à Eva le libre exercice de ses facultés. L'apparition de la vieille marquise acheva de la stu-

péfier. Mme de Rans, décharnée, livide, lui parut un squelette articulé, attifé d'oripaux à la mode par des carabins irrévérents.

Une crise de timidité morbide coupa la pensée et la parole à l'infortunée jeune femme. Mais sa confusion, son balbutiement la servirent, à son insu. La marquise, spirituelle, érudite, causeuse brillante, préférait les auditeurs aux interlocuteurs. Comme tous les solistes, elle prenait ombrage des virtuosités rivales. Aussi déclara-t-elle « délicieusement intéressante » cette jolie personne qui jouait « divinement » du piano, assurait-on, et dont le talent serait une ressource pour les fêtes de charité.

Didier, en reconduisant le couple vers la voiture certifia l'excellent effet obtenu. Eva n'en fut pas moins tancée, dès que son mari eut pris place près d'elle.

— C'est égal ! Ne vous montrez pas partout tellement oie blanche ! Et défaites-vous de cette manie absurde de rougir ! Ça vous gâte le teint, et c'est ridicule. Forey, tout à l'heure encore, en plaisantait !

Eva fut tentée de confesser la révolte profonde de sa pudeur sous la hardiesse équivoque de certains regards. Mais elle entendit d'avance la raillerie qui riposterait à son aveu, avec l'épithète, si souvent jetée, de « petite bourgeoise ». Elle se tut et s'appliqua, docile, à retenir la leçon qui lui était serinée, entre chaque visite : — Attention ! Ici, on cause musique !

Dégelez-vous ! Surtout, éludez les questions sur la Rochelle ! Parlez de votre grand-père, chez le colonel. Ça fera bien !

De droite à gauche, de haut en bas, comme une grosse mouche fantasque, l'auto parcourait la ville, promenant, entre ses glaces, les deux profils rapprochés, la jolie tête, gracile sous la mousse d'or des cheveux et le grand chapeau relevé, et le visage d'homme, d'un dessin hardi. Les passants, curieux encore d'apercevoir l'industriel et la femme dont la fine beauté l'avait séduit, se retournaient vers cette vision d'amour et d'élégance. Le héros du roman, cependant, continuait de catéchiser l'héroïne :

— A présent, vous me reconduisez à l'usine où je vais vous quitter. De là, rendez-vous chez Lamoureux, au thé de Mme Stoffe. Attention aux relations que vous ébauchez ! Ne vous laissez pas envahir. Tenez-vous-en aux dames de la cavalerie... Ensuite avenue du Grammont, chez les Lerat, portez des condoléances. Rentrez ensuite, habillez-vous. Nous dînons chez ma mère. Puis au théâtre — *Manon* — Prenez la robe orchidée, garnie d'effilés d'argent !

Ils longeaient, rue Saint-Pierre-des-Corps, les hautes murailles et les pignons de l'usine. Des aromes de caramels, de chocolat, de friture, flottaient autour des cheminées géantes de la biscuiterie. L'auto déboucha sur le quai pour venir s'immobiliser à la grille monumentale de la cour, encadrée par les pavillons des bureaux.

Déjà stationnait là un coquet tonneau, attelé d'un poney. Un homme, au bord du trottoir, tête nue, le coude appuyé à la lanterne, causait et riait familièrement avec la conductrice de la petite voiture, une personne voilée de bleu foncé et ensaquée d'un manteau belge, aussi soigneusement dissimulée par ses vêtements qu'un domino de carnaval. Une autre femme, assise dans le tonneau, s'intéressait à la conversation. L'irruption subite de l'auto dérangea les attitudes sympathiques. L'homme s'écarta vivement de deux pas. Le cheval eut un recul, aussitôt réprimé par un coup de fouet asséné entre les oreilles.

Francis Maillefeu, avant de sauter à terre, avait reconnu les personnages de la scène et l'équipage joujou que sa sœur se plaisait à conduire elle-même. Trônant sur un coussin surélevé, et sous l'abri d'une écharpe épaisse, Blanche pouvait donner à ceux qui l'entrevoyaient, l'illusion de posséder une stature normale et une figure ordinaire. Aussi ne se montrait-elle par la ville que dans cette voiture, accompagnée d'Henriette, qui descendait seule pour les achats.

— Eh bien ! Blanche, je te croyais à ton chalet de Saint-Cyr, tantôt ! dit Francis d'un ton qui exprimait un contentement médiocre.

— Henriette avait quelque chose à dire à Alfred ! répliqua Mlle Maillefeu, la voix stridente, et relevant le front d'une saccade. Le mettras-tu à l'amende, comme

un ouvrier, parce que nous nous sommes permis de le déranger?...

Alfred Limart, le fondé de pouvoirs de l'usine, tourna vers son chef ses yeux limpides et son sourire affable — sourire immobile et perpétuel comme celui d'une photographie — sourire affable — sourire du matin, de l'après-midi et du soir, qui devait persister même dans le sommeil. Alfred, cousin éloigné des Maillefeu, se dépensait pour tous en atttentions qu'Eva jugeait obséquieuses, — tout en se reprochant ces préventions.

Ce n'était pas sa faute à ce garçon, après tout, s'il était né frère de l'inquiétante Henriette ! Il déployait, dans son service, des qualités rares de vigilance et d'activité. Et c'était grâce au zèle de cet employé accompli que le jeune patron jouissait d'une liberté si large.

Alfred, souriant toujours avec abandon, exhibait une poignée de fleurs, qu'il avait tenues jusque-là cachées derrière son dos.

— Voyez quelle aimable sœur je possède ! C'est mon jour de naissance, le trente-deuxième ! Et Henriette m'apportait ces pivoines, cueillies dans le jardin de Saint-Cyr !

— Très gentil de sa part ! Félicitations ! fit brièvement Maillefeu, roidi comme toujours quand la présence de sa sœur lui était imposée en public.

Des femmes en cheveux, traînant des enfants, ralen-

tissaient le pas afin d'observer le groupe, surtout la jeune dame, descendant du tiède écrin de drap clair, finement parfumé, pour aller saluer les promeneuses de la petite voiture.

— Chouette! fit un trottin. En v'là une joliment nippée, et belle, et qui sent bon! Et des roses à la vitre de son auto! Toutes les chances!

— Mais l'autre rabougrie est laide pour dix, malgré son cache-mouches indigo! répliqua l'autre — une ouvrière congédiée — élevant agressivement la voix. Ça console d'aller à pied!

Blanche Maillefeu entendit l'insolent propos, et sa main, osseuse sous le gant, se crispa sur le manche du fouet. Eva s'évertuait à lui dire quelques paroles aimables, en flattant de tapes câlines l'encolure du poney. Celui-ci se cabra sous le mors, brutalement tiré.

— Ne touchez pas à Rob-Roy! rugit la naine. Et le rictus d'un grincement de dents transparut sous son voile.

Eva, surprise par le choc, rejetée en arrière, faillit perdre l'équilibre. Heureusement, Francis, d'un bras prompt, la soutint.

— Attention, ma chère! Rob-Roy a le caractère farouche de sa maîtresse. Qui les caresse, se pique!

Ce disant, il lançait un coup d'œil furieux à sa sœur. Celle-ci, sans rien attendre de plus, fouailla le poney qui partit à folle allure.

Maillefeu écrasa un juron entre ses lèvres rasées. Il revint, pensif et sombre, jusqu'à l'auto où il aida sa femme à s'installer, avec une certaine sollicitude distraite. Et fermant lui-même la portière :

— Amusez-vous ! N'oubliez pas mes recommandations! A ce soir !

De l'entrée des bureaux, Alfred Limart se courbait en deux et dirigeait encore son sourire immuable vers Mme Maillefeu. L'auto fila sur le quai, au long de la Loire paresseuse et blonde. Et derrière la glace décorée de roses de Nice, la jolie femme, enviée au passage, regardant, sans le voir, le paysage clair, se laissait emporter avec indifférence, petite chose atone, passive et sans joie.

XIX

— Papa chéri ! Mon petit Geo !

— Eva ! Notre Eva !

Etreintes, baisers, rires de jubilation, attendrissement encombrant dans la bousculade de la foule ! Ils ne pouvaient croire à la chance inouïe qui les réunissait, ceux qui venaient de se rejoindre à Montparnasse, où Mme Francis Maillefeu, toute seule, attendait avec impatience ! Et les absents aussitôt se mêlaient à leurs effusions.

— Comment va la chère maman ? Dans trois semaines, ce sera son tour de débarquer ici avec Pauline !

— Où est le télégraphe ? s'enquérait M. Servain, agité de cette fièvre des gares qui surexcite les nerfs tant au départ qu'à l'arrivée. J'ai promis une dépêche pour informer ta mère de notre heureux voyage !

Dans l'auto qui les transportait, rue Caumartin, Eva, délirante, pressait les mains de son père et de sa sœurette pour se convaincre de la réalité.

— Tous trois ainsi ! A peine si j'y peux croire ! Et maman plus tard, qui viendra te chercher, Geo ! Comme tout s'arrange bien, n'est-ce pas ? J'avais été si déçue de quitter Tours sans vous y recevoir. A Paris, dès l'arrivée, je me suis trouvée malade. Et inopinément Francis a dû partir pour la Russie et l'Allemagne. Il voulait m'emmener. Mais le docteur, qui m'ordonnait le repos, s'est opposé à ce long voyage. Retourner seule à Tours, je n'y voulais pas penser. J'ai demandé à aller à la Rochelle. Francis n'a pas jugé ce projet pratique, mais il m'a proposé la compagnie de Geo pour me distraire ! Vous pensez si j'ai agréé l'idée avec enthousiasme.

Eva rayonnait, littéralement, sans un soupir pour son veuvage momentané. Il semblait que Francis ne lui eût jamais été plus agréable qu'en s'éclipsant quelques semaines. « Cela plaidait contre lui, pensait Geo. Tant pis pour ceux qui ne savent pas se faire regretter ! »

La boîte vitrée, où s'échangeaient ces expansions, se faufilait avec célérité entre les autobus, les taxis, les fiacres, les tramways, les camions, les bicyclettes. Et M. Servain, ainsi que tout provincial jeté dans le brouhaha de Paris, s'impressionnait quelque peu de ce pêle-mêle bruyant :

— Et dire qu'il en passe autant sous le sol ! Il devrait y avoir cent fois plus d'écrasements.

Geo, les yeux avides, les narines frémissantes, s'eni-

vrait de ce spectacle excitant, saisissant, au passage, des échappées de perspective.

— La Seine! Notre-Dame, au fond! Le Louvre! L'Arc du Carrousel! Oh! je veux visiter les Musées de fond en comble!

— Ce sera pour moi une occasion de les connaître! fit Eva, avec un petit rire confus. Car je dois avouer que je n'ai pu encore entrer au Louvre — sinon aux magasins de ce nom...

Geo eut un sursaut de scandale.

— Tu me chagrines, Eva! Alors, à quoi passez-vous le temps, à Paris?

— A peu de choses vraiment intéressantes, ma pauvre gosse! avoua Mme Maillefeu, un plissement de tristesse aux lèvres. On s'agite par ici, ou par là... Courses à Longchamps ou à Chantilly, aviation, matchs de toutes sortes, assauts de boxe, mon Dieu oui! ballets, petits théâtres. — Entre cela, visites, thés, expositions de cercles, essayages... Oh! surtout les essayages... Et voilà le jour passé...

— Mais c'est idiot! Et mortel! fit nettement Geo.

— Parfaitement! convint la jeune femme, sans résistance... Que veux-tu? C'est la « Haute Vie », si drôlement représentée par les caricatures de Turq, dans le *Scapin*.

— Tu les as, ces dessins-là? fit Geo, avec un intérêt si ardent qu'elle en rougit.

— Quelques-uns, peut-être... Tu verras la série

des originaux au Salon des Humoristes. Tiens ! voici l'Opéra... Nous irons demain tous trois. On donne *Sigurd*. Un bain d'idéal ! Ça m'a tentée !

— Ah ! Eva, je te retrouve ! cria la jeune fille, frappant des mains avec transport.

Elle discernait mieux, après l'exposé en raccourci qu'en venait de faire Eva, la compression imposée à la nature véritable de sa sœur. Et elle ne s'étonnait plus que, rendue à elle-même, la jeune femme ressentît l'allègement d'une délivrance.

— Telle une personne qui dépose un corset trop étroit ! pensa la jeune psychologue.

Par les rues obstruées, ils arrivèrent bientôt à la maison où, depuis plusieurs années, les Maillefeu-Limart avaient établi un nid de passage, afin d'éviter à Blanche la promiscuité des hôtels, et au centre des attractions qui, seules, comptaient pour des snobs de provinces : théâtres, music-halls, modes du quartier Vendôme, cafés de nuit... Un second étage, coquettement aménagé, précédé d'un balcon d'où se découvrait la claire percée du boulevard, et la coulée sans trêve du torrent vivant.

— Tu aimes Paris ? demandait Geo, vite perchée à ce belvédère.

— Oui, fit Eva. Du moins ici, nul ne porte sur soi une étiquette qui le signale au premier venu ! Sorti du logis, on est un anonyme de plus dans la foule ! Et c'est bon, va, de passer inaperçu, de ne plus sentir,

derrière chaque croisée, des yeux qui épient vos moindres gestes.

Quelle prodigieuse soif d'indépendance, à présent, en cette âme souple, malléable et si douce ! Une Eva nouvelle se révélait à elle-même et aux autres. Le plaisir d'installer ses chers hôtes, de pourvoir à leur confort, lui communiquait une vivacité, une décision inusitées. Les domestiques, stupéfaits, la virent, pour la première fois, agir en maîtresse, et leur dicter des ordres sans hésiter.

— Le chat est parti ! Les souris dansent ! disait avec quelque mépris Mlle Gramme au corpulent cordon-bleu.

Le chauffeur, lui, geignait et grognait, sans cesse au volant, pendant le séjour du père de Madame, et obligé de piocher la topographie des quartiers excentriques et de la banlieue, courant de la Malmaison au Père-Lachaise, de Vincennes à Saint-Denis ou aux arènes de Lutèce ! Il avait tant de choses à voir et à revoir, ce bon M. Servain, et c'était tellement amusant de circuler dans « l'auto de ma fille », sans consulter la petite machine du taximètre !

Eva s'ingéniait à prévenir ses désirs et à satisfaire ses moindres caprices. Il partit, comblé de baisers, de promesses, d'aimables cadeaux, et convaincu du bonheur de son enfant.

Eva, à cet instant, voyait à peu près le fond de sa bourse et devait constater qu'avec des apparences de

prodigalité, son mari lui mesurait chichement l'argent de poche.... Trop fière pour réclamer, elle restreignit ses dépenses. Et qu'importait, avec cette brave petite Geo ! Leurs distractions coûtaient si peu !...

Arpenter la capitale le guide en main, libres et gaies comme des étudiantes étrangères en vacances, sauter sur l'autobus, s'engouffrer dans le Métro, naviguer sur le bateau-mouche de Saint-Cloud à Charenton, en voyant défiler toute l'histoire de Paris, grimper aux tours Notre-Dame, s'accouder entre les chimères, pour parler de Quasimodo et d'Esméralda, et, en haut des 368 marches, voir s'étendre le plan en relief de la ville immense : ces bonheurs ne coûtaient que peu d'argent, et les deux sœurs en jouissaient avec délices.

Les fanfreluches et les falbalas purent se reposer dans les armoires anglaises. Le trotteur de serge bleue s'arbora effrontément à toute heure du jour. Mme Francis Maillefeu, pour quelque temps en congé, laissait la place à la petite Eva Servain.

— Ah ! quand maman sera arrivée !

Cet espoir seul dépassait la félicité actuelle. En attendant, les deux filles relataient fidèlement à cette mère bien-aimée leurs prouesses quotidiennes. Le souvenir de Pauline, les embarrassait néanmoins, — cette Pauline, ombrageuse et dominatrice, qui avait dû frémir de rage en se voyant préférer Geo.

— Francis n'a jamais voulu que je l'invite !... Pour-

vu qu'elle ne te rende pas la vie difficile à cause de cela, mon petit !

— Sois tranquille, repartit Geo. Je sais me défendre. Et elle ne se risque guère à m'attaquer.

— Etes-vous donc sur le pied de guerre ?

— De paix armée, si tu l'aimes mieux. Elle devient d'ailleurs terriblement aigre, notre aînée ! Ce sera une vieille fille insupportable.

— Vieille fille ! Comme tu y vas ! Pauline n'a que vingt-trois ans !

Geo, doctorale, secoua la tête.

— Alors, amène-lui un nouvel Assuérus... Jamais elle n'acceptera de faire un mariage inférieur au tien ! Or, il n'y a pas de grosses fortunes, chez nous ! Et vous ne vous empressez pas, ton mari et toi, de lui fournir l'occasion désirée !

Eva, alarmée en sa conscience, devint grave.

— Mon Dieu ! si mon exemple allait vous être préjudiciable !... Quelques-uns peuvent, en effet, hésiter à demander votre main en vous supposant des exigences...

— Ne te tourmente pas à mon égard ! interrompit délibérément Geo, hissée sur le coin d'une table. Si quelqu'un me plaisait — fût-ce un simple jardinier, armé de deux arrosoirs de zinc...

— Oh ! un rustre ? Geo !...

— Un jardiner qui aime ses plantes possède une âme poétique... Je lui dirais donc : — Courage ! ce

n'est de ma faute en rien si je possède un beau-frère doré sur tranche, comme ses paquets de biscuits. Oubliez-le... Et ne voyez que moi et mes honnêtes gens de parents...

— Tu as raison ! Tu es une brave petite, comme toujours ! fit Eva. Ecartant la frange légère des cheveux bruns, elle appuya un chaud baiser sur le jeune front, et murmura, la voix ouatée : — N'épouse jamais qu'un homme que tu aimes !...

Puis elle ouvrit vivement la double fenêtre du balcon, pour faire entrer dans la chambre, où étaient tombés ces mots trop confidentiels, le tapage étourdissant du dehors.

XX

Geo manifestant un intérêt particulier pour la peinture, elles visitaient Musée sur Musée, expositions, Salons variés, y compris celui des Humoristes — d'ailleurs lugubre. Elles trouvèrent vite, dans un angle du Palais de Glace, la stalle occupée par les œuvres de Turq... Une série de gravures et de dessins, détaillant, avec un crayon cruel, souligné de légendes d'une rosserie féroce, les grimaces des cabotins de l'estrade parisienne, parlementaires, journalistes, femmes à la mode.

— Un nouveau-venu, presque un débutant, ce Turq, lancé par Aigrefeuille du *Scapin*, disait un visiteur informé à son compagnon. Pas de métier, mais une intuition épatante... Un chien ! Une patte !

— Sous laquelle il ne fait pas bon tomber ! fit l'autre. Il vous traite les gens de « Turq à More ». C'est le cas de le dire !

Geo fronsquillait les sourcils en regardant les cari-

catures d'un air offusqué. Eva tomba en arrêt devant deux eaux-fortes, réunies dans un même cadre.

— Notre port de la Rochelle ! Et ta fameuse tour de la Lanterne ! Viens voir, Geo !

Et frappée d'un soupçon devant la signature monosyllabique :

— Turq ? Est-ce que ce serait notre ami Turquant, par hasard ?

— Ça se dit ! fit Geo, du bout des lèvres, et allant plus loin.

Eva s'immobilisait,au contraire, devant les gravures où le noir et le blanc, mélangés en une symphonie puissante, créaient une lumière et une vie intenses.

— Quel dommage que Pauline n'ait pas su prévoir et ne lui ait pas fait crédit sur l'avenir ! murmura-t-elle.

Geo ne releva pas cette observation et passa, indifférente.

Le lendemain, les deux sœurs parcouraient les galeries des Antiques, au Louvre. Après avoir rendu hommage au Gladiateur, à la Vénus d'Arles, à la Diane de Gabies, elles arrivaient dans la chapelle éloignée où se dresse, seule et blanche, la Vénus de Milo, détachant la ligne sinueuse de ses hanches et de son torse sur une draperie rouge sombre. Et une impression de recueillement les força à parler bas, comme si elles atteignaient le secret sanctuaire du Temple de la Beauté.

Geo, absorbée en son extase, les yeux rivés à l'image radieuse, faillit buter dans un chevalet. Eva, à cet instant, reconnaissait, avec une exclamation de surprise joyeuse, le dessinateur à la tête crépue.

— Gabriel ! La bonne rencontre !

Le jeune homme, d'un bond, se leva pour saisir respectueusement la main tendue :

— Madame ! Vous !... Et...

— Et Geo, oui ! fit gaiement Eva.

— Geo ? répéta Turquant, indécis devant la jeune personne, au maintien plutôt rétractile. Ma camarade Geo ?... Est-il vrai ! Je l'eusse croisée dans la rue sans la reconnaître...

— Une grande jeune fille maintenant...

— Et puis, voilà ! J'y suis, dit Gabriel illuminé. Elle a changé sa coiffure... On voit ses oreilles ! A la bonne heure ! Elles en valent bien la peine !

— C'est moi qui ai disposé ses cheveux ! triompha la grande sœur. N'est-ce pas que ça lui va bien !

— Un Greuze !

Geo, rouge d'agacement, les sourcils noués, éclata du coup :

— Un Greuze ! Avec l'air bête et la larme à l'œil. Je vous remercie. Je trouve absurde de cataloguer les figures comme des tableaux !

— C'est bien elle ! N'en doutons plus ! s'écria Turquant. La malice est restée intacte. Dieu soit loué ! C'est égal !... Je regrette presque l'ancienne Geo,

qui, elle, venait la première à ses vieux amis ! Ne suis-je donc plus le camarade Gabriel ?...

Geo, tournée de profil, dit d'un jet, les lèvres tremblantes, la voix brève :

— Je ne pense pas !... Vous êtes Turq... un monsieur qui a l'esprit corrosif comme du vitriol, qui ricane de tout, qui ne croit à rien de beau et de bon, et qui est lancé dans le haut parisianisme. Il me fait trop peur pour sympathiser avec lui.

Turquant, ses mèches rabattues sur le front, observa d'en dessous la jeune créature qui lui parlait ce langage franc et sévère. Et cette petite nymphe guerrière du xxe siècle, svelte et libre en sa courte robe de toile vieux rose, avec son cou frais et sa fine tête volontaire, lui parut, même au voisinage de l'auguste déesse en marbre, d'une grâce singulièrement captivante.

— Turq..., à un certain moment, avait besoin de déverser le fiel qui l'étouffait... Pardon de la vilaine image ! fit-il, d'un air de honte, comme un coupable aux pieds d'un confesseur... Mais ce bilieux croit toujours à ce qui est beau et pur... Et c'est justement pour cela qu'il vient ici dessiner la Vénus de Milo et se rafraîchir l'âme dans l'empire de la sérénité et de la sagesse !... Rends toute ta confiance à ton ancien ami, Geo. Et il redeviendra optimiste !

Le rose visage et les prunelles brunes, striées d'or, s'illuminèrent soudain. Gabriel fut ébloui comme par un jet de flamme claire. La petite main, dont il con-

naissait bien la ferme et chaude étreinte, s'achemina vers la sienne.

— Oh ! Gabriel, je craignais tant que tu ne fusses devenu méchant et sec, à force de ne considérer que les vils côtés de l'humanité ! J'étais triste, triste, là-bas, aux Humoristes, devant tes dessins. Un artiste peut-il prendre plaisir à portraiturer un ramassis de vilaines gens, dignes du bagne et du pilori, si l'on en juge d'après leurs têtes...

— Le pilori !... Mais c'est bien cela l'office du caricaturiste, amie Geo ! Penses-tu qu'il n'y a pas du mérite à signaler des gredins au mépris public ?... On m'a jeté au milieu des turpitudes et des tares contemporaines, en me demandant de les stigmatiser... J'y ai dépensé toute la virulence qui bouillonnait en moi. Il me fallait sortir du rang, imposer mon nom... Grâce à ce début éhonté, aux vitres cassées, je me suis fais connaître... A présent, le venin rejeté, je vais revenir à mon naturel... J'ai accepté de collaborer régulièrement à une revue illustrée familiale ! Et puis, j'ai des commandes d'affiches... Et entre cela, je travaille à outrance. Mes études ont été incomplètes... Imaginez un romancier qui aurait de la verve, et ignorerait l'orthographe !... Plaignez le pauvre Turq... qui souffle dans un trombone faussé pour amuser les badauds, alors qu'il rêverait de jouer des ballades à la lune sur un violoncelle tendre ! Et rendez-lui votre amitié !

— Il n'a jamais cessé d'avoir la mienne ! assura Eva, avec sa douce sincérité.

Geo ne certifia rien. Et Gabriel n'osa insister. Machinalement, les deux femmes s'étaient remises en marche, entraînées de statue en statue. Le jeune homme, plantant là esquisse et chevalet, avait pris le pas, heureux de guider ses compagnes parmi ces splendeurs d'art qu'il adorait. Lentement, ils firent ensemble le tour de la salle des Cariatides. Puis ils se trouvèrent à errer au milieu des antiquités égyptiennes, entre les Pharaons hiératiques, figés dans leurs attitudes de paix éternelle, et les déesses à têtes de lionnes. Et le mystère d'une petite figure, hermétique et silencieuse, glissant sa souple jeunesse entre les colosses millénaires, intriguait davantage Gabriel que l'énigme des grands sphinx de granit rose...

Eva acheva avec regret cette flânerie esthétique.

— Vous êtes un cicérone tellement original et intéressant ! Ah ! si ce n'était abusif de notre part, on vous demanderait de reprendre, une autre fois, cette délectation !

Abusif ! Il se récria, indigné. Rien ne pouvait lui être plus agréable que la société de ses amies de jeunesse. Huit mois d'efforts fiévreux, d'initiation acharnée s'oubliaient à ce bienfaisant contact ! Il lui semblait qu'un souffle d'air frais pénétrait sa cervelle surchauffée et en apaisait la fermentation morbide.

Rendez-vous fut donc pris, pour le lendemain.

Le Louvre est vaste. Dieu merci ! Et les collections nombreuses à Paris ! Le Luxembourg, le Petit Palais, l'Hôtel de Ville, le Panthéon s'ajoutèrent au programme, de plus en plus étendu.

Gabriel, à force d'instances, obtint même une visite à sa « forge », comme il appelait son atelier, sis tout en haut de la Butte Sacrée, à quelques pas de Saint-Pierre. Geo et Eva étaient déjà venues à la Basilique du Sacré-Cœur entendre la messe, mais par le funiculaire, et un matin nébuleux. Elles ignoraient la vénérable église paroissiale, le cimetière qui l'avoisine, et tout ce quartier environnant dont le charme archaïque saisit davantage, en contraste avec le panorama fumeux de la ville énorme : boutiques cintrées, maisons basses, pignons, pavés moussus, petite place paisible de chef-lieu de canton, où l'on ne serait pas autrement surpris de voir stationner une diligence jaune, à impériale et à coupé.

— C'est presque aussi tranquille que Saint-Martin-de-Ré ! disait Eva en riant.

Gabriel, que ses visiteuses avaient trouvé en patiente faction devant l'église, les guida par le dédale des ruelles jusqu'à une porte vermoulue, percée dans un mur lépreux.

— C'est là ! fit-il en poussant l'huis aux ais disjoints.

Et il se bouffit d'un risible orgueil, à cause du grêle marronnier formant parasol à l'entrée de sa

bicoque, et du revêtement de lierre des murailles, et du rosier anémique, qui hissait de folles branches ambitieuses vers la verrière de l'atelier.

Un coq, derrière la palissade du jardinet voisin, lança un cocorico enroué. Les yeux de Geo reflétèrent un étonnement amusé dont Gabriel remarqua le pétillement joyeux.

— Hein ! petite amie ! vous ne supposiez guère (car il entremêlait le *tu* et le *vous* en s'adressant à sa camarade), vous ne supposiez guère que le vieux cynique de Turq choisirait une retraite aussi champêtre ! C'est bien là une antithèse frappante, symbolisant mon genre de vie ! Avant d'arriver à ce refuge de rêve et de travail, traverser les zones infernales de Paris, où je glane en passant mon butin, coudoyer trente-six péchés capitaux, dont je griffonne les grimaces ! Mais, en haut, m'attendent des fleurs, le clairon de Chantecler, une étendue de ciel ! Et d'y penser me donne du jarret et du nerf pour l'ascension !... Entrez dans le repaire ! La théière vous attend !

Dès le seuil, les deux dames l'aperçurent, en effet, cette théière hospitalière, étalant sa rotondité à fleurs bleues entre une coupe de fraises et une assiette de gâteaux ! Mais leurs yeux curieux couraient vite autour de la grande pièce, éclairée d'un vaste châssis, et ingénieusement divisée par des tentures et des paravents.

— Kitchen ! Bed-room ! Studio ! énumérait Gabriel,

désignant les diverses parties de son installation, dont un vieux divan, quelques escabeaux et des chevalets composaient le mobilier sommaire.

Un château branlant, cette baraque de plâtre, vouée à la pioche du démolisseur ! Néanmoins il flottait dans l'air un élément excitant et gai — peut-être les relents des espérances, des enthousiasmes, des songes bleus de plusieurs générations d'artistes qui s'étaient succédé là, aux débuts besogneux de la carrière.

Et cette atmosphère, un peu parfumée de tabac, Geo s'y acclimata instantanément, et elle la respira avec délices, et elle s'y sentit le cœur merveilleusement léger et l'esprit à l'aise.

Le long des murs s'étalait, en une frise fantaisiste, une collection d'études qui avaient servi pour les illustrations du Scapin. Et Gabriel racontait comment, après avoir rencontré Aigrefeuille au Casino de Luchon, il était venu relancer le journaliste en une heure propice. Justement, le vieux critique préparait une série d'articles pamphlétaires, dans le genre du célèbre *Livre des Snobs*, de Thackeray. Il trouva excellent, pour traduire son texte, de s'assurer un dessinateur dont la main docile suivrait ses indications. Ainsi avait-il promené son pupille à travers les milieux parisiens les plus différents, du foyer de l'Opéra à la Bourse, du parlement aux music-halls, en lui insufflant son expérience et son esprit caustique. Et exercé par ce vieux routier, le novice acquérait

bientôt une sûreté d'attaque, une vigueur de touche qui attiraient l'attention publique.

— Il fallait vaincre ou mourir ! Je me suis lancé en avant au pas de charge ! A présent, la trouée est faite ! Mon nom se propage. Les éditeurs me font des avances. Je vais me permettre d'être moi-même.

Alors il ouvrit quelques cartons, et montra à ses amies de charmants croquis d'enfants, des caricatures d'animaux, drôlatiques et vrais en leurs gestes humains.

— Ah ! là, on te reconnaît, fit Geo, conquise. Suis cette veine, Gabriel !

— On la suivra ! déclara-t-il gravement.

Mais Eva, curieuse, se saisissait d'une pochade en grisaille, représentant le rivage de la mer, des arbres dénudés, et, sur un banc, deux ombres falotes, penchées l'une vers l'autre.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? On dirait Roméo et Juliette, dans un coin du parc d'Orbigny !

— Une impression ! une ébauche ! fit vivement Gabriel, replongeant dans le carton le petit dessin que Geo, très rouge, ne demanda pas à voir de plus près.

Une lettre, datée de Berlin, coupa court à ces pèlerinages d'art passionnants.

« Ma chère amie, écrivait l'industriel à sa femme, je rentre démoli de ma tournée. Avant la fin de la semaine, rejoignez-moi à Vittel où je vais m'arrêter

pour me soigner. Amenez seulement Mlle Gramme. Nous descendrons à l'hôtel. Apportez des toilettes. Renvoyez votre petite sœur dans ses foyers sous la conduite de la cuisinière qui va prendre son congé annuel, comme de coutume, je pense, à Saintes, son pays. Vous inviterez votre mère à Candes, cet automne, aux vendanges. Alfred Limart va vous envoyer l'argent nécessaire pour solder ces frais de déplacement. Ma mère compte prendre possession de l'appartement de Paris aussitôt votre départ... Ainsi ne vous attardez pas... Je vous attendrai, d'ailleurs, avec la plus tendre impatience... »

Eva relut tout haut cet ultimatum formel et, les bras tombants, regarda sa sœur avec un morne désespoir.

— Maman ! Quand ce n'était plus qu'une question d'heures pour la voir !... Ah ! je ne puis y renoncer !... C'est trop poignant. Je vais lui télégraphier qu'elle arrive vite ici pour t'emmener elle-même. Crois-tu cela praticable ?

— Ce sera bien de la fatigue, en peu de temps ! objecta la jeune fille. Elle n'est pas très solide, la chère maman, tu sais !

Elle n'osa ajouter que, depuis quelques mois, Mme Servain s'alanguissait, changeait visiblement... La pauvre Eva était assez accablée sans lui enfoncer encore cette épine au cœur.

Cependant, Mme Maillefeu tressaillit au coup de fouet d'une idée :

— Mais moi ? Moi, je puis supporter cette fatigue, aller te reconduire et revenir ici en temps voulu... Et je verrais la pauvre mère ! C'est décidé : j'irai !

Au fond des tendres yeux s'allumaient les flammes rouges de la révolte. Geo, si prompte elle-même aux indignations généreuses, se replia, comme effrayée par la véhémence de sa sœur.

— Réfléchis ! murmura-t-elle... Ne crains-tu pas de fâcher sérieusement ton mari par cette désobéissance à ses ordres ? S'il allait ensuite rétracter la bonne promesse qu'il te fait pour l'automne ?...

— Tant de fois, on m'a leurrée de promesses qu'on oubliait de tenir ! repartit Eva emportée... Je n'y crois plus...

— Mais il est malade. Tu peux te reprocher ensuite de l'avoir contrarié ?

Quelle intuition des devoirs du mariage lui dictait ces conseils sages, dignes d'une matrone expérimentée, à cette petite fille si peu disposée d'ordinaire aux mesures conciliantes ? Eva ne se le demanda pas, mais ces considérations atteignirent sa raison et son cœur. Les mains jointes sur la lettre fatale, elle fléchit peu à peu le front. Ses larmes coulèrent. Elle cédait.

— Et ce pauvre Gabriel qui nous attendait, cet après-midi, au musée Gustave Moreau ? fit-elle, après un temps. Nous irons quand même, n'est-ce pas, pour lui dire adieu ?...

Geo n'acquiesça que par son silence. « Qui ne dit mot consent », assure un sage axiome.

A l'heure convenue, les deux sœurs trouvèrent l'artiste, toujours premier au rendez-vous, au seuil même du petit hôtel où s'est concentrée une vie de rêve et de labeur. En apprenant la séparation si prochaine, Turquant resta déçu et penaud, comme un gourmet dont s'éloigne une friandise convoitée.

— Dès après-demain... tu vas partir, Geo?

Quelle bizarre commotion venait donc de l'ébranler? Voici qu'il voyait trouble. Les cimaises tournaient. Les Salomés, les Prétendants de Pénélope, les Œdipes dansaient devant ses yeux, en tourbillons d'atomes colorés, étourdissants. Gabriel se sentit des picotements étranges aux paupières. Les Sphinx griffus se multipliaient en images innombrables, descendaient dans le salon, rôdaient autour de lui, le frôlaient presque.

A la fin, affolé par ces visions de sabbat somptueux, l'Œdipe en veston bloqua, dans un angle, la Chimère en jupe de serge blanche et en chemisette de linon à plissé brodé :

— Tu rentres à la Rochelle, Geo! Tu iras au parc d'Orbigny revoir la place... Tu sais bien?... J'y retourne souvent en pensée... surtout depuis que nous nous sommes retrouvés... Je rêve d'y aller quelque jour réellement... dès que je serai assez sûr de mon sort... Alors... c'est là que je voudrais te rencontrer

encore... pour te dire...? Tu devines bien, n'est-ce pas?...

Œdipe, impudemment, intervertissait les rôles... Ce n'est pas au Sphinx de résoudre les rébus embrouillés...

Un Sphinx a pour mission de représenter le silence et le mystère... Celui auquel s'adressait l'artiste ne démentit point son symbole, et resta muet, les yeux voilés.,.

Seulement, un feu inconnu, intense comme le rayonnement du soleil du désert, embrasait sa face rose. Et un sourire indéfinissable descella les lèvres d'où ne sortit aucun son, mais qui tremblaient un peu...

Eva, lentement, revenait de l'extrémité de la pièce, où elle était restée longtemps hypnotisée devant une Hérodiade hallucinante.

XXI

Les longs jours d'été enveloppaient de lumière la maison de l'avenue Coligny sans la réjouir. En vain, le Mail s'animait aux ritournelles du Casino et aux ébats des bandes joyeuses qui accouraient vers le théâtre, ou flânaient par les larges allées. La villa Fortunio, léthargique sous ses stores abaissés, restait réfractaire à la gaîté du voisinage. Geo absente, pas un éclat de rire n'en franchissait les fenêtres.

Pauline, murée dans ses pensées boudeuses, la bouche crispée, les yeux fiévreux, épandait autour d'elle la nostalgie qui la consumait.

L'une après l'autre, ses ambitions étaient déjouées ; ses prévisions, démenties. Le mariage d'Eva décidé, l'aînée avait abandonné sa place chez le banquier Barberin : la belle-sœur de Maillefeu-Limart ne devait pas figurer comme subalterne chez des gens qu'elle allait traiter sur un pied d'égalité. Pauline, plus discrètement, s'occupait, à la maison même, aux écritures

de l'assurance, en épargnant la dépense d'un commis : tâche transitoire, à son sens,qui emploierait ses loisirs jusqu'à son propre établissement, et que de fréquents séjours chez sa sœur rendraient intermittente.

Or, depuis des mois, elle voyait s'ajourner, à sa grande mortification, l'invitation escomptée. Et quand le jeune ménage se décidait enfin à appeler quelqu'un de la famille, c'était Geo qu'on choisissait, au mépris du droit de préséance ! L'aînée serait-elle condamnée à s'effacer toujours devant ses sœurs?

Ainsi, comme pour la narguer, toutes choses tournaient à l'encontre de ses calculs. Les relations qu'elle avait recherchées ne lui témoignaient que de l'indifférence. Les anciens amis dédaignés se tenaient désormais à l'écart, mettant la famille en quarantaine. Les affaires de l'assurance ne s'en trouvaient pas mieux, se restreignant au lieu de s'étendre. Et enfermée dans une besogne plate et sédentaire, Pauline se morfondait d'ennui et de dégoût.

Cette exaspération intime se détendit brusquement, lorsque la lettre éplorée d'Eva annonça la retour inopiné de Geo. Pauline, la tête renversée sur le dossier de sa chaise, laissa éclater une hilarité convulsive, sans daigner remarquer que ce rire outrageait la peine de sa mère.

— Tais-toi ! gronda tout bas M. Servain. Tu nous fais mal !

— J'en étoufferais, papa ! C'est trop comique de

penser à nos malles — nos belles malles neuves des noces — qui se prélassent déjà sur le palier, et qui vont remonter au grenier sans avoir vu Paris. Aussi bien, les facteurs de chemin de fer les malmènent si vilainement !

— Ton ironie est déplacée ! reprit M. Servain, navré de l'abattement de sa femme. Il y a des circonstances de force majeure qui...

— Et puisque nous irons à Candes, cet automne ! murmura avec effort Mme Servain, essayant de reprendre courage.

Pauline eut une nouvelle fusée de rires, plus stridente encore :

— Mais cet automne, il se reproduira des « circonstances de force majeure » !... Il faut être angélique comme toi, ma chère maman, pour ne pas comprendre le jeu de ce Francis. Il entend nous tenir à distance. Sa femme lui appartient... A la longue, il relâche, puis il rompra les attaches d'Eva avec ces petites gens que sont sa mère, son père, et ses sœurs...

— Il a invité Geo, pourtant ! discuta faiblement Mme Servain.

— Manœuvre adroite d'un mari qui laisse à sa jeune femme, isolée dans Paris, une garde innocente et une occupation inoffensive.

— Mon Dieu ! que tu es sceptique ! fit M. Servain, presque violent. Prends-y garde ! cela te dessèchera le cœur, à la fin !

Pauline se leva, le visage glacé.

— Je ne puis souhaiter mieux! déclara-t-elle. Et je préfère voir clair et juste que de me berner d'illusions.

Elle sortit, sans regarder derrière elle.

Heureusement Geo arrivait le lendemain. Et sa jeunesse frétillante, sa voix fraîche, ses bondissements de chèvre, ramenèrent la vie dans la maison attristée. Peut-être la jeune fille accentua-t-elle son entrain pour secouer l'atmosphère morne. Peut être, sentant les doutes et les anxiétés de ses parents, affecta-t-elle, en parlant du ménage d'Eva, une confiance exagérée. Elle atténua, par les explications les plus naturelles, l'effet produit par son retour prématuré.

— Francis s'était trouvé malade à l'étranger... Eva s'affolait... Nous avons trouvé ce moyen d'arranger les choses.

Pauline ayant interrompu par un ricanement incrédule, Geo, sans lui accorder un regard, commença avec simplicité :

— A propos, vous savez que Gabriel Turquant devient quelqu'un à Paris? On s'arrache ses compositions! Nous l'avons rencontré au Louvre! Il est enchanté d'avoir trouvé sa voie. Il gagne un argent fou, va faire un beau mariage, et se félicite d'avoir quitté la Rochelle...

Avant la fin de cette communication, le claquement de la porte avait annoncé la retraite de Pauline. Et ayant ainsi dégagé ses entours, Geo poursuivit en

liberté le traitement réparateur qui devait revivifier deux chères âmes affaissées. L'espérance n'exerce-t-elle pas un rayonnement aussi énergique que le radium ?

— Eva est bien, tout à fait bien, maman ! Et jolie !... Plus jolie que jamais, n'est-ce pas papa ?

... Pauline, au milieu des siens, se faisait de plus en plus solitaire. Rien de leur intimité ne semblait plus l'intéresser. Elle délaissait son travail habituel. Geo se substitua dès lors souvent à sa sœur, au bureau, et accompagna même son père aux expertises, la grosse serviette sous le bras. Sa petite personne alerte, son aimable minois, étaient bien accueillis partout, tandis qu'on évitait l'aînée, d'autant plus froide, sombre et hautaine qu'elle devinait de sourdes critiques, à son passage.

Il était évident, pour le public, que le mariage brillant de leur cadette n'avait en rien amélioré l'état de fortune des Servain. Des notes traînaient, des bonnes jasaient. Un surcroît de dépenses ayant entamé les économies, on vivait, certes, plus chichement dans la pimpante villa neuve que dans le vieux logement de la rue Gargoulleau.

A un déjeuner, Mme Servain s'étant lamentée une fois de plus sur les changements opérés avec trop d'imprudence, la cherté croissante des vivres, les exigences des domestiques, etc... Pauline, prise d'un haut-le-cœur, jeta sa serviette et alla au dehors promener sa colère.

Deux heures après, elle rentrait, la physionomie plus calme, et, abordant ses parents, elle dit d'un ton pondéré :

— J'ai une proposition à vous soumettre. Ce serait un moyen de remédier un peu au déficit de cette année. La chambre et le cabinet de toilette, destinés à Eva et à son mari, ne seront pas occupés cet été, puisqu'en sortant de Vittel, les deux vagabonds s'en vont à Ostende. Pourquoi ne disposerions-nous pas de cet appartement quelques semaines? Une location m'a été offerte.

M. et Mme Servain se récrièrent à l'unisson :

— Introduire des étrangers chez nous ! Y penses-tu?

— La personne en cause est une dame déjà âgée, que j'ai rencontrée chez le papetier. Elle se déplaît à l'hôtel et voudrait trouver, aux environs du Mail, une maison tranquille pour y achever un travail littéraire...

M. et Mme Servain se consultèrent du regard, pendant que Pauline continuait :

— Cette dame — très correcte — prendrait ses repas dans sa chambre. Elle ne se nourrit que d'œufs, de lait et de fruits. Elle offre deux cent cinquante francs par mois, et encore pourrais-je être rémunérée comme secrétaire et dactylographe !...

— Après tout... c'est à voir !... murmura M. Servain ébranlé.

Ce fut vite vu... et conclu... Dès le jour suivant, une dame de tenue parfaitement décente, aux bandeaux

gris plats, à la robe noire puritaine, transportait ses valises dans la chambre dite d'Eva et installait sur la table, près du balcon, un fatras de lourdes paperasses.

Geo, dépitée de l'innovation, fit grise mine à l'étrangère que Pauline, au contraire, cultiva avec assiduité. Mme Esquirol lui inspira un intérêt étrange. Bientôt employée à la mise en ordre du volumineux manuscrit, la jeune fille ne descendit plus qu'aux repas. Et le soir, elle remontait encore chez la locataire, s'oubliant à converser jusqu'à une heure tardive.

— Vas-tu t'enrôler bas-bleu, toi aussi ? taquinait Geo. Car c'est un roman qu'elle élabore, ta dame Escarole, probablement ?

Pauline prit un air de gravité révérende pour imposer le respect à l'audacieuse gamine, et consentit à expliquer :

— On peut appeler, sans doute, cette œuvre un roman, si l'on ne considère que la forme du récit. Mais les idées développées dépassent tellement la portée d'une niaise fiction sentimentale !

— Je vois ça d'ici, d'après l'écrivaine, puisque le style, c'est l'homme ! riposta prestement l'effrontée. Quelque chose de pédant, de prêcheur, à la manière des tracts de l'Armée du Salut ou de la Tisane des Shakers. Sûrement, je ne le lirai jamais, car moi, je ne goûte que les histoires imaginaires qui m'amusent et les niaiseries sentimentales qui me font pleurer...

Pauline dédaigna de poursuivre cette dissertation

littéraire. Mais, sans le secours de son aînée, Geo, peu après, se trouva renseignée sur leur hôte, grâce à ses propres observations et déductions. Et, triomphant devant sa sœur, elle exposa ses découvertes : « Quoi ! Mme Esquirol, sous le pseudonyme de « Spada », bataillait contre l'oppression masculine, dans des journaux et des revues d'avant-garde, et présidait la Ligue féministe : *La femme de demain !* »

— Eh bien ! ce rôle de champion des opprimées n'est-il pas honorable? repartit bravement Pauline. Les hommes, depuis des siècles, abusent de leur force pour maintenir la femme en servage et accaparent injustement l'autorité. Il n'est que temps de s'affranchir.

— Tu entends, papa ? Odieux tyran ! dit Geo, menaçante. Mais gare aux hommes ! Si cette amazone lance sur eux son bouquin, il y en aura deux ou trois d'assommés !

Pauline, vexée, haussa les épaules.

— Plaisante ! c'est si facile ! Que sais-tu de la vie pour discuter ces questions graves ?

— Et toi, as-tu tant à te plaindre des hommes pour leur déclarer ainsi la guerre ? répartit Geo, du tac au tac.

Mme Servain aperçut le rictus caractéristique, indice d'irritation, qui tordait de côté la bouche mince de l'aînée, et intervint :

— Je pense qu'il ne faut rien généraliser ! dit-elle, avec la sagesse conciliante de l'expérience. Les lois

sont peut-être contre les femmes ; mais, dans peu de cas, elles sont appliquées en leur rigueur. Les torts se partagent : s'il y a des hommes tyranniques, malfaisants, il existe aussi des femmes indignes, qui font souffrir d'excellents maris.

— Sans conteste, on doit améliorer, par quelques réformes, la situation sociale de la femme, admit M. Servain. Le danger, c'est que votre sexe, Mesdemoiselles, garde rarement la mesure. Et les exploits insensés, le vandalisme scandaleux des suffragettes sont d'un exemple pitoyable.

— Je ne suis pas de cet avis! rétorqua Pauline, avec une violence concentrée. Et j'applaudis aux folies héroïques de nos sœurs anglaises. Elles n'ont pas d'autre moyen pour contraindre l'opinion publique à s'occuper de leurs revendications. Et les persécutions, toujours, assurent le succès d'une cause.

Elle quitta la pièce là-dessus. Ces accès d'impatience lui devenaient de plus en plus ordinaires. Mme Servain, en mère attentive, s'alarma de cette nervosité croissante. Le père, lui, confondu, répétait :

— « Nos sœurs », la « cause » ! Ma parole, la voici devenue féministe, et approuvant la propagande par le fait! Cette Spada la convertit à ses théories ! Qui eût soupçonné des idées si subversives chez cette petite dame formaliste et guindée ?

Si tenté qu'il fût d'interdire à sa fille la société de Mme Esquirol, néanmoins une vague appréhension

retint M. Servain d'exprimer cet ordre, peut-être la crainte d'nne insoumission déclarée...

Pauline continua donc ses séances de copiste, alternées de promenades solitaires, pendant lesquelles elle déambulait, méditative, un livre à la main.

Un après-midi qu'elle circulait ainsi dans la partie la plus retirée du parc Charruyer, elle aperçut Geo, assise sur un banc, entre son père et le vieux M. Turquant, qui, retiré des affaires, demeurait à présent tout près de là, rue Jeanne-d'Albret.

Que disait donc la petite de si intéressant pour que le père de Gabriel lui prêtât une oreille si attentive? Racontait-elle sa rencontre avec l'enfant prodigue, et plaidait-elle pour lui préparer les voies du retour?

Pauline, les yeux durcis, comme métallisés, bifurqua avant la rencontre, par une allée tournante.

Peu de jours après, le nom proscrit la blessait de nouveau. Eva écrivait d'Ostende :

« Une amusante aventure m'est arrivée, hier soir, « au Kursaal. Le vicomte de Forey — qui fait ici la « cour à la fille d'un puissant brasseur d'Anvers — « nous arrive tout bombé de gloire : — Mes amis, « déclare-t-il pompeusement, je viens de faire la con- « naissance d'un artiste di primo cartello, l'homme du « jour, une figure bien parisienne : le spirituel Turq. « Je suis heureux de vous le présenter. Là-dessus, il « attire par le bras et pousse devant nous... Gabriel « Turquant!

« Devant cette figure parisienne que vit naître la « Rochelle, j'ai pensé étouffer de rire. Mais il paraît « que les Parisiens notoires ne sont tous que des par- « venus provinciaux, m'a expliqué Francis qui, mis « au courant de notre vieille camaraderie, a été flatté « de connaître Turq et lui a commandé une sensa- « tionnelle affiche.

Pauline lut la lettre et la rendit sans commentaires. Les yeux qui la guettaient ne purent rien surprendre de ses impressions. Pourtant, l'air lui devenait irrespirable. Il lui semblait que des adversaires invisibles la taquinaient, la harcelaient avec dérision. Et elle roidissait tout son orgueil pour résister à ces poussées sournoises et rester ferme d'apparence.

En face de Mme Esquirol seulement, elle laissa tomber son masque imperturbable pour s'abandonner à son accablement.

— Que vous arrive-t-il, ma chère enfant ? demanda l'apôtre féministe avec sollicitude. Vous paraissez si lasse et si triste !

Des larmes perlèrent dans les yeux de fièvre. La tête hautaine fléchit. Et Pauline, assise sur un tabouret bas, s'accouda au genou de sa consolatrice.

— Oui, balbutia-t-elle, je suis très lasse... Beaucoup de choses m'irritent et me découragent.

Mme Esquirol releva, de son doigt sec, une mèche brune frisottant sur la nuque d'ivoire, et sussurra, sympathique et confidentielle :

— Je l'ai pressenti dès que je vous ai connue. Vous subissez le malaise inévitable à tous ceux dont les facultés, trop puissantes et trop étendues, ne peuvent s'accommoder d'un milieu restreint. Un caractère et une intelligence de votre envergure ne sauraient demeurer, sans danger, longtemps repliés. Vous êtes née pour la vie militante... Une plus longue inertie vous serait mortelle. Je vous ai indiqué le moyen de développer vos facultés, en les consacrant à une œuvre généreuse. Je vous crois prédestinée... Votre heure va venir... Je n'en doute pas !

La prophétie passa en souffle ardent au-dessus de la tête brune inclinée. Les paupières mi-closes eurent un léger battement.

— Engagez-vous pour le bon combat ! Vous y ferez merveille !

Lentement, Pauline se redressa. A plusieurs reprises, ses lèvres s'agitèrent, sans que la lutte, engagée en son esprit, fût résolue. Enfin, elle arracha de sa poitrine un murmure presque indistinct :

— Que vous êtes bonne, et comme vous me comprenez bien !... Laissez-moi encore un peu de temps... pour m'examiner... me préparer à l'idée... me résoudre.

— A votre aise ! Je ne vous presse en rien ! conclut Mme Esquirol.

Et passant outre avec une réserve affectée, l'écrivain se replongea dans le dossier énorme de l'ouvrage, dont les doctrines se résumaient en ce titre flamboyant : *Sous le joug de l'homme !*

XXII

Dans la première huitaine de septembre, une lettre d'Eva survint, joyeuse comme un Alleluia, conviant toute la famille : « Quatre jours libres ! Bonheur ! Ma « belle-mère et son monde étant déjà établis à Candes, « je préfère vous recevoir à Tours, quoique la maison « soit un peu désorganisée. Il n'y a encore personne « à la ville. Nous serons tranquilles, bien à nous ! »

— Parfait !... Du moment qu'il n'y a personne, on peut nous inviter ! persifla Pauline. Nous passerons ainsi incognito, sans qu'on ait à rougir de nous exhiber à une société distinguée !

Telle était évidemment la machiavélique combinaison de Francis, tandis qu'il cédait enfin aux prières réitérées de sa femme. La réunion de famille se trouva d'ailleurs fort réduite, l'industriel ayant dû partir — oh ! tout à fait fortuitement — pour l'Auvergne, et un sinistre inopportun retenant M. Servain à la Rochelle, où Geo voulut rester près de son père. Mme Servain et Pauline se mirent donc seules en route.

Ni malencontreux hasards, ni suspicions humiliantes, ne purent amoindrir l'ivresse de bonheur que ressentit la mère, en pressant enfin son enfant dans ses bras avides !

Qu'importait que la ville fût déserte, les promenades vides, les belles résidences des boulevards et des rues aristocratiques, closes comme des tombeaux ; que, dans l'habitation de sa fille, les tapis fussent décloués et roulés, les meubles enveloppés de housses, que l'absence du chauffeur et de Mlle Gramme eussent réduit le personnel ! Mme Servain n'avait cure de ces détails !

Même elle demeurait insensible aux riantes perspectives de la Loire et des coteaux, aux curiosités archéologiques de Langeais et d'Amboise ! Ce n'étaient ni les châteaux princiers, ni les harmonieux paysages, ni le Musée, ni la Cathédrale de Tours qu'elle accourait contempler, — mais le doux et délicat visage dont ses yeux ne se rassasiaient pas !

Qu'elle était jolie, son Eva ! Naïvement, la mère admirait. La beauté de la jeune femme, affirmée, développée, tout en gardant sa suavité, prenait un caractère plus personnel, avec des traits moins flous, une grâce moins indécise. Les yeux, surtout, avaient acquis une profondeur étrange. Anxieuse, Mme Servain sondait du regard l'eau bleue de ces prunelles, jadis si transparentes, et s'étonnait de n'en plus apercevoir le fond.

Alors Eva lui souriait, l'embrassait, roulait sa tête sur l'épaule maternelle :

— Maman chérie, quelle fête de t'avoir là !...

Pour la jeune femme, cependant, cette joie se mélangeait d'inquiétude, en observant l'amaigrissement, le teint flétri, les paupières violacées de Mme Servain. Elle fit part de ses appréhensions à sa sœur ainée :

— As-tu remarqué combien maman a vieilli, cette année ?

Pauline eut un geste dubitatif.

— Non... Quand on voit quelqu'un journellement, ces altérations insensibles échappent. Tandis que toi, elles te frappent tout de suite, parce que tu as perdu de vue maman depuis des mois...

Et laissant parler son acrimonie, l'aînée ajouta :

— Sans récriminations, ma chère, les incivils procédés de ton mari, contre lesquels tu n'as pas su réagir, et cette séparation, prolongée par ta faiblesse, ont assez affligé notre mère pour ébranler sa santé.

Eva, sous la dure attaque, ouvrit de grands yeux hagards. Pauline, connaissant l'extrême sensitivité de sa sœur, eût sans doute atténué l'effet cruel de sa semonce. Mais Mme Servain entrait.

Et la conversation en resta là, sans occasion de reprise.

Si le plaisir divin de retrouver sa fille cadette ravissait Mme Servain aux mesquineries de ce bas monde, Pauline, elle, ressentait, au plus vif de son amour-

propre, ainsi que des avanies mortelles, les incorrections de l'hospitalité qui leur était accordée. Ce n'était pas ainsi qu'elle avait rêvé d'être reçue chez sa sœur, à la dérobée, entre deux portes, comme un pauvre honteux à qui l'on donne audience furtivement !

Le mauvais vouloir de son beau-frère lui était prouvé ; la jeune fille, rageusement, répudiait ses anciennes illusions. Ce luxe dont elle avait pensé jouir, qu'elle comptait s'assurer à elle-même, ne serait-il donc qu'une vision éphémère, une tentation ironique, miroitant à ses yeux pour l'exaspérer d'envie impuissante !

Alors, à l'exemple du Renard devant les raisins, Pauline prit le parti de mépriser ces raffinements de confort et d'apparat qui allaient rester hors de sa portée. Elle imagina, planant au-dessus de ces superfluités banales que recherche le vulgaire, un destin d'exception, un fier renoncement qui l'affranchirait des entraves communes, une envolée audacieuse où elle satisferait ses penchants combatifs, son appétit de domination et ses animosités contenues...

Mme Servain dut s'en aller de Tours sans avoir entrevu son gendre, qui rentrait seulement la nuit suivante, le pauvre ! Elle ne fit aucune réflexion sur ce chassé-croisé fâcheux et mit encore plus de tendresse qu'à l'arrivée dans ses baisers à Eva.

— Au revoir ! murmura-t-elle, dans un dernier embrassement sur le marche-pied du wagon. Et à quand, désormais, mon Dieu ?

— Oh ! à bientôt certainement ! promettait la jeune femme. A la première occasion, je m'échappe et vais vous surprendre !

Mais tandis que Mme Francis Maillefeu affirmait tant d'assurance, quelle angoisse secrète l'oppressait, avec le sentiment déprimant de son infériorité et de son impuissance !

Ne savait-elle pas combien pesaient peu ses désirs et ses souhaits en regard des volontés de son époux et maître ? Qu'était-elle dans sa propre maison, sinon un accessoire futile, le mannequin élégant, à qui l'on ne demande qu'à figurer avec grâce dans la parade publique ?

Ses aspirations les plus profondes, si elle osait les manifester, étaient traitées avec légèreté et raillerie, comme des enfantillages et des caprices... On lui eût donné la bague de prix ou le pendentif dont elle se fût enviée. On lui marchandait le plaisir de voir ses parents.

Et, en se représentant combien il lui avait fallu endurer de rebuffades, risquer d'assauts, déjouer de faux-fuyants pour obtenir cette brève entrevue avec sa mère, la jeune femme, à l'idée de recommencer une nouvelle lutte pour la rencontre prochaine, se sentait accabler de fatigues et d'inquiétudes anticipées.

Le cœur lourd et glacé, elle souriait néanmoins au pitoyable visage, où les pleurs suivaient le sillon des rides.

— A bientôt, maman ! A bientôt !

Encore une accolade éperdue... Puis le déchirement de la séparation, si douloureux, que la mère en resta frémissante durant tout le trajet.

Elle contenait son chagrin, cependant, pour ne pas éveiller les susceptibilités jalouses qu'elle soupçonnait chez sa fille aînée. Pauline, en face d'elle, restait, guindée et muette, avec le regard absent des gens qui voient leurs propres pensées plutôt que les images du dehors.

La jeune fille effectua le voyage presque sans remuer ni parler, pétrifiée dans sa pose méditative, et accomplissant les gestes indispensables avec une précision mécanique.

De retour à la maison, elle ne se départit pas de ce calme bizarre, même en recevant une nouvelle qui l'intéressait directement.

C'en était fait de ses séances de copiste : Spada, rappelée sans doute à l'état-major, venait de regagner Paris, champ ordinaire de ses manœuvres et évolutions.

— Bon débarras ! ajoutait Geo, guillerette. Nous voilà chez nous ! Enfin seuls ! J'en avais assez de cette pédagogue !

— Elle n'était pas très gênante ! dit Pauline, sans s'arrêter davantage à défendre Mme Esquirol ou à s'étonner de cet exode anticipé.

— Tu trouveras une lettre de l'ex-locataire sur la table ! annonça la petite. Et un paquet de livres

qu'elle te laisse en souvenir. Ça doit être d'une lecture divertissante ! Je ne te demanderai pas de me les prêter !

Pauline ne prit pas la peine de répondre à ces plaisanteries.

Pendant une dizaine de jours, la jeune fille continua de s'isoler des siens, comme au temps où elle travaillait près de Mme Esquirol. Presque constamment enfermée dans sa chambre, où elle semblait procéder à de minutieux rangements, elle ne se montrait guère qu'aux repas, toujours distraite et taciturne, sortait ou rentrait sans en donner avis, et ne semblait plus se souvenir du bureau.

Ces allures indépendantes choquaient M. Servain. Il finit par perdre patience.

— Vas-tu prendre l'habitude de vivre en dehors de ta famille comme à l'hôtel ? reprocha-t-il, un jour, à son aînée.

Il l'apostrophait ainsi dans le vestibule, prêt à partir lui même à ses affaires. Pauline, qui descendait du tramway, entortilla la cordelière de son sac autour de ses doigts, baissa les yeux, puis les releva lentement vers son père. Une pâleur soudaine rendit ses larges prunelles brunes si sombres, que M. Servain en fut frappé.

— Papa, dit-elle, avec un effort qui lui donnait un tremblement, entrons dans le salon... et appelle maman... Autant s'en expliquer sans temporiser davan-

tage... J'ai quelque chose de grave à vous confier... concernant mon avenir...

En un instant, ils se trouvèrent tous deux près d'elle, portes closes, intrigués, palpitants. Mme Servain, simpliste comme les femmes de sa génération, entrevit aussitôt, au fond du mystère, une histoire d'amour, de fiançailles secrètes...

— Tu songes donc à te marier, enfin ?

Pauline eut un signe éloquent de dénégation, pour répudier l'hypothèse puérile :

— Non, Dieu merci !

Ce « Dieu merci » jeta naturellement le père et la mère dans les perplexités les plus contradictoires, Pauline, remise de son premier trouble, maîtresse d'elle-même à présent, se recueillait avant d'engager l'action, préparait ses arguments.

— Admettez, dit-elle enfin, hésitante, admettez que je me fusse décidée à entrer en religion. Vous ne vous y seriez pas opposés, j'imagine ?

Ainsi requis, à l'improviste, d'examiner une éventualité aussi solennelle qu'inattendue, M. et Mme Servain se regardèrent avec un certain égarement.

— Vous auriez consenti, n'est-ce pas ? j'en suis certaine, insistait Pauline.

— Je me serais résignée ! prononça Mme Servain émue. Et j'aurais répondu comme ma mère le fit, lorsma sœur partit à la Charité : « Si pénible que soit le sacrifice, on ne discute pas l'appel de Dieu ! »

Pauline eut l'impression triomphante d'un avocat qui prend le dessus sur la partie adverse.

— Alors, mes chers parents, puisque vous admettez que je pusse vous quitter dans l'entraînement d'une vocation, vous accepterez de bonne grâce, espérons-le, mes projets actuels. Une mission me sollicite, mission haute et noble, qui confine à une sorte d'apostolat, puisqu'elle a pour but d'enseigner l'ignorance, de secourir la faiblesse, de remédier aux abus. Et cette tâche, d'un intérêt si absorbant, qui s'accorde à mes aptitudes, me donne en même temps, l'avantage d'une situation honorablement rétribuée. Le seul point noir, c'est que je sois obligée de vous quitter pour aller demeurer à Paris... chez Mme Esquirol même. On m'a offert l'emploi de secrétaire à la Ligue : *La Femme de demain.*

Au choc final de la tirade, le père et la mère eurent la sensation d'une rafale, secouant la maison sur ses bases. Pauline, en une posture défensive, les narines frémissantes, attendit le premier cri de leur stupeur.

— T'enrégimenter parmi ces démentes ! s'exclama M. Servain, hors de lui. Penses-tu que nous te laisserons faire !... Ah ! pourquoi avons-nous reçu cette hallucinée ? Elle t'a faussé le jugement !

— Au contraire, répliqua la jeune fille, sur une note grave et pénétrée, elle m'a éclairée et révélée à moi-même ! Je lui en serai éternellement reconnaissante ! Que ferais-je ici davantage ? Je dépéris, je me

ronge, je me cogne à tous les angles. J'ai besoin d'uneactivité plus soutenue, sur une scène plus ample... Soyons logiques... Vous ne vous reconnaissiez pas le droit de contrarier mes vœux, si j'avais choisi le couvent ou le mariage... Ni l'un et l'autre de ces partis ne me tentent... Je ne me sens pas la vocation religieuse, ne me reconnaissant pas d'aptitudes pour l'obéissance. Et le mariage, tel qu'il est compris généralement, me répugne. L'exemple d'Eva suffirait à m'en détourner. Jamais je ne consentirai à annihiler ma personnalité dans une sujétion avilissante.

— Que de déclamations ridicules ! s'écria M. Servain. Voilà que tu parles déjà le jargon dogmatique de ces péroreuses ! Tu crois conférencier, ma parole !

Une fugitive rougeur anima les joues livides de la jeune fille. Pauline haussa la tête pour déclarer avec froideur :

— Je pressentais bien que la nouveauté de la solution déconcerterait en vous des idées préconcues. Vous êtes restés trop en dehors du courant moderne pour me comprendre ! Cependant...

— Evidemment, interrompit le père avec ironie, nous autres, simples gens, nous sommes bien au-dessous de ta haute intellectualité ! Et bien trop vieux jeu aussi pour substituer à nos principes caducs de belles théories neuves. Rien ne nous dissuadera, ta mère et moi, que le bonheur d'une femme réside au coin du foyer. Tu te plains que l'existence soit terne

et étriquée, entre nous. Tu ne réfléchis pas que tu as comprômis, par ta faute, les chances de félicité qui se présentaient à toi.

Cette allusion produisit à Pauline l'effet d'un coup en plein visage. Son front s'empourpra. Ses yeux étincelèrent.

— Prends-y garde, achevait M. Servain. L'orgueil te mène et te perdra !

— Peux-tu songer à nous quitter ! sanglotait la mère. Ah ! Pauline, malheureuse enfant, y penses-tu? Nous abandonner ! Pour aller à quel sort, mon Dieu ! Jamais nous ne le permettrons, jamais !... Tu ne peux exiger cela !

Pauline frémissait comme un cheval de bataille qui entend sonner la charge et que contient le mors. Les objurgations de sa mère, au lieu de la toucher, l'exaspérèrent. Elle n'en perçut que la menace et le blâme, ne vit plus que l'obstacle à surmonter, et rassembla toutes ses énergies pour vaincre, et se faire passage vers la liberté.

— Pardonnez-moi. Vous m'obligez de mettre les choses au point, dit-elle, détachant les mots avec une netteté provocante. J'ai vingt-quatre ans ; ne l'oubliez pas. Si je vous expose mes plans, par déférence, je suis libre, légalement, de juger ce qui me convient. Sans prolonger davantage cette discussion, qui nous est pénible à tous, acceptez donc ce qui ne saurait être empêché désormais. Et laissez-moi régler ma vie à ma guise.

— Bref! cela veut dire en bon français, que tu es majeure, et que notre veto est sans action ! repartit M. Servain amèrement.

Pauline serra les lèvres, pour retenir sans doute une réplique trop acerbe. Elle souhaitait garder la mesure, et en demeurant ferme, rester respectueuse. Mais la passion qui l'excitait ne lui permettait plus de se contrôler elle-même et de choisir ses paroles.

Un silence tomba, silence d'orage. Elle se tenait debout devant ses parents, arquée pour la résistance, le front dur d'obstination, les yeux obscurs. Ils devinèrent en elle une décision que rien n'entamerait, une volonté emportée jusqu'au fanatisme. Etait-ce leur aînée, leur Pauline qui les bravait avec cette hardiesse, prête à se déchaîner jusqu'à l'insolence ?

Alors une peur les étreignit tous deux. Ils craignirent, en la contredisant, d'amener un paroxysme où elle ne se gouvernerait plus. A l'instant de l'offense, ils reculèrent devant celle qui les défiait, pour lui éviter des torts plus graves et des remords plus lourds.

M. Servain fit quelques pas, tête baissée, les mains enfoncées dans les poches de son veston, et levant les épaules, murmura avec un rire bref et cassant comme un hoquet :

— Vivre sa vie ! Que voilà bien la formule moderne de l'égoïsme et de l'ingratitude ! Je ne suis pas un père de tragédie, ma fille. Je ne t'accablerai pas de

malédictions burlesques. Puisses-tu, au contraire, ne trouver que des fleurs sans épines sur le chemin que tu choisis !... Tu n'as pas besoin de nos conseils pour te diriger. Notre autorité morale ne compte plus à tes yeux... Ainsi que tu le proclames, tu es libre et responsable de toi-même. Puisque nous ne saurions t'en empêcher, va donc vivre ta vie !

— Laissez-moi du moins l'essayer ! balbutia Pauline, interdite de sa victoire. Et soyez certains que je saurai rester digne de vous, où que j'aille...

— J'y compte bien ! dit le père avec une dignité qui impressionna l'insurgée.

Mme Servain, à bout de forces, s'était affalée sur le divan, le visage enfoui dans un coussin. Pauline regarda cette forme écroulée, et ébaucha, dans cette direction, un mouvement aussitôt réprimé. La jeune fille sentait que la vibration excessive de ses nerfs allait se résoudre en larmes. Elle appréhenda de perdre, en une minute d'attendrissement, le gain de cette lutte épuisante.

Or, elle était déterminée à partir... Coûte que coûte, il lui fallait sortir de cette place où tout lui avait fait échec, se délivrer des souvenirs humiliants qui la poursuivaient au sein même de la famille... Et ce besoin l'aiguillonnait encore plus impérieusement que l'attrait de l'inconnu et la tentation d'exercer ses forces dans un champ librement ouvert.

La nécessité de recommencer les débats, de soute-

nir encore cette controverse irritante, pour en revenir à la même issue, tous plus exténués et plus aigris, la fit donc reculer...

Les yeux toujours fixés sur Mme Servain, Pauline fit deux pas en arrière, puis brusquement, d'un élan de fuite, elle atteignit le vestibule et monta à sa chambre.

M. Servain serra à deux poings ses tempes qui éclataient :

— Et l'on souhaite des enfants ! Ah ! misère !

Une plainte étouffée le fit retourner vers le divan, où gisait la mère anéantie. Et profondément pitoyable, il surmonta son propre chagrin pour chercher un adoucissement à cette douleur.

— Ma pauvre femme !... Ne te désole pas ainsi !... Ce n'est qu'une fugue !... Elle nous reviendra, assagie, détrompée...

Mais Mme Servain secoua lentement la tête. Elle connaissait sa fille, et elle savait bien que le malaise d'orgueil qui poussait Pauline hors du bercail l'empêcherait d'y rentrer jamais...

XXIII

Eva était assise devant le grand Pleyel, après le déjeûner, dans le salon de Mme Maillefeu-Limart, et, comme d'habitude, berçait d'un peu de musique la digestion des invités.

Depuis que des connaisseurs avaient reconnu à la jeune femme de véritables dons d'artiste, retenus seulement par une pudeur d'âme excessive, la belle-mère ne manquait plus l'occasion de produire un talent, estimé de bonne marque comme ses porcelaines et ses tapis, et qui pouvait faire honneur à la famille.

Sans entrain, mais avec docilité, Eva s'acquittait de la charge qui lui était dévolue. Isolée au piano d'ailleurs, elle parvenait à s'abstraire, à oublier momentanément les malveillances contingentes — Henriette, qui, coquettement attifée, versait le café dans des tasses turques, avec des gestes menus et rituels, Blanche, dans l'ombre d'un paravent, fourrageant d'un crochet rageur un ouvrage informe.

La valse de Chopin achevée, les convives de Mme Mail-

lefeu-Limart — une famille de riches vignerons, propriétaires de Vouvray, — s'exclamèrent :

— Quel jeu délicat !

— Un sentiment qui vous va à l'âme !

— Les touches, Madame, chantent sous vos doigts !

Eva, habituée à ces banalités, remercia d'un sourire, et consultant la monumentale pendule de bronze, érigée sur la non moins gigantesque console Louis XIV, se leva de la sellette :

— Je vous demande pardon... Mais je suis obligée de vous quitter.

— C'est vrai ! L'heure approche de la répétition chez la marquise de Rans ! expliqua Mme Maillefeu-Limart à ses visiteurs. Il y a une grande fête de charité, demain, au bénéfice des inondés.

— On nous a offert des cartes, en effet, dès notre arrivée à l'hôtel du *Faisan*, s'écria la plus jeune dame de Vouvray. Il y aura tout le gratin du département, dit-on. Madame, donnez-nous des tuyaux !

Mais Eva, promptement, s'acheminait vers la porte, et demandait grâce d'un geste :

— Excusez-moi ! Les indiscrétions sont défendues !

Elle s'esquiva, Mme Maillefeu-Limart, que l'amour de la gloriole seule pouvait tirer de son apathie, prononça d'un ton de componction :

— Mme Francis va jouer, avec le vicomte de Forey, une pièce composée par celui-ci. Une pièce à deux personnages... Comment appelle-t-on cela, Henriette ?

— Un sketch ! siffla la demoiselle interpellée.

— Oh ! mais, votre belle-fille est très lancée dans le monde ! admirèrent les dames vigneronnes. Elle est charmante d'ailleurs !

— Rudement jolie ! accentua avec conviction l'un des messieurs de Vouvray.

Mme Maillefeu-Limart, les lèvres allongées par la succion d'un bonbon, aquiesça du haut de la tête. Mlle Henriette, à mi-voix, opina :

— Jolie, oui !... Mais trop nonchalante... Elle ne se donne pas assez la peine de faire des frais pour personne... Et cette indifférence va parfois jusqu'à l'incivilité... Vous l'avez éprouvé, tout à l'heure, vous-mêmes...

— C'est vrai que Mme Francis semble peu communicative ! convint la dame no 1, lésée dans sa curiosité par la fuite d'Eva.

— Si elle était seulement sociable ! soupira Mlle Henriette, en regardant expressivement Mme Maillefeu-Limart et Blanche. On ne lui en demanderait pas davantage ici.

Et les dames de Vouvray considérèrent aussi, d'un air de sympathie et de commisération, les victimes de la farouche Eva.

Henriette, peu après, s'approchait du fauteuil de Blanche, et frôlant d'une caresse les crins durs de la nabote, chuchotait :

— Cher ange, il fera assez beau pour goûter à Saint-

Cyr. Francis étant retenu aux assises, Alfred pourra nous rejoindre. Faut-il le lui téléphoner ?

— Faites vite ! Et donnez l'ordre d'atteler Rob-Roy ! répliqua Blanche, roulant aussitôt son crochet à la diable.

...Tandis que les commentaires à son égard déviaient si vite des louanges à la critique, Eva, dans le pavillon voisin, se préparait à revêtir le harnais de bataille, — c'est-à-dire la toilette de théâtre, apportée quelques instants auparavant. La répétition devait avoir lieu en costumes. La pièce de M. de Forey se passait à l'époque du Directoire. L'auteur comptait sur la cocasserie des travestissements, empruntés aux charges de Vernet, pour relever de quelque épice la fadeur éventée d'un plat douceâtre.

Mais Eva fut suffoquée d'horreur, dès qu'elle se vit refléter, en diaphanes ajustements, dans le triple miroir.

— Je ne m'exhiberai pas ainsi ! s'écria-t-elle. La couturière n'a tenu aucun compte de mes instructions !

— Je crois que Monsieur veut que le costume garde la ligne authentique ! dit prétentieusement Mlle Gramme, non sans malice sournoise.

Eva, pétrifiée devant son image, rougissait de honte :

— Vite, enlevez-moi cela !... déclara-t-elle brusquement.

— Mais, Madame, puisque c'est la mode de l'époque et que Monsieur...

— Otez-moi cela ! répéta la jeune femme, avec une fermeté inaccoutumée. Donnez-moi la robe de charmeuse pervenche... Je dirai que l'ouvrière m'a manqué de parole. Et faites-moi préparer un fourreau de dentelle crème pour glisser sous cette tunique fendue... Et une guimpe... Vous entendez... Je veux une guimpe...

Enveloppée de son long manteau de chinchilla, la tête cachée dans une capuche de gaze, Mme Maillefeu se jeta dans l'auto. De mauvais gré, elle déplia le rouleau de papier que froissait sa main. Son rôle avait complètement fui de sa mémoire.

Elle relut, en s'efforçant à la résignation, cette prose insipide. Déjà, avec une inquiétude anticipée, elle s'imaginait le spectacle de M. de Forey, faisant la roue sur l'estrade, tombant à ses pieds et lui passant tendrement le bras autour de l'épaule, à la scène finale.

Et un tremblement d'impatience faisait frissonner les feuillets entre ses doigts.

Francis, à gorge déployée, s'était moqué de ses répugnances quand Eva, poussée à bout, les lui avait confessées.

— Petite fille des bois, voilà une excellente occasion d'apprivoiser votre sauvagerie ! Quand ce bon ami Forey vous ferait un tantinet la cour, où serait le mal ?

Simple politesse de célibataire envers une jolie personne! Agir autrement serait discourtois de sa part. Un mari de notre monde doit s'honorer de ce qu'on admire sa femme... Je ne vous ai pas épousée pour vous obliger à filer de la laine au coin de la cheminée... D'autant plus que cette posture est impossible avec le chauffage central...

— Eh bien ! je regrette la cheminée et la quenouille ! répliqua alors la jeune femme.

Ses fins sourcils se rejoignirent, tandis qu'elle se remémorait cette discussion. Excédée, Eva laissa tomber le cahier et regarda au dehors.

Une éclaircie dans le ciel d'hiver versait un peu de pâle soleil sur les trottoirs du boulevard. C'était l'heure de la promenade des bébés. Les nounous enrubannées se prélassaient avec une majesté de bétail primé, un fouillis de broderies et de fourrures blanches en travers des bras. Des petites mamans poussaient devant elles, avec précaution, les voitures claires où, sous les capotes abaissées, s'entrevoyaient des chérubins roses.

Eva remarqua plus spécialement l'une d'elles, tandis qu'un encombrement de camions ralentissait l'auto : une jeune femme de mise modeste, mais soignée, penchée amoureusement vers un baby, qui agitait un ourson de peluche au bout de son bras potelé, et riait à sa mère. Que de bonheur et d'amour entre ces deux êtres !

Mme Maillefeu renversa la tête contre la paroi capi-

tonnée. La noire tristesse de l'envie fusait dans son cœur et l'envahissait toute...

... Elle rentra chez elle, aussitôt quitte de sa tâche, et d'humeur encore plus morose.

Eva, à l'envers du rideau, s'était trouvée jetée dans le pêle-mêle fébrile du coup de feu. Chacun des artistes amateurs, à l'approche de la bataille, perdait équilibre et sang-froid, se montrait quinteux, irascible, prêt à l'emballement. Des réparties aigres-douces s'échangeaient entre ces gens d'excellent ton.

M. de Forey lui-même, les nerfs à fleur de peau, agité par un double trac, comme auteur dramatique et acteur, au supplice dans un collant étroit, avait reproché à sa partenaire d'abord, d'apparaître sans le costume exigé, puis de jouer avec une mollesse, un détachement inconcevables !...

Mme Maillefeu put entendre aussi, dans la coulisse, deux jeunes figurantes, de noblesse très contestable, l'appeler spirituellement *Mme Biscuit*. Ce n'étaient pas là, sans doute, des blessures très profondes ; mais des piqûres superficielles suscitent parfois une cuisson plus vive, selon notre propre excitabilité. Eva, en ces dispositions, éprouva vite le désir de fuir un milieu turbulent, où elle se sentait seule, et où s'accroissait son intime mélancolie.

Son mari revenait, presque en même temps, assommé par une longue séance des assises. Francis, désigné comme juré, cette session, maudissait l'entrave

qui allait le clouer sur place, une partie de la semaine.

Cependant le procès du jour — un drame conjugal — était assez retentissant pour attirer des gazetiers parisiens. Et le fait d'exercer les fonctions d'arbitres, dans ce mélo judiciaire, conférait aux jurés assez d'importance pour que l'industriel en tirât quelque satisfaction.

— Eh bien ! ma chère, nous voilà quittes de nos deux théâtres ! dit Francis, en s'allongeant sur le canapé du petit salon. Le vôtre est plus amusant, et l'atmosphère y est moins méphitique, je suppose ! Un maryland, pour chasser l'odeur nauséabonde ! Ça va, votre petite machine avec Forez ?

— Médiocrement ! fit Eva sincère.

— Diable ! Tâchez que ce soit enlevé, brillant ! Ne ratez pas l'occasion de produire votre effet ! Evidemment, vous ne devez pas brûler les planches ! Dommage que la fameuse Méphista, des Variétés, qui tantôt déposait comme témoin de l'attentat, ne soit pas venue à Tours plus tôt ! Vous lui auriez demandé des conseils. Elle est apparue avec un chapeau qui a fait sensation ! Le président en louchait ! Les gendarmes étaient statufiés. Je l'ai croqué pour que vous commandiez le même !

— Merci de l'attention ! fit Eva, tournée à l'ironie. Mais ce qui sied à Mlle Méphista, vraisemblablement, ne conviendra guère à Mme Biscuit... Ne prenez pas cet air offusqué ! C'est ainsi que me désignaient, cet

après-midi, deux jeunes amies de M. de Forey. Il n'importe guère! Mais ce que je déclare admirable, c'est que vous ayez trouvé le loisir de songer à la toilette de votre femme, quand le sort d'une malheureuse se discutait devant vous!

— Peuh! Elle sera acquittée! Ça ne fait pas un doute! dit Francis légèrement, en craquant une allumette. Le mari s'en est tiré — en y laissant à peu près la vue, il est vrai — mais vivant, en fin de compte! Et cette femme jalouse est trop gentille pour qu'on la condamne à l'uniforme des prisons. — Mais, dites-moi, ajouta-t-il, revenant au sujet de sa vexation secrète, qui s'est permis avec vous cette impertinence?

Eva laissa tomber la question sans y répondre, toute à la stupeur que lui causait l'inconscience de son mari.

— Quoi! une vitrioleuse! s'exclama-t-elle avec dégoût. Vous la renverrez indemne! Et comment mérite-t-elle d'être traitée avec tant d'indulgence, après un crime aussi lâche qu'odieux? Parce qu'elle possède de grands yeux et une petite bouche!...

— Tout comme vous, ma chère! Tuez-moi! Vous serez sûrement acquittée. Apprenez que les hommes pardonnent tout à une femme, pourvu que celle-ci remplisse sa première raison d'être: plaire!

— Mais c'est monstrueux! Immoral! Souverainement injuste! s'écria Eva... Vous parlez comme un païen!

— Ne vous en déplaise, ma mie, ainsi nous pensons

et sentons, nous autres faibles mortels! goguenarda Francis, diverti par l'indignation naïve de sa femme. Sans doute, ce n'est pas très orthodoxe — mais bien humain...

— Alors, reprit-elle, le fixant en pleins yeux d'un âpre et tenace regard, à vous en croire, il faut qu'une femme, avant tout et par-dessus tout, s'applique à être belle, ou à le paraître... La beauté prime, à votre sens, l'intelligence, la raison, la vertu.

— Absolument.

— Eh bien! alors, si une maladie, par hasard, me défigurait, je n'aurais plus de *raison d'être*, comme vous le disiez, tout à l'heure, et je perdrais tout droit à votre affection?

Francis, éclatant de rire, roula son journal en boule, et le lança à la tête de sa femme, comme pour jouer avec un jeune chat.

— Je ne puis vous imaginer laide, ma chère, ni prévoir l'effet d'une telle transformation sur mes sentiments! Souhaitons de ne pas faire cette fâcheuse expérience. Et au lieu de vous chagriner de lubies si absurdes, ne pensez qu'au suprême devoir d'être jolie, toujours plus, chaque jour, pour charmer mes yeux et ceux des autres!

Les bras tombants, frémissante, Eva regardait toujours son mari avec une étrange expression de colère et de chagrin. Francis, comme rappelé à un souvenir,

fouilla dans une liasse de paperasses qu'il avait déposée près de lui.

— Au fait, j'ai pris, en bas, votre courrier avec le mien.

Le tri opéré, il lui tendit deux cartes postales, provenant de leurs amis anglais, et un journal de modes. Eva parut désappointée.

— C'est tout ?

— C'est tout ! déclara-t-il avec flegme, en refermant la main sur le paquet qu'il gardait. Attendiez-vous quelque chose ?

— De la Rochelle, oui ! avoua-t-elle avec effort, car elle évitait de parler de sa famille. J'espérais déjà une lettre hier.

— Point de nouvelles, bonnes nouvelles ! déclara Francis, d'un ton dégagé. Allons, je vais m'habiller pour ce dîner d'hommes où je suis invité, à l'hôtel de l'Univers. Je regrette de vous laisser seule. Pourquoi n'iriez-vous pas demander à dîner à quelque amie... ou à ma mère ?

— Non, non ! je préfère rester ici, murmura-t-elle.

Francis entra dans le fumoir, et reparut bientôt, levant les épaules d'impatience :

— Impossible de me faire entendre à l'usine ! Le téléphone est détraqué. Ne comptez pas vous en servir, si vous avez besoin de communiquer avec un de vos fournisseurs. Envoyez quelqu'un plutôt, le cas échéant.

Il revint, peu d'instants après, du cabinet de toilette, rafraîchi par des ablutions parfumées, le teint net, les cheveux lisses, un œillet épinglé au revers du smoking.

— A ce soir, belle dame ! fit-il, en posant un baiser sur les cheveux d'or. Je tâcherai de rentrer de bonne heure, en mari rangé. D'ici là, repassez votre rôle, étudiez votre leçon comme un enfant sage, et dormez solidement, pour être fraîche et dispose demain.

Il lui envoya, du seuil, un signe allègre, et s'éloigna pimpant et fredonnant.

XXIV

Eva, seule, se replia au fond d'une bergère, les mains mollement étendues sur les accoudoirs de bois doré. Elle ferma ses yeux, blessés par la lumière, et s'abandonna à une torpeur dolente.

Elle connaissait bien ce malaise, fréquemment ressenti, ressemblant à l'engourdissement d'un narcotique qui ralentit le travail de la pensée, sans vaincre la souffrance latente.

Dans la confusion de ses idées nébuleuses, une vision se détachait, avec une persistance singulière. Que faisait à cette heure, la jeune mère entrevue, cet après-midi ?

A cette question, une suite de tableaux d'intimité souriante s'évoquait : femme d'employé ou de petit commerçant, elle vaquait avec entrain aux soins du ménage, dorlotant son enfant, préparant le repas de son mari, contente, à chaque effort, d'établir l'ordre et le bien-être autour d'elle, de préparer la joie... Ah ! celle-là était bien dans le vrai sens de la vie...

Mme Maillefeu l'apercevait, travaillant, sous la suspension, à quelque parure enfantine, tranquille près de son mari, et tous deux, causant à voix basse, formant des projets d'avenir, à côté du berceau, clos de mousselines blanches.

Eva gémit tout bas, comme si une pointe ténue s'enfonçait dans sa chair... Elle tenta d'échapper à l'obsession, rapprocha sous la lampe électrique, voilée de broderie, le cahier contenant la copie de son rôle. Mais les lignes écrites se dérobaient, et la lectrice n'apercevait que ses propres pensées, palpitant sur les pages, comme de lourdes ailes de chauves souris, grises et noires.

Elle songeait à cette lettre de la Rochelle qui s'attardait. Ne savaient-ils pas bien, là-bas, pourtant, combien l'exilée attendait avidement leurs nouvelles? C'était trop déjà, de rester éloignée! Mais, privée de leur vue, sa fidélité ne fléchissait pas. Et les meilleurs de ses jours étaient ceux où elle recevait leurs messages...

Pas à pas, elle les suivait dans la maison que le départ de Pauline laissait si grande, et que la vaillante petite Geo animait de son mieux! Que ne pouvait-elle céder à son désir, et aller s'assurer de l'état réel des choses! La dernière image, laissée à sa mémoire par le pauvre visage de sa mère, l'émouvait d'une si grande anxiété! Retrouverait-elle encore plus flétrie et creusée, la chère figure familière?

Des remords montaient, en même temps que cette inquiétude. Eva s'en voulait de la faiblesse qui la rendait pusillanime devant son mari. Percevant en lui le dessein systématique de maintenir ses parents à l'écart, n'en était-elle pas arrivée à lui cacher même la fréquence de leurs lettres?

Que n'avait-elle le courage de la lutte, ou la rouerie persévérante dont se servent tant de femmes pour en venir à leurs fins?

Mais lui, s'il l'aimait réellement, devait-il la réduire à une humiliante dépendance et la détourner de ses affections les plus anciennes et les plus vivaces?

A ce point de ces déductions pénibles, une question se levait dans son esprit inquiet, et elle n'y trouvait qu'une réponse dubitative et déconcertante.

L'amour dont Francis Maillefeu avait donné la preuve en l'épousant, était-il ce sentiment, noble et fort autant qu'immuable et profond, où une femme puise le meilleur de son orgueil, de son courage et de sa confiance?

Cet amour ne s'appelait-il pas simplement, strictement, caprice égoïste? Si l'héritier des Maillefeu, libre et riche, avait choisi une fille pauvre et ignorée, n'était-ce pas pour s'assurer qu'elle lui demeurerait subordonnée et redevable?

Ces mobiles occultes d'un apparent désintéressement, Eva était capable de les démêler, aujourd'hui qu'elle connaissait mieux le caractère de ce garçon

impulsif, gâté par la fortune et par l'exercice prématuré du pouvoir. Et, à ces considérations qui froissaient sa délicate susceptibilité, la fierté de la jeune femme se cabrait d'un sursaut, lui révélant, en elle-même, une force concentrée, capable de véhémence.

Et ainsi, en son boudoir tendu de soieries à fleurs, Mme Maillefeu, portant à son cou et à ses doigts des joyaux de grand prix, se représentait plus amèrement que jamais, la pénurie de son lot, la futilité d'une vie dispersée, fatigante et vaine... Ah! le bonheur, plein et savoureux, de la petite maman à la voiture blanche!...

Les trilles aigus d'une sonnerie dans le fumoir rompirent cette méditation orageuse. Le téléphone marchait donc, à l'encontre des prévisions de Francis? La jeune femme se dirigea vers l'appareil, et répondit à l'appel : Allô! Allô!

— Allô! M. Maillefeu?

Ne se trompait-elle pas?... Cette voix cassée par la distance et les vibrations de l'instrument, ressemblait au timbre de M. Servain? Cependant, par raison d'économie, la villa Fortunio n'était pas abonnée au téléphone. Pour qu'on se servît de l'appareil d'un voisin, il fallait une cause pressante. Intriguée, la jeune femme demanda, afin de préciser son soupçon :

— Qui réclame M. Maillefeu?

La brume, qui couvrait la voix lointaine, s'éclaircit un peu.

— C'est toi-même qui me réponds, Eva ! Es-tu mieux, mon enfant ?

— Mieux ? répéta-t-elle, étonnée, mais je n'ai pas été malade. Comment avez-vous pu le supposer ?...

— Ton mari, ce matin, m'avait dit que tu étais fatiguée, souffrante.

— Comment, vous aviez communiqué avec Francis, ce matin ? Je l'ignorais ! Et c'est l'inquiétude qui te ramène au téléphone, ce soir, pauvre cher papa ! Rassurez-vous tous ! Je suis très bien portante !

— Ah ! tant mieux ! C'est assez de sujets d'affliction ! Mais nous avions craint que la lettre où Geo te relatait notre malheur, ne t'eût porté un coup !

— Une lettre ? Je ne l'ai pas reçue encore ! Mais quel malheur m'y annonciez-vous ? Parle vite de grâce ? Maman !...

— Oui ! fit la voix fragile, sombrant tout à coup, c'est bien ta pauvre maman qui est en question. Depuis longtemps sa santé nous tourmentait. . Nous l'avons décidée à une consultation sérieuse... Hier, une opération a été jugée nécessaire et immédiate... Nous l'avons conduite à la maison de santé, ce matin même. C'est de là que j'ai pensé à t'avertir... On pourra te transmettre ainsi des bulletins fréquents et directs...

Eva jeta le cri qu'elle réprimait jusque-là à grand' peine.

— Oh ! cela ne me suffirait pas ! Il faut que je la voie... avant l'épreuve !... Mon Dieu !... Et j'ai ignoré

cette chose lamentable, tout ce jour!... Quand a lieu l'opération?

— Après-demain!...

— Je ne vous laisserai pas seuls!... Je vais partir... dès ce soir, s'il est possible! Comptez sur moi!...

— Merci! chevrota la pauvre voix, du fond de l'éloignement.

Ce fut le dernier mot distinct. Le téléphone devint muet. Eva, rendue à la solitude, sentit le tournoiement du délire dans son cerveau, où se heurtaient les révélations foudroyantes de ces dernières secondes.

Mais promptement, ces incohérences se coordonnaient, s'enchaînaient en une suite logique. La jeune femme, vacillante, hésita encore devant l'évidence. Une idée subite la fit se ruer vers le meuble Empire où Francis serrait ses cigares, et qui lui servait de bureau à la maison.

Elle explora, sans résultat, d'une main agitée, un tiroir qui bâillait négligemment. Puis elle fureta, dans le fatras de l'élégante corbeille à papier, incrustée de broderies et de vieilles gravures. Tout à coup, parmi les débris de lettres et de cartes lacérées, Eva découvrit l'indice qu'elle cherchait : un fragment d'enveloppe où se reconnaissait l'écriture de Geo!

Son intuition ne l'avait donc pas égarée! Sa suspicion n'était pas une présomption injurieuse envers son mari, mais prenait forme de vérité accablante! Francis avait confisqué la lettre adressée à sa femme.

Et pourquoi commettait-il cet indigne abus? Quelle excuse alléguer à cette sorte d'escroquerie morale, plus coupable qu'un vol matériel, au regard de tout homme loyal et probe?

Pourquoi? Sans aucun effort, elle discernait les calculs troubles de Francis. Il savait bien qu'Eva, une fois instruite de la situation critique, ne se laisserait retenir par aucune considération, et que tous les autres intérêts lui paraîtraient secondaires et puérils... Et pour qu'elle ne manquât pas la fête du lendemain, pour qu'elle y gardât une place qui lui était enviée, il avait essayé de lui dissimuler le danger de sa mère, les alarmes des siens.

Sa vanité de snob, dépassant les limites de l'absurde, le poussait à assumer une responsabilité presque criminelle! N'exposait-il pas une fille à perdre la consolation sacrée du devoir rempli, et peut-être les bénédictions suprêmes d'une mourante aimée?

Un froid d'agonie pénétra Eva jusqu'aux moelles, à cette appréhension. Et son âme se révulsait aussitôt en un transport, violent comme un mouvement de haine. Son mari lui fit horreur. Il venait de donner les preuves convaincantes de son insensibilité, de sa perfidie, de sa duplicité. Elle ne lui pardonnerait jamais les fourbes procédés dont il avait usé à son égard.

Elle se rappela, avec une ironie écœurée, les mensonges misérables dont Francis avait tenté de la berner, avant de partir. Sans doute ne sortait-il pas

absolument tranquille ! Mais, la lettre en poche, à peu près certain que le beau-père ne téléphonerait pas ce soir, il avait remis au lendemain le soin de trouver d'autres ruses pour déjouer les complications nouvelles.

En dépit de ces précautions et de ces fraudes, la vérité poignante s'était fait un chemin et avait atteint son but. Et la femme que le mari avait laissée paisible, lisant sous la lampe, se dressait maintenant, animée d'une énergie insoupçonnée, soulevée par l'indignation.

« Nul n'est tenu d'obéir à un maître reconnu malfaisant. » Elle croyait voir cette sentence, en traits de feu, se multiplier autour d'elle.

Comme déliée magiquement des attaches invisibles qui la maintenaient à cette place, Eva, tout à coup, courut à sa chambre, arracha son tea-gown de soie, chercha elle-même, en hâte, dans un placard, une robe de drap loutre, un manteau de voyage, et jeta dans un sac un peu de linge et quelques objets usuels. Il semblait que chacun de ses gestes automatiques correspondît à un ordre mystérieux.

Puis, avec la même décision, Mme Maillefeu enleva son collier de perles, fit tomber les bagues de ses doigts en ne conservant que son alliance, plaça les écrins dans une petite commode de marqueterie, pourvue d'une solide serrure, et mit la clé sous scel de cire, dans un paquet où elle glissa l'enveloppe incomplète de la lettre supprimée, avec ce bref billet :

« Le téléphone marchait. J'ai appris ce que vous « désiriez me tenir caché. Et ainsi que vous l'aviez « pressenti, je pars sur-le-champ. Adieu! »

Plusieurs fois, Mlle Gramme avait frappé à la porte de la chambre où s'était enfermée sa maîtresse.

— Le dîner de Madame est servi!

— Je ne dîne pas! répliqua laconiquement Eva, à la première annonce.

Elle ne se donna pas la peine de répondre aux sommations suivantes. Cependant, rappelée aux réalités, elle consulta l'indicateur. Le premier train, allant dans la direction désirée, partait à 8 h. 33; elle prendrait celui-là. Et plutôt que de s'offrir en spectacle à la curiosité du public, dans la gare, elle attendit en son appartement, les yeux rivés à la flèche d'or du cadran, si lente à se mouvoir entre les chiffres d'émail.

Au terme qui lui parut convenable, Eva sonna Mlle Gramme, qui n'eut pas beaucoup de chemin à faire pour se présenter, ne s'étant guère éloignée du trou de la serrure. Cet orifice ne lui permettait, malheureusement, qu'une observation limitée. Aussi resta-t-elle ébahie devant le changement de tenue de sa maîtresse.

— Je vous confie ce dépôt que vous remettrez à Monsieur dès ce soir! dit Eva, en lui donnant le sac cacheté. Maintenant, prévenez qu'on m'aille chercher un fiacre tout de suite.

— Madame compte dîner dehors, probablement ? avança Mlle Gramme, avec sollicitude.

Pas d'autre réplique qu'un signe impératif pour confirmer l'ordre déjà émis. Qu'était-il arrivé pour métamorphoser ainsi cette petite femme « à qui l'on mangeait d'ordinaire dans la main » ? Mlle Gramme, en descendant, avertit ses collègues par cette métaphore expressive :

— Mes enfants, la bouillie sent le brûlé !

Le fiacre approché, tous, plus ou moins dissimulés dans les recoins de l'escalier et du vestibule, guettèrent l'apparition de la jeune maîtresse. Mme Maillefeu passa, rapide, tête haute, voilée d'une écharpe épaisse. Elle franchit le seuil, traversa le trottoir, lança une brève indication au cocher, et prit place dans la voiture, sans tourner les yeux vers la maison fastueuse qu'elle quittait.

Quelques minutes après, elle arrivait à la gare, et demandait un billet de seconde.

— Pour la Rochelle ?... Mais vous resterez quatre heures à Poitiers en pleine nuit ! objecta le contrôleur. Vous aviez un bien meillleur train à 22 h. 49.

Elle eut un geste d'insouciance, et ne s'arrêta pas même à examiner l'argument. Ce qui lui importait, c'était de s'éloigner de Tours aussitôt, de mettre le fait accompli et la distance entre elle et celui qu'elle voulait punir. Et à l'ébranlement du wagon sur les rails

au départ, Eva ressentit une joie violente et amère, comme la volupté qu'apporte la vengeance.

Plus loin ! Plus vite ! Elle se retenait de crier ses souhaits impatients. La course du train lui semblait languissante. A chacun des arrêts, échelonnés sur le parcours, qui rompaient l'élan de la bête de fer et de feu, une convulsion secouait son cœur... A flâner ainsi en route, on lui laisserait perdre son avance !... Et dans ces ténèbres, trouées de lueurs fantasques, la crainte d'une poursuite la pressa, comme une hallucination.

Plus vite ! Plus vite ! Mais ce cahotement de cauchemar s'interrompit. Il lui fallait descendre à Poitiers. Quatre heures d'attente s'allongèrent devant elle, interminables !

En se mettant debout, pour descendre du train, Eva sentit ses jambes se dérober. Elle comprit qu'elle allait défaillir de besoin, et se procura une tasse de café et quelques biscuits. Mais ses dents serrées refusaient de s'entr'ouvrir pour laisser passer ces légers aliments.

Alors elle se blottit dans un angle de la salle d'attente, grelottant de fièvre et de froid, tombant de faiblesse et de fatigue, tremblant d'inquiétudes insensées, l'oreille tendue vers les moindres bruits, que la demi-obscurité, l'isolement, l'insomnie, lui rendaient sinistres.

Elle épiait les ombres furtives, saisie d'une terreur

quand approchait quelque inconnu, un rôdeur peut-être, cherchant un banc pour dormir à l'abri.

Parfois, des essouflements, des sifflets de locomotive traversaient la nuit, et tous les bâtiments, les verrières, résonnaient d'un tintamarre métallique, assourdissant. Eva, frissonnante, écoutait les allées et venues des voyageurs qui débarquaient. Et redoutant de voir surgir son mari, elle recueillait ses forces pour la résistance.

Francis avait pu rentrer à temps pour, à la nouvelle, s'élancer sur les traces de la fugitive, prendre le train direct et la rejoindre ici, pendant ce long échouement. Mais qu'il parût, elle ne le suivrait pas... Ni la prière, ni la menace ne la détourneraient de son filial pèlerinage. Elle se sentait capable de tenir tête au maître, qui avait lui-même diminué son droit d'autorité.

Eva respira néanmoins plus librement quand le train fut passé. Il ne lui resta plus qu'à compter les minutes stagnantes. Le terme de cette station nocturne arriva enfin. La voyageuse se trouva en wagon. Et bercée par le roulement et le brouhaha monotones, épuisée, elle finit par perdre conscience et s'assoupit.

La nuit d'hiver n'était pas encore dissipée quand Eva atteignit la Rochelle. Elle trouva par miracle une voiture à la gare, et peu d'instants après, arrivait à la maison où personne n'avait dû reposer, non plus, durant cette veillée d'armes.

Geo ouvrit elle-même la porte d'entrée. A l'aspect de cette petite figure tuméfiée, Eva frémit et s'abattit, sans parler, sur l'épaule de sa jeune sœur.

— Ah ! chérie ! murmura Geo, fervente, merci d'être venue si vite ! Papa somnole un peu, ce matin. Laissons-le ! Nous serons plus forts de t'avoir près de nous, pendant des heures si cruelles à passer. Francis est bon de t'avoir laissée partir tout de suite ! Papa n'osait le croire ; mais moi, je l'espérais.

Mme Maillefeu ne s'associa pas aux bénédictions décernées à son mari. Une crispation d'amertume contracta ses lèvres. Mais sans s'arrêter à rien dire d'elle-même, elle demanda :

— Et Pauline ?

— Oh ! Pauline viendra, évidemment... Mais la nouvelle a dû aller la trouver jusqu'en Danemarck. Elle se conduit avec beaucoup de correction, je dois le reconnaître. Elle écrit très régulièrement ici, et ses lettres dénotent plus d'affection et de respect qu'on n'en préjugeait d'après ses manières. Peut-être, depuis qu'elle s'est exilée, sent-elle mieux tout ce qui l'attache au passé ! Notre cher passé, dis, Eva !

— Oui, le cher passé ! répéta sourdement la jeune femme, assise devant la flambée que venait d'allumer Geo, tout en parlant.

— Qu'il y eut de bonheur, chez nous, pendant que la couvée était au complet ! poursuivait pensivement la petite, accroupie devant le feu, aux pieds de sa

sœur. Et dire qu'il faut une telle épreuve pour nous rassembler, toutes trois, autour du lit de souffrance de notre mère ! C'est donc bien difficile d'arranger la vie, d'établir son propre bonheur en ménageant celui des autres !

— Très difficile ! fit Eva, la voix rauque.

— Cependant, nos parents avaient trouvé la solution de la parfaite félicité ! reprit Geo, d'un air profondément réfléchi. Ne serait-ce pas tout simplement de faire son devoir en y dépensant beaucoup d'amour ?

— Peut-être... Mais c'est quelquefois bien impraticable ! murmura Mme Maillefeu, d'un accent si bizarre que Geo, étonnée, releva les yeux.

Et la physionomie qui lui apparut alors, durcie par une expression de rancune et de colère, ressemblait si peu au doux visage d'Eva qu'elle crut voir une figure étrangère.

XXV

Francis Maillefeu, un peu avant minuit, se retrouvait devant sa porte, en cette joviale humeur qu'engendre un dîner fin, arrosé de vins généreux, et égayé de folâtres devis. La façade était déjà sombre; seuls, les volets de la chambre conjugale se rayaient encore de lumière.

— Elle m'a attendu, la pauvrette! se dit-il, avec les dispositions affables d'un homme qui vient de déguster les meilleurs crus de Touraine et d'Anjou. Et ce n'est certainement pas pour me servir des reproches et des acrimonies, comme feraient tant de femmes en pareil cas!

Il monta à l'appartement d'un pas leste, et en ouvrit doucement la porte, souriant d'avance au gracieux tableau de la veilleuse, qu'il se réjouissait de surprendre. Mais ce sourire s'effaçait vite : Francis n'apercevait devant lui que Mlle Gramme, dodinant sur un fauteuil.

La femme de chambre aussitôt se redressait, se frottait les yeux, rajustait son rêche faux-bandeau ;

— Je vous demande pardon, Monsieur.

Personne autre dans la pièce, ainsi qu'il s'en assurait d'un vif regard! Tout à coup, Francis ressaisit le fil des souvenirs, rompu ces dernières heures, et des nuées d'or où vaguait sa pensée indolente, il fut précipité en pleine et maussade réalité. Quelles complications inopinées avaient pu se produire en son absence? Si pressé qu'il fût de l'apprendre, le jeune homme se mordit les lèvres pour retenir une exclamation, trahissant son anxiété. Il se contenta de toiser Mlle Gramme, d'un air froid et sévère, qui, visiblement, requérait des explications. La femme de chambre, tout à fait réveillée maintenant, et qui attendait que le jeune maître se livrât, dut obéir à l'ordre tacite, et tendit à M. Maillefeu un petit paquet, fermé d'un cachet de cire.

— Madame, prononça-t-elle, avec une emphase qui devait faire sentir l'importance de sa mission, Madame, avant de monter en voiture, m'a recommandé d'attendre Monsieur pour remettre ceci à Monsieur.

Francis s'écarta de deux pas pour se soustraire à l'œil en vrille de la suivante. Il tira, de l'enveloppe rompue, la clé de la commode aux bijoux, l'enveloppe déchirée de la lettre escamotée par lui, le court billet d'Eva. Et le mystère, comme à la lueur d'un éclair, fut lisible pour lui dans les moindres détails.

Mais que sa femme fût partie ainsi sur-le-champ, de sa propre impulsion, qu'elle se fût permis une telle licence sans y être autorisée, cela dépassait tellement son attente qu'il en restait cloué sur place, abasourdi, hébété !...

Malgré ce désarroi, il tint ferme, sous le choc. L'orgueil lui fut bon conseiller et l'engagea à contenir l'explosion de son dépit et de sa colère, devant l'espionne domestique qui ne le perdait pas de vue.

Instantanément, Francis Maillefeu entrevit la nécessité de cacher l'acuité de la crise, et de prêter une apparence vraisemblable et ordinaire aux incidents malencontreux.

Il mit à déchiffrer les deux lignes tracées par Eva assez de temps pour apprendre par cœur une épitre de quatre pages... Après ce long et silencieux effort où il concentrait tout son vouloir, le jeune homme se crut assez maître de soi pour se tourner vers l'observatrice désappointée, et lui exposer un visage calme, d'accord avec sa voix unie, atténuée, sérieuse :

— A quelle heure Madame est-elle partie ?

— Un peu avant huit heures, Monsieur.

— Mauvais train ! observa Francis, en branlant la tête. Il est bien regrettable que cette affligeante nouvelle, à laquelle je désirais la préparer par degrés, lui ait été apprise si brutalement, hier soir !

Et se rappelant que la vérité est souvent la plus habile des diplomaties, il ajouta, toujours grave :

— Mme Servain est malade. Mais sachant la tendance de la famille à exagérer les choses, j'ai craint qu'on alarmât à tort Mme Maillefeu, et, avant de l'avertir, je voulais me renseigner moi-même... J'ai bien pu surveiller le courrier, mais, malheureusement, le téléphone a bavardé. La maladresse est commise, et le coup porté !

— Pauvre Madame ! C'est bien vrai qu'elle paraissait avoir perdu la tête! fit Mlle Gramme, avec une commisération discrète.

Mais elle gardait son opinion intime : le patron, brusque et hautain, n'avait point habitué ses gens à cette condescendance et à ces façons de bon apôtre. Elle se promit de rester attentive aux événements. Et maître et servante se séparèrent, sans être dupes de leur hypocrisie mutuelle.

Francis, seul, donna enfin librement issue à des sentiments tumultueux dont son huit-reflets, ses gants, sa cravate, furent les premières victimes. Il semblait qu'il assouvît, sur ces inoffensifs accessoires, un besoin d'impétueuse vindicte. Puis il s'affala dans un fauteuil et se rongea les ongles avec acharnement, comme dans ses bouderies de petit garçon.

Il fulminait, ce faisant, des propos malsonnants, des imprécations et des menaces. En quelle situation idiote le laissait cette fuite absurde d'Eva ?

Le diable savait seul tout ce que la malice et l'envie pouvaient en conjecturer ! On allait se gausser à leurs

dépens ! La petite niaise ! Elle eût dû y songer !... Mais non ! elle n'était sensible qu'à ce qui concernait « papa » et « maman » !

Il l'eût souffletée comme une fillette indocile, si, en cette minute, il l'avait vue devant lui. Néanmoins, en ce transport de rage, Francis, sans s'en rendre compte, rendait hommage à la parfaite droiture de sa femme, et ne l'outrageait pas même de l'ombre d'un soupçon.

Mais les autres pouvaient s'y méprendre. Comment arrêter les commentaires et les médisances ? Il savait, pertinement, que dans la maison voisine, chez sa mère elle-même, des langues vipérines se délecteraient à distiller le poison.

Alors Francis comprit nettement la tâche dont son clair esprit avait eu l'intuition, dès la première surprise. C'était lui qui devait sauver la face, en indiquant, sans ambages, le sens des circonstances. Qu'Eva parût avoir agi en parfaite entente avec son mari, les choses devenaient simples et naturelles ! Personne ne pourrait critiquer une fille, accourant au chevet de sa mère !

Arrivé à cette conclusion, il en resta assez penaud. Si « tout le monde » approuvait le zèle filial d'Eva, comment ce même « tout le monde » qualifierait-il l'attitude du mari faisant obstruction à ce zèle ?...

Francis repoussa le dilemme avec irritation. Il n'acceptait pas volontiers de sonder sa conscience pour en retirer son propre blâme ! Aussi évitait il de définir une action qui, malgré ses sophismes, lui laissait une

certaine confusion, et qu'il eût taxée d'indélicatesse, si elle avait été à la charge d'autrui.

Ce qui l'amenait surtout à évaluer le fait, c'en étaient les suites, énormes, imprévues, foudroyantes! Qu'Eva, jusque-là passive, timorée, enfantine, eût été capable d'une initiative si audacieuse, Francis en demeurait comblé d'étonnement. Le heurt avait donc bien violemment remué cette âme qu'il jugeait débile pour y provoquer une si formidable réaction?

Maillefeu haussa les épaules, et se secoua pour détacher de soi ces idées agaçantes, comme un nageur cherchant à se délivrer des herbes visqueuses et des joncs qui l'enlacent.

Pouvait-il imaginer qu'une lettre interceptée, une nouvelle retardée de quelques heures, entraîneraient de si folles conséquences?

— Sentimentalisme exagéré, hors des données du bon sens! conclut avec majesté cet homme de forte raison, incapable de s'avouer ses torts à lui-même. Un mari a bien le droit, que diantre! d'écarter de sa femme ce qui peut la troubler... Avec tout cela, comment vais-je m'en tirer avec ce pauvre Forey! Ça va être une histoire diabolique!

Cela lui parut, nonobstant, dans l'ordre des choses, la première affaire à régler.

Après une nuit sans sommeil, au petit matin, l'industriel se présentait dans la garçonnière de son ami, et lui apprenait les fâcheuses conjonctures : des nou-

velles alarmantes avaient été reçues le soir précédent ; Mme Maillefeu, en apprenant l'état de sa mère, était partie sur l'heure... M. de Forey sauta en l'air et éclata en lamentations désordonnées :

— Et alors, ma pièce ?... Vous n'y pensez pas !... Dois-je rester en panne !... Quelle catastrophe !... Après tant de soins, tant de soucis ! Trois femmes charmantes ambitionnaient ce rôle ! Songez donc ! Jouer de l'inédit, quelle gloire !... Ah ! si j'avais prévu !... Et Mme Maillefeu à qui j'ai réservé la faveur de cette création me plante là sans scrupules ! Ça ne se fait pas, monsieur ! Il y a des engagements d'honneur entre l'auteur et l'interprète ! C'est un désastre ! Un désastre !

Il y avait une disproportion si comique entre ce gros courroux et la mince saynète, que Francis ne put s'empêcher d'en sourire, malgré son intime vexation.

— Voyons, mon ami, calmez-vous ! Je comprends votre déception. On ne saurait penser à tout ! Une autre fois, faites apprendre le rôle en double !

— Une autre fois ? gémit le malheureux auteur, horripilé. Quand cette occasion se retrouvera-t-elle ? Aux calendes grecques !

— Mais ne peut-on trouver un biais ?... En un pareil cas, il me souvient d'avoir vu une actrice — professionnelle pourtant — tenir le personnage en lisant le rôle, après qu'on eût prévenu le public par

une annonce. L'une de ces dames ne peut-elle vous rendre ce service ? Je puis lui faire porter, dès ce matin, le costume commandé pour ma femme.

M. de Forey s'effondra sur un pouf, la tête dans ses mains. Jamais pyjama aurore et myrte n'avait recouvert cœur plus désespéré !

Mais un auteur saurait-il renoncer à la joie des applaudissements ? L'avertissement préalable, au surplus, pouvait émouvoir l'assistance, désarmer la critique... Le vicomte accepta donc, avec d'affreux soupirs, le pis aller.

Tout de suite, il lui fallait se mettre en campagne, découvrir une suppléante de bonne volonté.

— Quel contretemps ! En un instant si décisif ! ajoutait-il, faisant mine d'arracher ses avant-derniers cheveux.

Francis le laissa en cette résignation trépidante. Le soir, M. Maillefeu, se faisant violence, apparut dans la brillante réunion où il avait espéré voir triompher sa femme.

Se composant un maintien grave et une physionomie contristée, il se glissa jusqu'à la marquise de Rans pour lui présenter les excuses pénétrées de Mme Maillefeu. Celle-ci, appelée par un devoir urgent près de sa mère malade, avait dû partir sans délai, désolée de manquer aux obligations qu'elle avait assumées, mais recommandant à son mari d'assister à la soirée dont elle avait suivi les préparatifs avec un si

vif intérêt ! Cependant lui-même ne se sentait pas le cœur d'aller jusqu'au bout de la représentation et venait seulement pour entendre l'œuvrette exquise de son ami de Forey.

Ce petit speech (le plus long qu'eût jamais hasardé l'industriel) fut débité avec beaucoup de mesure, et produisit une excellente impression.

La marquise déplora l'absence de la charmante jeune femme dont elle loua les sentiments délicats. L'histoire touchante se répandit. L'annonce, précédant le sketch du vicomte, trouva le public renseigné, et disposé à la sympathie. Maillefeu applaudit avec chaleur les mots à effet, la chute du rideau, le nom de l'auteur. Puis il s'esquiva, la fièvre aux joues, à la fois satisfait, irrité et confus de la comédie que lui-même venait de composer et de jouer, avec tout l'art possible, et sans remporter de bravos...

Enfin, cette politique parait au plus pressé en sauvegardant les dehors. Plus tard, le différend se réglerait entre les époux, en leur strict privé. Francis se dédommagerait alors et exhalerait à l'aise ce qu'il contenait si difficilement aujourd'hui !

Eva, dès sa première lettre, comprendrait, au ton de la réplique, la sottise de son équipée et l'état d'âme de son mari.

N'allait-elle pas rentrer bientôt d'ailleurs, humble, craintive, repentante de sa fugue, comme un écolier qui vient de battre les buissons ? Elle ne comptait pas

demeurer longtemps, n'ayant emporté qu'un très léger bagage, comme s'en convainquit Francis, à l'inspection des armoires.

Mais les jours passèrent, composant une semaine, puis une autre, sans que la déserteuse reparût, ou envoyât avis de son retour ou tentât d'expliquer sa conduite. La riposte que Francis ruminait fébrilement, à toute heure du jour et de la nuit, n'eut pas lieu d'être transcrite..,

Quelle rage bouillonnait en lui quand des gens, naïfs et courtois, s'informaient de la santé de sa belle-mère et le chargeaient de leurs respectueux souvenirs pour sa femme ! Francis, de son mieux, gardait une contenance correcte, et cachait son ignorance par des réponses évasives, capables de s'adapter au pire comme au mieux. Et sa fureur s'exaspérait d'autant contre la femme qui le laissait dans cette équivoque absurde.

On eût dit que Mlle Henriette pressentait la véritable situation. Jamais elle n'avait montré tant de sollicitude à l'égard d'Eva. La maligne chouette ne laissait passer ni matin ni soir sans réclamer des nouvelles *nouvelles*, comme si chaque courrier eût dû en apporter à Francis.

Jouissant de l'embarras du jeune homme, elle le poussait à bout par des questions précises, détaillées, sur lesquelles insistait maladroitement Blanche.

— C'est égal ! marmonnait Henriette, en s'adressant à sa tapisserie, une femme intelligente, soucieuse

de garder l'amour de son mari, ne le délaisse pas si longtemps et surtout ne s'en va pas sans crier gare !

Francis résistait au désir d'étrangler la taquine créature. La vieille Mme Maillefeu, dont les silences se prolongeaient plus que jamais, sortit un jour de ce marasme pour déclarer, en hochant sa tête alourdie :

— La mort n'attend pas... Et rien ne remplace une mère... Elle devait partir !

La lenteur avec laquelle ces paroles furent proférées, leur prêtait la solennité d'une sentence. Francis fut saisi d'une impression bizarre et complexe. Sa mère, sans s'en douter, venait de condamner sa conduite.

Néanmoins, il fut étrangement remué de ce que la vieille dame, pour la première fois, prît le parti d'Eva devant les ennemies avérées de sa bru. Et lui-même, si mécontent qu'il fût de sa femme, se sentit pourtant, à cette minute, rapproché, par une sorte d'alliance occulte, de celle qui défendait la coupable.

Ce n'était pas un de ses moindres agacements que de percevoir, à domicile, la surveillance sournoise qui contrôlait ses faits et gestes, ses airs, ses paroles, et inspectait sa correspondance. Quels commentaires devaient s'échanger à l'office, sur le silence de Madame?

Les distributions du courrier, à l'usine et à la maison, devinrent pour le maître, des épreuves journalières. Son premier coup d'œil, tout de suite, explorait le tas de paperasses, sans y découvrir la lettre attendue.

Et chaque fois, Francis en éprouvait un choc dans la poitrine, une crispation de nerfs, pénible et irritante.

A la fin, l'impatience — l'ardente impatience du combat — l'emporta et lui fit rompre cette posture d'expectative. Sans plus s'arrêter à réfléchir, Maillefeu prit une feuille de papier, et y traça cette question, narquoise et hautaine :

« Et alors ?... »

Au bas d'un large blanc, il ajoutait :

« Peut-on savoir si vous êtes vivante ? »

Sa plume, quelques secondes, resta suspendue... Mais s'enquérir de l'état de la mère, serait un concession par trop grande. Il semblerait faire des avances, accorder un pardon qu'on ne sollicitait pas. Rien de plus ne serait écrit. Et il étendit là-dessous son paraphe le plus commercial pour enlever tout caractère d'intimité à cette interpellation.

Deux jours plus tard, M. Maillefeu apercevait enfin, mise en évidence au milieu du plateau que lui tendait le valet de chambre, une enveloppe portant l'écriture familière. Et sous ce pli hâtivement brisé, il trouva ce simple renseignement, en deux mots :

« Je vis. » « Eva. »

Quoi ! elle se bornait à cette réponse moqueuse. A quelles suggestions obéissait-elle donc pour se montrer aussi réfractaire ?

Le mari accusa l'entourage, et s'indigna violemment,

peut-être pour essayer de se dissimuler la sensation de vide qui le consternait soudain.

Et l'inspiration lui vint de se venger, mais tout autrement qu'on ne devait le prévoir. On le savait entier, intransigeant, autoritaire : on s'attendait sans doute à le voir jeter feu et flammes ! Eh bien ! non ! il déjouerait cette attente. Son orgueil s'assurerait une meilleure défensive par l'indifférence.

Au lieu de réclamer haut et ferme le retour de sa femme, en menaçant d'exercer sa force et son droit, Francis se résolut à la laisser tranquille et libre, dédaigneusement, jusqu'à ce qu'elle revînt d'elle-même, ramenée par le remords et l'inquiétude.

Ce jour-là, du ton le plus naturel, l'industriel donna l'ordre à Mlle Gramme de rassembler, en une malle, du linge, des toilettes usuelles, et d'adresser ce colis à la Rochelle, où, par suite de l'état de sa mère, Mme Maillefeu était obligée de séjourner quelque temps encore.

La boîte expédiée, il attendit, avec quelque perplexité, l'accusé de réception. Ce fut un billet seulement qui lui parvint, en ce style lapidaire, adopté maintenant par la jeune femme.

« Je vous remercie de l'intention ».

« Eva ».

Quelle « intention » avait-elle discernée? Etait-ce bien celle qu'il désirait lui laisser sous-entendre?

Mais lui-même était-il bien capable de définir très

nettement les souhaits confus, les aspirations nébuleuses, frémissant dans cette ténébreuse partie de soi, qu'on appelle le subconscient ?

N'était-ce pas Gift, par hasard, qui exprimait clairement l'arrière-pensée inavouée du maître ? Gift, ce chien stupide, qui, depuis le départ de sa maîtresse, ne cessait de renifler sous les portes, d'écouter les allées et venues, et de japper lamentablement ?

Le malheureux loulou incarnait l'attente, inquiète, plaintive, toujours agitée d'espoir et toujours déçue...

Le spectacle de cette bête énervée excédait Francis Maillefeu. Cependant, une sorte de pitié le rapprochait de Gift. Il emmenait le chien en auto ou en voiture, le gardait dans son bureau à l'usine, et en faisait le compagnon des veilles solitaires qu'il passait, assez souvent, à son logis.

Et dans la grande chambre claire où flottait encore le parfum léger de la rebelle, on eût pu voir M. Maillefeu tressaillir parfois, comme Gift, au son de la porte extérieure, puis égarer pensivement ses doigts dans la fourrure blanche du dolent animal, en murmurant des paroles sans suite :

— Oublions les ingrats, va ! Et passons-nous d'elle !

XXVI

Un matin, les sonnettes de l'hôtel Maillefeu-Limart tintèrent en affolants carillons. Un mouvement inusité traversa les deux pavillons, anima les étages du haut en bas, et amena précipitamment famille, serviteurs et médecins dans la chambre de Mme Maillefeu. La vieille dame qui, ces dernières années, avait déjà éprouvé plusieurs poussées congestives, venait de subir une nouvelle attaque, plus alarmante. Peut-être pourrait-elle garder encore le souffle de la vie, mais les facultés cérébrales, plus ralenties après chacune des crises précédentes, risquaient de rester éteintes cette fois définitivement.

Le fils, à ce diagnostic, sentit l'étreinte d'une peine poignante. Retenu par une sinistre fascination, il demeurait debout devant le grand lit sculpté, drapé de brocart et de guipures, où gisait cette masse de chair, qui ne gardait plus de l'humanité que les misères les plus humiliantes.

Il semblait à Francis que quelque chose croulait en

lui-même, l'étai le plus solide de son armature intime... Quelque chose de sa propre personnalité s'abîmait dans le gouffre du passé, avec la figure autour de laquelle gravitaient tant de souvenirs, et qui, depuis la plus lointaine enfance, se tenait au premier plan de son horizon.

Cette mère, trop indulgente, trop idolâtre, trop aveugle, dont il raillait lui-même, irrévérencieusement, les petits travers, ne lui avait pas moins donné une affection indiscutable et entière, dont il ne rencontrerait jamais l'équivalent. Il s'apercevait qu'à son insu il comptait, jusqu'alors, sur ce secret appui. Et atteint dans son égoïsme, le jeune homme comprenait subitement à quel point sa mère allait lui manquer.

« Une mère ne se remplace pas ». Ces paroles, récemment prononcées par Mme Maillefeu-Limart, elle-même, vibraient dans la mémoire du fils, avec une résonnance funèbre et grave de prophétie.

Elle les avait dites pour justifier sa bru, alors qu'on critiquait devant elle l'élan filial d'Eva. Francis, quoique si peu enclin aux subtilités mystiques, ne pouvait s'empêcher d'en être frappé.

N'était-ce pas un retour de l'Immanente Justice — comme certains l'auraient pensé — cette coïncidence singulière jetant le mari dans la même voie douloureuse que la femme, afin qu'il en éprouvât aussi les angoisses et les rigueurs !

En son esprit, lugubrement obscurci, passaient et

repassaient ainsi des lueurs fugaces, telles que des lumières allant de fenêtre en fenêtre, dans la nuit. Et Francis, durant ce temps, ne cessait d'épier la face violacée, aux muscles détendus, où rien ne restait reconnaissable du masque habituel.

Mais vainement cherchait-il une lueur d'âme en ces yeux vagues et atones. Aucun regard ne venait plus à la rencontre du sien.

Il ne pouvait se résigner à laisser toute espérance. Un sourd instinct le ramenait à cette faction morne. Si peu qu'il restât de sensibilité à la malade, peut-être cette quasi-inconscience lui laissait-elle quand même percevoir la présence de son fils. Cette faible jouissance, il regarda comme un strict devoir de la lui apporter, autant que possible.

Et lui-même, solitaire partout, en ces jours difficiles, c'était encore près de cette triste couche qu'il sentait le mieux s'alléger l'impression tenace de l'isolement.

Puis Francis jugeait sa surveillance nécessaire pour maintenir les choses en un ordre décent, autour de Mme Maillefeu.

Les premières heures troublantes passées, Blanche, Henriette — et les domestiques à leur exemple — s'accommodaient de la situation avec une insouciance presque scandaleuse. Le fils avait vite surpris, sous le dehors de l'obséquiosité servile, des signes évidents d'indifférence et de détachement.

Sa sœur ne prenait pas même la peine de feindre.

Animée, surexcitée, la voix haute, Blanche assumait, avec une sorte d'ivresse, le rôle de maîtresse du logis. Elle affectait à présent des manières assurées, un ton d'autorité, faisait tapage partout où elle passait, avec des éclats de gaîté inconvenante, et se plaisait, très spécialement, à donner des ordres contradictoires à ceux de son frère.

Elle ne paraissait presque jamais dans la chambre de sa mère, surtout aux heures où elle risquait d'y rencontrer Francis.

Un soir pourtant, il la trouva installée devant la table à ouvrage, une tapisserie à la main.

Depuis leur enfance, ils se détestaient. Plus âgée de quelques années, fillette aigrie, maladive, réduite à l'impotence pendant de longs mois, ou à des traitements pénibles, Blanche prit en grippe ce baby, robuste et sain, qui devenait l'orgueil et l'espoir de la famille.

Elle le jalousa d'être vigoureux, éclatant, adroit et vif sur ses petites jambes. Elle s'irrita des jeux bruyants où il dépensait une gaie turbulence. Passionnément, elle souhaitait à cet être privilégié la déchéance et les maux dont elle souffrait elle-même, et cherchait à l'agripper méchamment, dès qu'il passait à sa portée.

Cette figure aiguë, qui se contorsionnait pour lui en grimaces haineuses, produisait, sur le petit garçon, l'effet d'un épouvantail. Il s'éloigna de ces doigts cro-

chus, toujours tendus pour les pinçons cruels ou les égratignures, et dont les ongles, une fois, avaient effleuré ses yeux.

Plus tard, cette terreur enfantine se changea en répulsion dédaigneuse. Et Francis, très occupé à vivre la vie en toute sa plénitude, songea le moins possible à la créature disgraciée, qu'il considérait comme une ombre néfaste de la maison.

Mais l'intervention de la mère cessant forcément, ils devaient se résoudre, dès lors, à demeurer quelquefois face à face, et à maîtriser leur instinctive aversion pour allier leurs intérêts.

Aussi Francis ne ressentit aucun étonnement quand sa sœur, seule avec lui, rompit le silence, et dit de sa voix tranchante :

— J'ai à te parler.

— Quelques notes à régler, sans doute, pensa-t-il.

Et abaissant lentement son journal :

— J'écoute !

Malgré cet avis, deux grandes minutes passèrent, avant que Blanche se fît entendre.

La tête baissée, elle enfonçait son aiguille à tort et à travers dans le canevas, et la tirait par secousses si brusques que la laine cassa net. Les longues mains osseuses tremblaient si fort qu'elles ne purent replacer l'aiguille dans le chas. Blanche trépigna et, froissant la bande, l'envoya à l'autre bout de la chambre.

Cette gesticulation et l'exclamation de colère qui

l'accompagnait, attirèrent l'attention de Francis. De tels signes d'agitation lui firent appréhender la communication qui devait s'ensuivre — prélude, peut-être, d'un de ces accès convulsionnaires qui jetaient Blanche hors d'elle-même à la moindre contradiction.

Redressée sur son fauteuil, elle lança du côté du lit un regard luisant de sombre rancune. Ses dents se découvrirent, montrant leurs gencives rouges, en un rictus de défi bestial. Puis relevant le menton d'une saccade, comme pour accentuer une provocation, elle se tourna vers son frère, et le verbe plus aigu que jamais :

— Voilà! fit elle. Je te préviens qu'il va falloir, avant six semaines, me compter cent mille francs. J'aurais pu te le faire dire par un homme d'affaires, mais j'ai préféré traiter directement. Il faudrait toujours en arriver là.

Francis sursauta. Il se considérait comme le gardien de la fortune familiale, et il était résolu à la sauvegarder contre les exigences de cette pauvre fantasque. Il s'efforça donc de conserver son sang-froid pour la ramener à la raison :

— Comme tu y vas! fit-il avec un petit rire. Te rends-tu bien compte de l'énormité de la somme?

— Je ne suis pas idiote, comme tu sembles le croire... et comme tu voudrais bien en persuader les autres... Mais c'est fini! Je ne resterai pas davantage ton souf-

fre-douleurs, je t'en préviens... Maman ne compte plus actuellement, entre nous.

— Non, malheureusement! murmura Maillefeu, en regardant la forme, gisante et gémissante, insensible à leurs voix — si peu fraternelles!

Blanche, à demi-soulevée, frémissant de tous ses membres, continuait de vitupérer, par lambeaux de phrases, qu'elle semblait mordre:

— Penses-tu que je vais rester dépendante de ton bon plaisir? Ah! mais non, je me le suis toujours promis! J'ai assez attendu l'heure de réclamer mes droits!

Et son coup d'œil fulgurant vers l'alcôve soulignait l'atroce regret, et reprochait à la mère de l'avoir trop fait attendre!

Francis jugea inutile d'en manifester quelque indignation. Les derniers mots, précisant le danger, le rendaient plus anxieux et plus attentif.

Il sentait maintenant l'instigation d'Henriette dans ce conflit. Depuis longtemps il supportait avec méfiance cette fille adroite, calculatrice, d'esprit souple et retors. Surtout depuis qu'il s'était marié, il soupçonnait en elle une inimitié réelle.

Il avait essayé de mettre sa mère en garde, mais, si grand que fût son empire sur Mme Maillefeu-Limart, le jeune homme s'était buté à la force d'inertie.

Henriette avait su se rendre indispensable à l'indolence de la mère, à l'incapacité brouillonne de la fille.

Quels griefs catégoriques formuler contre une personne qui déployait tant de dévouement et d'activité, dans l'exercice de ses fonctions multiples? Et comment priver de cette unique amie la malheureuse Blanche, dont l'existence était si dénuée de joie? Quelques épigrammes à l'adresse d'Eva et de son mari méritaient-elles une si impitoyable répression?

De guerre lasse, et emporté par sa propre mobilité, Francis avait abandonné cette préoccupation et laissé Henriette à la place prédominante qu'elle avait acquise. Dieu sait quels profits louches elle comptait tirer de son ascendant sur une nature déséquilibrée!

Devinant la présence virtuelle d'une telle adversaire dans la lutte engagée, Francis comprit encore mieux la nécessité de la prudence. Sans paraître avoir entendu la phrase comminatoire, il répondit avec une modération admirable de sa part :

— Tu n'as jamais été en ma dépendance. Sois assez juste pour le reconnaître. Tu jouis de toute la liberté que peut désirer une fille de ton âge. Notre mère ne négligeait rien pour te satisfaire. Tu possèdes d'assez beaux revenus pour contenter tes fantaisies, et t'assurer à peu près toutes les joies que l'argent peut permettre.

Les longues mains noueuses tripotaient fébrilement les menus objets de travail, épars sur le guéridon, ôtant et remettant le dé d'or, ouvrant et refermant les ciseaux. Un rire discordant — ce rire faussé,

strident, que le frère ne pouvait ouïr sans un malaise physique — releva les lèvres d'un rouge cru, qui semblaient une balafre sanguinolente sur le visage livide.

— L'argent ! Oui, ça permet d'acheter beaucoup de choses, en effet ! Même une épouse ! Si tu n'avais été qu'un sans-le-sou, parions que la suave Eva ne s'appellerait pas, à cette heure, Mme Maillefeu ! Elle se soucie de toi comme d'une huître vide !... Sa conduite le prouve actuellement !... Ha ! Ha !

Il ne put commander davantage à ses nerfs et se leva, les poings crispés, très pâle.

— Assez ! Je te défends de parler de ma femme.

Blanche le brava, la tête levée comme un serpent.

— Si je n'en parle plus, ce ne sera pas pour t'obéir, mais parce qu'elle ne m'intéresse guère !

Francis se ressaisit, d'un sursaut de volonté, pour reprendre le ton posé du début.

— Soit ! Ne nous écartons plus de la question, je te prie. Tu m'as demandé de te compter cent mille francs dans six semaines ?

— Oui... je veux agrandir ma propriété de Saint-Cyr et commencer à y construire une maison à mon gré... où je me propose d'habiter toute l'année.

— Mais as-tu besoin de tous ces capitaux à la fois ? La réalisation d'une pareille somme ne va pas sans gêner un chef d'exploitation. Il faut maintenant que tu sois initiée aux difficultés d'une entreprise comme

la nôtre, pour que tu comprennes bien comment nous devons mesurer nos dépenses à nos charges et à nos engagements commerciaux. Je te servirai toujours ponctuellement tes rentes. Sois tranquille.

—A la condition de garder les fonds ! ricana-t-elle. Bien obligée ! Je t'en ai déjà prévenu ! Qui donc peut m'empêcher de demander, dès à présent, le règlement de la succession de mon père... en attendant mieux ?

Cette fois, c'était la guerre déclarée ! Le partage, la liquidation ! Tous les intérêts vitaux de leur industrie, menacés par le caprice de cette folle haineuse ! Francis eut le courage de maîtriser son alarme et sa colère, pour articuler avec une dignité froide :

— Personne ne saurait te faire opposition là-dessus, et n'essaiera de le faire. Je me déclare prêt, quand tu le souhaiteras, au règlement dont tu parles. Je mets de côté les objections que je pourrais t'adresser, comme successeur de notre père, à un démembrement qui sera une forte épreuve pour notre commerce en ces temps difficultueux.

Mais laisse-moi te démontrer en quels embarras te jettera cette réalisation. Admettons que tu sois en possession de ton patrimoine. Tu es inexpérimentée en affaires. Tu risques de devenir la proie d'escrocs et d'aigrefins, de te voir dépouillée, ruinée, comme l'ont été tant de femmes isolées.

Elle écoutait tête basse, en criblant de coups de

ciseaux la marqueterie de la table. Il la crut ébranlée par ses raisonnements, et hésitante :

— Crois-moi, reprit-il avec plus de chaleur, consulte des hommes compétents. Ils conviendront de la justesse de mes arguments. La sagesse la plus désintéressée te persuadera de rester dans le *statu quo*. Quels placements trouverais-tu aussi rémunérateurs, et quel conseiller aussi sûr qu'un frère ?

Blanche lâcha les ciseaux, et son blême visage déformé s'enflamma par plaques, jusqu'aux racines des durs cheveux :

— Rassure-toi !... Je ne serai pas isolée... Et je puis avoir un plus sûr conseiller qu'un frère : un mari !...

Elle clama cela avec un accent de triomphe sauvage. Francis resta étourdi comme si une pierre, détachée du plafond, venait de lui heurter le crâne... Un mari !... Ce mot dans cette bouche, cet espoir dans cette tête de sorcière malfaisante, quel non-sens inouï ! La dérision de ce contraste lui arracha un rire nerveux :

— Te marier, toi ?... Ma pauvre !...

Sifflant de fureur sous l'outrage, elle se dressa d'un bond de bête. Le regard qui tombait de haut sur sa personne rabougrie semblait la toiser avec une expression de nargue. Elle bégaya, en mots rauques et brefs, comme des aboiements.

— Me marier ? Pourquoi pas ? De cela aussi j'ai le droit ! Et malgré toi, cela sera !

— Cela sera?... Le mari est donc trouvé? Et d'un air de dégoût, Francis ajouta :

— Comment en douter?... N'existe-t-il pas toujours — et partout — des hommes n'ayant plus d'honneur à perdre, assez vils pour accepter les marchés les plus dégradants ?

Blanche, outrée, fit mine de s'élancer sur son frère. D'un geste dédaigneux, il la tint à distance. Alors elle vociféra, sourdement :

— Je te défends de nous insulter, lui et moi ! Il est aussi honorable que toi-même peux l'être ! Tu penses donc que personne ne saurait m'aimer! Eh bien! tu te trompes ! Tu te trompes ! J'ai des amis... Et il me protégera contre toi, prends-y garde ! Le plus fort des deux, ce ne sera pas toi !

La physionomie de Francis Maillefeu se resserra. Ses yeux prirent un dur éclat de métal, et la voix lente, aigrie d'ironie, le jeune homme prononça :

— Ce chevalier sans peur et sans reproche, ne serait-ce pas, par hasard, le digne frère de la chère Henriette ?

Les prunelles braisillantes se troublèrent sous son regard scrutateur. Alors, pénétrant aussitôt l'intrigue, nouée autour de lui pour l'étrangler, s'il se pouvait, Francis se laissa aller à une hilarité méprisante :

— Parfait ! Je saisis le complot... Ces derniers mois, où je me suis tenu aux affaires, j'ai éventé quelques manigances louches du sieur Alfred. Il craint

de perdre désormais les profits suspects qu'il se procurait à mes dépens, quand je lui abandonnais sottement les rênes de la direction. Et lui et son intelligente sœur ont trouvé ce moyen — splendide autant qu'ignoble — de s'assurer la moitié de notre bien ou de m'imposer une association... Tu es tombée dans un guet-apens. Mais on te tirera de ces griffes malpropres.

Trop tôt, elle avait livré le secret capital, dans l'emportement de son sot orgueil et l'ardeur de la querelle. Elle avait eu plaisir, d'abord, à contrarier et à menacer son frère. A personne elle n'avait voulu céder le soin de parler pour elle, tant elle se réjouissait de le défier, de l'inquiéter et de le confondre... Mais voilà que les railleries de Francis, en fouettant sa colère, remuaient aussi des doutes latents, de vagues soupçons, déjà combattus et qu'elle ne voulait pas admettre. Le dépit furieux, la honte, la rage bouillonnaient en son être débile. Sa poitrine lui semblait trop étroite pour contenir ces violents transports. Blanche prit à deux mains les dentelles de son corsage et les déchira.

— Tu mens ! Tu mens ! gronda-t-elle pantelante.

— Je ne mens pas. Et je puis t'en faire la preuve. Gageons que si je proposais une association avantageuse à Alfred Limard, sans qu'il eût à t'épouser, il abandonnerait avec entrain son projet matrimonial ?

— Tu mens ! Tu mens ! répéta la malheureuse, à bout d'haleine, l'écume à la bouche.

Son cerveau éclatait sous la poussée des instincts déchaînés. Et plus forte qu'eux tous, virulente comme aux premiers âges de leurs vies, flamboyait une frénésie de haine contre son frère. Son frère, l'éternel antagoniste, le dominateur opiniâtre, qui écrasait et bafouait ses illusions !

— Tu mens ! Tu mens !...

Elle s'acharnait à cette redite, avec une insistance de délire. Las de cette scène, écœuré, irrité, Francis fut incapable de contenir davantage ses vrais sentiments, et son geste désigna la grande glace de l'armoire où se reflétait l'image falote.

— Allons ! regarde-toi donc ! Et juge l'homme qui veut t'épouser.

Une clameur sauvage lui répondit. D'un saut, Blanche se ruait vers son frère. Sa main, où brillaient les ciseaux, brutalement s'abattit. Francis, plutôt étonné du coup, resta debout d'abord ; il voulut parler ; sa respiration s'arrêta. Un jet de sang jaillit de sa poitrine. Et il s'écroula sur le tapis pendant que, folle et hurlante, Blanche se sauvait par les couloirs.

XXVII

Le soleil timide de mars jouait derrière le store de toile, et y découpait l'ombre d'une branche de sapin. Des zigzags dorés dansaient sur la muraille ripolinée, et les couvertures blanches de la couchette. Et Mme Servain, adossée à ses oreillers, souriait — du sourire las et heureux des convalescentes — à la lumière adoucie, et — mieux encore — à ses trois filles, groupées près de son lit.

Les tenir là, proches et unies comme autrefois ! Entendre alterner les voix jeunes dont chaque inflexion remuait une fibre de son cœur maternel ! Ces bonheurs-là hâtaient le rétablissement de l'opérée, plus efficacement que les meilleurs adjuvants pharmaceutiques.

Son regard, sans se blaser, allait de l'une à l'autre, caressant les contours des figures familières, en étudiant les stigmates ou les modelés nouveaux. Et, par de puérils et tendres babillages, la mère se dédommageait du silence, imposé quelques jours.

— Notre baby prend tournure de vraie personne, ne trouvez-vous pas ?

— Il faudra l'appeler Georgette, tout au long, décidément ! énonçait le père, jubilant et attendri devant sa vieille compagne.

— Non ! non ! refusait énergiquement l'intéressée. Ce nom d'une aune m'encapuchonnerait comme un plaid trop long ! Je veux rester Geo tout court. Je m'y reconnais mieux !

— Comme tes yeux paraissent grands, Eva ! et comme l'ovale de tes joues s'amincit ! Trop de fêtes, trop de veilles joyeuses ! Et toi, Paulette, ton teint s'est plombé ! L'air de Paris ! Et puis tu te surmènes, probablement.

— Pas au delà de mes forces ! répliquait l'aînée, jouant avec les doigts amaigris. Mais je me suis tracé un vaste programme d'études : droit, économie politique, philosophie. Il y a tant d'abus à combattre, tant de réformes à obtenir !... Il faut savoir nettement pour réclamer à bon droit ! Ajoutez à cela des comptes à reviser, des conférences à préparer. Mme Esquirol est une travailleuse intrépide qui entraîne son entourage. La petite maison, presque provinciale, de Montrouge, bourdonne comme une ruche...

— Et tu te plais dans cet affairement ?...

— Tout cela est d'un immense intérêt pour moi !

— Tant mieux ! acquiesça faiblement la mère. Cependant, cette vie vaut-elle, pour une femme, la

paix d'un ménage, la joie que donnent les enfants?

— Quoi ! maman ! plaisanta Pauline, de ce ton de badinage qu'on affecte volontiers près des malades, tu oublies si vite les tracas que nous t'avons causés, depuis notre bas-âge ? Et tu ne désires rien de mieux pour nous que de nous voir en butte aux mêmes tourments ?

La voix fragile s'éleva soudain pour une protestation presque solennelle.

— Si Dieu me permettait de recommencer ma vie et de choisir mon sort, je demanderais à remarcher par les mêmes chemins. Et je ne souhaiterais pas d'autres biens que ceux qui furent mon lot béni : l'amour d'un bon mari, et la gloire d'élever de beaux enfants !

Eva s'inclina sur la main de sa mère pour la baiser, et une larme tomba des yeux pervenche sur le drap. Geo seule s'en aperçut, et jeta à sa sœur un coup d'œil étrange.

Pauline avait écouté, ainsi que les autres, avec recueillement, cette leçon suprême de la vie que Mme Servain semblait rapporter des limites mêmes de la mort.

Venue de Paris, à deux reprises, pour voir sa mère, l'aînée voulait que ces courts séjours parmi les siens fussent des trêves. Réprimant ses propensions à la contradiction et à l'ironie, elle ne laissait jour qu'à ses sentiments filiaux et fraternels.

Peut-être, comme le disait Geo, avait-il fallu

l'épreuve de la séparation pour que Pauline appréciât la consistance et la profondeur de ses affections naturelles.

— Tu as raison en principe, maman, accorda-t-elle. Le mariage, tel que tu le conçois, serait l'idéal, évidemment, du bonheur terrestre. Malheureusement, votre ménage, mes chers parents, offre un exemple brillant, mais tout à fait exceptionnel. Et qui rêverait de trouver la même félicité, s'exposerait à être facilement déçu ! Aussi, je m'abstiendrai, vraisemblablement, de l'expérience ! Ma tâche sera assez chargée sans y joindre ce surcroît ! Mais Eva et Geo sont là, encore, pour continuer vos traditions ! Et espérons que des petits-enfants nombreux entoureront votre vieillesse !

— Amen ! souhaitons-le ! prononça M. Servain avec ferveur.

Mais à ce vœu enthousiaste, Eva se détournait vivement, la figure décomposée, mordillant ses lèvres frémissantes, pendant que Geo haussait les épaules :

— Sais-tu si je n'ai pas la vocation du célibat et de l'apostolat féministe, moi aussi ?

— Ça m'étonnerait ! repartit en riant Pauline, pour achever l'entretien sur une note gaie.

Le recul subit d'Eva n'avait pas échappé à la perspicace aînée. Elle jugeait quelque peu anormale la présence permanente de Mlle Maillefeu à la Rochelle. Mais, fidèle à la réserve systématique qu'elle s'était

prescrite vis-à-vis des siens, Pauline ne cherchait pas à s'immiscer dans les confidences de sa sœur et ne parlait pas plus de son beau-frère que s'il lui avait été complètement inconnu.

Cependant, l'excellente Mme Servain ne tarissait pas d'éloges sur la complaisance de ce gendre qui, si généreusement, laissait à une maman souffrante la jouissance de sa fille...

Et elle déplora, en rentrant sous son toit, que Francis ne fût pas là pour compléter la réunion, cordiale et émue, du premier repas en commun !

Dès le surlendemain, Pauline déférente et affable jusqu'au bout, mais scrupuleusement exacte à ses nouveaux devoirs, quittait sa famille pour rejoindre son poste. Mme Maillefeu ne parla pas de départ.

Et la mère, qui bénéficiait avaricieusement de sa présence, pensa à s'étonner de la continuité même de ce bonheur.

Une inquiétude commença de germer chez Mme Servain. Elle observa de plus près le pur visage dont les traits s'amenuisaient chaque jour. Elle parla plus souvent de l'absent, et remarqua la gêne de la jeune femme.

Eva, à la torture, éludait les questions directes par des banalités imprécises. Mais Mme Servain, avide de savoir, poussant plus loin, émit l'intention d'écrire à son gendre pour le remercier de sa mansuétude.

Alors Mme Maillefeu ne put y tenir plus longtemps ;

d'un geste suppliant, elle demanda grâce et sortit de la pièce.

Geo, posant la main sur le bras de sa mère, dit d'un air profond et sage :

— Ne la tourmentons pas, maman !

— Qu'y a-t-il donc ? s'exclama la mère, consternée.

— Je ne sais pas au juste... Quelque chose de triste, au fond, probablement.

L'imagination battant déjà les champs, Mme Servain alla au pis, tout de suite :

— Bonté divine ! Son mari l'aurait-il abandonnée ?... Songent-ils à divorcer ?...

— Oh ! maman, je ne crois pas qu'ils en soient là, Dieu merci ! Je suppose qu'il y a un léger froid entre eux, simplement. Le fait est que, depuis l'arrivée d'Eva, je n'ai trouvé qu'une seule lettre de l'écriture de Francis, dans la boîte ! Peut être Eva est-elle venue ici contre la volonté de son mari !

— Mon Dieu ! Alors je serais la cause involontaire de cette brouille ! se lamenta la pauvre dame, désolée. Je ne m'en consolerais jamais !

— Soyez raisonnable, Mme Servain ! remontra Geo, gentiment grondeuse, se hâtant d'adoucir d'un sourire ces objurgations pathétiques. Ne vous agitez pas, et avant tout, laissez-vous vivre ! Te chagriner mal à propos n'avancerait en rien les choses ! ajouta-t-elle, en embrassant sa mère. Ta santé nous importe avant tout ! Rappelle-toi ce point essentiel.

Eva, dans la chambre du premier, accoudée à une table, les mains aux tempes, les yeux secs et brûlants, essayait d'activer sa pensée accablée... Il lui fallait secouer cet épais sommeil où elle eût souhaité se maintenir éternellement.

Elle ne pouvait plus soutenir le rôle qui pesait tant à sa sincérité, et continuer à abuser les siens... Que faire maintenant? Que tenter ? Que résoudre ?...

Que s'était-il passé, derrière elle, dans ce là-bas d'où elle avait fui ? N'eût-elle pas dû écrire ensuite, expliquer ce qui légitimait son évasion et son ressentiment? A plusieurs reprises, cette tentation l'avait aiguillonnée.

Mais, au moment d'agir, sa fierté regimbait. Pourquoi s'abaisser à un plaidoyer ? Etait-elle une coupable, réduite aux excuses, et mendiant l'absolution ?

Et le silence persistait, plus lourd, plus noir de mystère, à mesure que les jours passaient. Connaissant son mari, absolu et irascible, Eva pouvait augurer quelles dispositions mentales laissait présager ce mutisme.

Elle n'en doutait guère : ce prologue menaçant devait avoir pour suite la scission définitive.

Ce pressentiment se fortifia quand elle reçut le billet de Francis : « Etes-vous vivante ? » En son état actuel de sensivité maladive, Eva ne vit, en cette question brusque et railleuse, qu'une impertinence brutale, à

laquelle elle ne sut adresser que cette cinglante affirmation : « Je vis ! »

Puis, à l'envoi de la malle qui suivit de près cette réponse, la jeune femme crut comprendre que la liberté lui était rendue, qu'on la laissait maîtresse de rester où bon lui plaisait, sans daigner l'inviter ou la sommer de revenir...

Alors?... Alors ?... Il fallait s'accoutumer à considérer l'inévitable issue de l'impasse, et laisser entrevoir ces éventualités autour de soi... Geo, certainement, était déjà édifiée... Mais les parents !... Comment leur amortir ce coup ?

Plus soucieuse de ménager une peine à autrui que de se l'éviter à elle-même, la pauvre Eva s'ingénia dès lors à préparer, avec des précautions infinies, les esprits de ceux qu'elle chérissait. Par prudentes insinuations, elle commença de leur suggérer la triste vérité.

Un jour, essayant un air détaché, comme pour une information indifférente, elle s'enquérait près de son père, des formalités par lesquelles on prélude à une séparation légale. Le bon M. Servain, confondu, se refusait à comprendre.

Une autre fois, Eva annonçait l'intention de travailler sérieusement son piano, reprenait exercices et études en disant :

— Il faut se maintenir en force... Sait-on jamais ce qui peut arriver ?...

Personne n'osait demander d'éclaircissement à ces propos obscurs. Un malaise moral — stupeur morbide qui précède l'orage — se communiquait de l'un à l'autre des habitants de la villa Fortunio.

En cette torpeur éclata tout à coup un vif et gai rappel du bonheur d'antan. Les échos de la maison morne s'éveillèrent, réjouis par une voix cordiale et sonore, chaude de vie et d'espérance.

Gabriel Turquant, mandé au mariage d'un ami, débarqua pour trois jours dans sa ville natale. Le jeune artiste, dont la réputation grandissait chaque jour, fut reçu en triomphateur. Les journaux locaux signalèrent sa venue. On lui fit presque autant fête que s'il eût été un aviateur ou un champion de la boxe.

Le père Turquant, qui n'était ni un ogre ni une ganache, rouvrit ses bras au fils dont le succès justifiait l'insoumission. On tua le veau gras, rue Jeanne-d'Albret. Et l'on convoqua au festin le ban et l'arrière-ban des amis.

Naturellement, la première visite du jeune homme fut pour la famille Servain. Gabriel s'exclama de joyeuse surprise en apercevant Mme Maillefeu :

— Comment vous êtes ici, Eva ! De toutes façons, je devais vous voir, à ce voyage ! Je compte, en m'en retournant, faire escale à Tours, afin de montrer à votre époux mon étude d'affiche. Je l'apportais justement pour la soumettre aux critiques du grand conseil. Qu'en pensez-vous ?

Il exhibait une pochade, représentant un aéroplane fleuri, sur un ciel étoilé avec cette légende : « *Jusqu'à la Lune, sans peur et sans faim, grâce au Friand Maillefeu, substantiel et léger !* »

— Un ressouvenir de la Bataille des Fleurs de Luchon ! ajoutait Gabriel. Votre mari — mon ennemi d'alors — ne peut qu'être touché par cette réminiscence de votre première rencontre !

Eva rougit, puis blémit aussitôt et laissa tomber l'allusion. Trop d'idées tourbillonnaient dans la tête enivrée du jeune homme pour qu'il prît garde à la contenance singulière de Mme Maillefeu. Gabriel n'avait d'yeux, en ce moment d'ailleurs, que pour un petit sphinx rose et brun, immobilisé sur une chaise, en face de lui, avec une gravité inaccoutumée, Mlle Geo.

— Ce Luchon, rêva tout haut l'artiste. Plusieurs d'entre nous y ont trouvé leur chemin de Damas ! Qui nous l'eût prédit quand nous y partions avec tant d'insouciance ! Comme le destin nous mène par de secrets détours !... C'est ce dont nous convenions dernièrement, Pauline et moi !

Le petit sphinx eut un tressaillement, et son coloris vermeil haussa de deux tons au moins — ce qui dut frapper l'œil d'un peintre, expert à la notation des nuances. Nonobstant, sans se presser, Gabriel expliqua :

— J'assistais, il y a peu de jours, à Londres, à un meeting de suffragettes dans Hyde-Park. Et j'ai ren-

contré là Mlle Aînée. Bravement, la première, elle m'a tendu la main.

Plus qu'un soupçon de carmin défaillant sur la joue du petit sphinx... Le tortionnaire reprenait :

— Nous avons causé un quart d'heure, en vieux philosophes. Si Pauline, avec son bon sens français, réprouve à part soi les excès et les parades burlesques dont nous étions témoins, elle tient mordicus à ses opinions. Elle se plaît à les propager, et trouve un sens très haut à ce prosélytisme... De ces considérations générales, nous en sommes venus à des points plus particuliers...

Le sphinx, sans haleine, devenait aussi rigide que s'il eût été taillé en pierre.

— Et nous sommes tombés d'accord, poursuivait Gabriel, que rien n'arrive que ce qui doit arriver... Nous ne comprenons qu'à la longue la portée des événements. D'une injustice, d'une déception, contre lesquelles on se révolte d'abord, naît parfois un bien que nous n'avions pas prévu... Ainsi pour moi, à Luchon, un accès d'humeur me pousse au Casino ; j'y rencontre Aigrefeuille. Du dépit je passe au désespoir ; je quitte la Rochelle où je croyais fixer toute ma vie. Et désormais, Turq ne rencontre que satisfactions, travail joyeux, et espérances. L'important, comme dit mon vieil oracle, c'est assurément de *se trouver*. Pauline également s'est *trouvée*, en sa vraie voie. Tout est donc pour le mieux... Là-dessus, nous avons conclu

que la rancune était un fardeau encombrant et nuisible... Et nous nous sommes séparés en excellents termes... disposés à la meilleure fraternité...

A ces derniers mots, très appuyés, le sphinx respira argement, et son visage resplendit de l'écarlate le plus intense...

Il ne lui fut pas demandé de revenir au parc d'Orbigny. Œdipe prévoyait que la Chimère lui refuserait hautainement cette concession. Mais, dans le jardin même de la villa Fortunio, les giroflées, les pensées, les anémones commençaient d'égayer les bordures des plates-bandes. On alla inspecter cette floraison printanière. Et le rideau de thuyas formant charmille offrit un abri propice à la conversation.

Il faisait trop frisquet encore pour que les personnes en âge de rhumatismes prissent plaisir à s'attarder dehors. Eva était remontée à sa chambre. Gabriel et Geo se trouvèrent seuls sur le banc. Et la jeune fille, les deux mains saisies en une étreinte fougueuse, dut écouter, tout près de son oreille, le murmure ardent des aveux.

— Ma petite Geo, enfin, je puis parler... Je suis en état de t'offrir un sort convenable... Le père approuve mon espérance. Il t'estime et t'affectionne. Et moi, je ne vois pas l'avenir possible avec une autre compagne que ma chère petite camarade, ma loyale et fidèle amie ! Si tu savais ! Ton souvenir m'a guidé tout le temps pendant que je frayais mon chemin !...

Ta légère ombre ne cessait de m'accompagner. Et de te sentir si pure à mes côtés, m'engageait à veiller sur moi-même... Mais c'est la réalité qu'il me faut, maintenant ! J'ai tant besoin de ta présence !

— Attends un peu ! suppliait Geo, éplorée comme une captive qu'un vainqueur veut entraîner. Laisse-moi ici quelque temps encore... Des choses si tristes peuvent se produire... Je n'ai pas le cœur de les laisser en proie à de tels tourments... et alors que notre pauvre Eva ??? Comment cela finira-t-il ?... Ah ! Gabriel ! Tu vas à Tours... Tâche de savoir... Sois un conciliateur. Agis comme si tu étais déjà son frère... Et je t'en aimerai encore plus...

— Tu me le devras bien... Attendre encore, c'est bien dur, Geo !

— Mais attendre, avec pleine sécurité, certains l'un de l'autre ?... N'est-ce pas prolonger seulement la douceur d'espérer, Gabriel ?...

Il approuva, sans aucun doute. Mais sa réponse n'emprunta pas la vaine formule des mots... Les rameaux verts formaient un écran à la hauteur des têtes, très rapprochées...

Gabriel Turquant, deux jours après, partait pour Tours. Et le soir même un télégramme était remis à Mme Maillefeu : « Mari dangereusement malade. Pressez venue. Gabriel. »

XXVIII

— Vous enfin, Madame ! Quel soulagement !... J'attendais votre retour avec une cuisante impatience !...

Ainsi Eva se voyait chaleureusement accueillir, alors qu'en proie à de troublantes incertitudes, elle rentrait dans sa propre demeure. Et c'était M. de Forey qui lui souhaitait ainsi la bienvenue, — M. de Forey, plus que jamais bourdonnant, agité, surmené, et à bon droit, cette fois, car il déployait, dans la débandade de la catastrophe, au service d'un ami terrassé, une sollicitude et une activité vraiment louables.

— Je ne sais pourquoi ces gens idiots ne vous ont pas télégraphié aussitôt que l'accident s'est produit ! reprenait l'impétueux vicomte. Mais il paraît qu'au sortir de sa syncope, Francis, qui pouvait à peine parler, interdit qu'on vous prévînt... Délicatesse suprême d'un mari qui craint d'alarmer inutilement sa femme. Car, malgré l'hémorragie assez abondante,

il a pu croire à une simple égratignure... Heureusement, M. Turq est survenu et a tranché nos perplexités...

— Heureusement ! soupira très bas Eva, s'appuyant du coude au dossier d'une bergère et laissant tomber son front.

Gabriel venait de lui faire part, brièvement, dans le court trajet de la gare au boulevard, du drame dont on conjecturait les péripéties, d'après l'épilogue terrifiant : Francis blessé par sa sœur, au cours d'une discussion, dans la chambre même où agonisait sa mère ; Blanche, complètement démente, forcenée, enfermée dans un asile d'aliénés ; Henriette et Alfred Limart, congédiés par l'ordre exprès où M. Maillefeu concentrait ses forces défaillantes : l'usine, décapitée par la maladie du maître et le brusque départ du directeur principal, continuant de fonctionner par l'entraînement même de ses solides rouages ; et M. de Forey, secondé par quelques hommes de bon vouloir, essayant d'enrayer le gâchis, et prenant d'autorité le gouvernement d'une maison démoralisée.

Ces nouvelles atroces, Eva les entendit en frissonnant d'horreur, mais son attention s'attachait à un seul point avec une inquiétude qu'elle n'exprima qu'en deux mots haletants à la porte même de l'hôtel...

— Mais lui ?... Lui ?...

Gabriel se détourna à demi pour répondre :

Le cas est grave, paraît-il. Une pointe des mau-

dits ciseaux a perforé la poitrine... La plèvre et les poumons ont été lésés... Il faudra de longues et infinies précautions... Mais sa constitution est saine et vigoureuse... Il est jeune... et la vie a des ressources incroyables.

Elle ne se leurra pas. Ces encouragements, si vagues, si aléatoires, devaient la disposer aux prévisions pessimistes... Un tel frisson la secoua que ses dents s'entrechoquèrent. Et elle aborda son logis le cœur glacé et l'âme en détresse, ainsi que ce soir sinistre où elle avait fui.

Maintenant, au seuil de la chambre du malade, Eva se tenait transie et confuse, avouant, par sa rougeur et sa timidité, qu'elle se considérait comme une proscrite dans ce lieu où elle avait droit de commandement.

— Pensez-vous que je puisse entrer ? bégaya-t-elle... Est-il préparé à ma venue ?

M. de Forey hésita, la main sur le bouton de la porte.

— Très peu... Nous n'avons osé trop l'agiter, ce matin, la nuit ayant été extrêmement mauvaise... Cependant, je lui ai annoncé votre télégramme... mais il était si faible, si fatigué, que je me demande s'il m'a compris,.. car il n'a fait aucune réflexion.

La jeune femme baissa la tête, accablée. Gabriel l'encouragea d'une muette pression de main.

— Oh ! laissez-moi entrer ! Faites que j'entre !...

implora-t-elle d'une voix à peine perceptible et avec un regard si suppliant que M. de Forey en fut touché.

Sans bruit, il entr'ouvrit la porte. Une religieuse accourut à pas étouffés.

— M. Maillefeu repose.

— Laissez-moi entrer! répéta Eva, d'un ton plus vibrant. Et son élan la portait au delà de la porte convoitée.

Elle s'immobilisa à deux pas du lit, chancelante d'effroi. Ce corps, allongé sous les couvertures avec une rigidité presque funèbre, ce visage exsangue, creusé sous les pommettes, ces paupières closes dans l'ombre des profondes orbites, était-ce bien Francis Maillefeu qui gisait là? Lui, le hardi et robuste garçon, infatué de sa vigueur physique et de sa force de volonté et de sa puissance d'action, cette pauvre chose, réduite à l'inertie ?

Un émoi violent bouleversa Eva jusqu'au tréfonds de l'être. La pitié inonda son cœur : tout s'oublia, tout s'abolit, même la crainte de se voir importune ou intruse. Rien ne subsista que la hâte de soulager, d'apaiser celui qui souffrait, et le désir ardent d'aller jusqu'au bout de ce devoir et d'y dépenser toute sa compassion et toute sa vaillance.

D'un geste impulsif, elle laissa glisser son manteau, enleva son chapeau et ses gants. Elle était chez elle, à la seule place qui convint, près de son mari...

La jeune femme s'assit un peu en retrait du chevet, observa en retenant son haleine.

Francis, peu après, s'agitait, et, sans ouvrir les yeux, d'un geste, demandait à boire. La religieuse versa un peu d'eau glacée dans un verre. Eva prit ce verre, et ce fut sa main qui le présenta aux lèvres de son mari.

Mais elle ne put maîtriser son tremblement. Quelques gouttes du breuvage s'échappèrent. Francis, les yeux toujours fermés, éleva la main, instinctivement, pour consolider le verre. Ses doigts touchèrent le bras nu, découvert par la manche courte. Un tressaillement brusque se répercuta dans tout le grand corps étendu.

Entre les paupières soulevées, un regard furtif glissa et rencontra le doux visage, anxieusement penché.

Les prunelles noires clignotèrent, comme au choc d'un éblouissement, puis se dérobèrent de nouveau, Les sourcils se rejoignirent, donnant à la figure émaciée une expression pensive et sévère. Eva restait, sans mouvement et sans parole, à la place où, bientôt, revint se poser le regard, lucide, cette fois, très long, très scrutateur, chargé d'étonnement et de questions silencieuses. Elle en comprit le reproche, et humble, courbée sous le repentir, l'appréhension et le chagrin, elle appuya son front sur le drap.

Discrète, la religieuse s'était retirée dans l'embrasure de la fenêtre, avec son livre d'oraisons. Quelques minutes se passèrent. Puis un faible attouchement

effleura la tempe de la jeune femme prostrée. Les lèvres pâlies, presque sans voix, murmurèrent :

— Je ne suis pas encore mort pour qu'on pleure sur moi !...

Elle releva la tête et surprit l'effort de fanfaronnade essayant de fixer, sur la physionomie éteinte, la grimace sceptique et moqueuse d'autrefois. Elle répondit, avec sa ferveur sincère :

— Ce n'est pas sur toi, mais sur moi que je pleure... je pleure de n'avoir pas appris plus tôt... Et tu le sais bien...

Le rictus sardonique s'ébaucha encore, pour s'achever en une contraction douloureuse. La souffrance qui tenaillait le blessé entre les côtes, se réveillait, aiguë. Francis suffoqua, cherchant son souffle. La sœur se précipita à son aide. Il ne fut plus qu'un être pitoyable, torturé, râlant, qui, la crise passée, retombait sur l'oreiller, anéanti.

Mais dans l'accalmie, si courte, Maillefeu avait reconnu la présence de sa femme. Il n'avait pas repoussé Eva. Il tolérait donc sa vue. C'en fut assez pour qu'elle se jugeât autorisée à demeurer.

Les fiévreuses préoccupations d'aujourd'hui reléguaient dans un si profond passé les dissentiments d'hier, que ceux-ci s'effaçaient. Eva n'eut pas le loisir de s'en souvenir, entièrement vouée au malade dont elle voulait le salut, et dont elle assurait la défense.

Pendant des semaines, elle garda ce poste, se substi-

tuant peu à peu aux infirmières dans les pratiques minutieuses des soins compliqués.

Longue et opiniâtre fut la lutte, alternée de traîtres répits et de cruelles reprises.

Une alarme n'était pas calmée qu'une autre renaissait. Le blessé, miné sourdement, tomba dans une prostration absolue, la face hâve et terreuse, les traits pincés.

Une pleurésie purulente, reconnue après une ponction exploratrice, détermina une intervention chirurgicale, qui fut suivie d'intermidables et pénibles traitements pour désinfecter le foyer du mal.

Aucune peine ne rebuta la jeune femme. Aucune menace ne put user ses admirables facultés d'espérance.

Au plus fort du danger, elle ne cessait de répandre autour d'elle une confiance vivifiante, de rafraîchir le patient épuisé de son radieux sourire, de sa douce parole, de l'étreinte caressante de sa main.

Une conviction étrange la possédait ; il lui semblait que Francis n'avait pas rempli ses destinées, que le Maître miséricordieux lui laisserait le temps de se révéler mieux, à lui-même et aux autres... Il devait vivre pour comprendre dorénavant la vie...

Il devait vivre ! Elle l'affirma tant et tant que sa foi vainquit : la vie triompha !

Un jour — jour d'indicible victoire — les médecins déclarèrent que le péril le plus imminent était conjuré. La période aiguë s'achevait. Mais que de prescriptions

sévères à observer encore, rigoureusement ! La moindre imprudence suffirait à occasionner une rechute. Pendant un temps encore, M. Maillefeu devait rester éloigné des affaires, s'abstenir de tout effort.

Il s'agissait maintenant, par un long et complet repos et une intelligente hygiène, de récupérer les forces perdues. Le séjour à Candes fut conseillé. L'air pur, chargé de senteurs balsamiques, les pins qui environnaient le château, la grande paix de la campagne, favoriseraient la convalescence, lente et précautionneuse.

Ils y partirent, dès que le transport fut permis, aux derniers jours de mai...

XXIX

A l'ombre du grand cèdre qui avoisinait le petit castel, Francis Maillefeu, étendu sur une chaise longue, lisait et révâssait. Des odeurs de tilleuls, d'œillets et de roses flotaient mollement. Les pinsons, les loriots, les merles, lançaient leurs trilles, sans se lasser, de branches en branches, tandis qu'au plus haut d'un sapin, un rossignol vocalisait avec ivresse.

Parfois, les ramages d'oiseaux s'interrompaient, comme dans un ensemble symphonique, et alors, on percevait le bruissement continu des insectes, soutenant, d'un ronflement d'orgue sonore et grave, la chanson de l'été.

La nature entière exultait, en l'une de ces heures bénies qui paient de tous les jours d'aquilon, des intempéries des frimas, et où la terre revêt un éclat de paradis.

Francis avait délaisse sa revue, et son regard vaguait à travers les feuilles moirées de soleil et trouées d'azur.

Mais les deux vers, inscrits au milieu de la page ouverte, le poursuivaient de leur rythme obsesseur :

Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs...

Etait-ce donc vrai?... Jusqu'ici, le jeune homme n'avait guère pris garde aux déclamations poétiques, lui qui ne lisait guère dans les journaux que les renseignements financiers et sportifs, les échos mondains et les nouvelles politiques ! Avait-il pensé jamais à étudier la couleur du ciel, autrement que pour y découvrir un indice de beau ou de mauvais temps?

Il avait fallu cette halte, imposée à son existence tourbillonnante, pour que Francis devint sensible à de menues voluptés ignorées. Maintenant que les ondes bienfaisantes de la vie recommençaient à sourdre en son être exténué, peu à peu son esprit sortait de sa léthargie. Et il s'étonnait de trouver si peu d'ennui en une si longue stagnation.

Des plaisirs innocents, des délices discrètes pénétraient sa paresse. Sa curiosité nonchalante surprenait mille événements minucules, qui lui fussent demeurés insensibles quand il allait au gré de son caprice, turbulent et pressé.

Etait-ce bien lui qui, en son inaction, s'amusait aux allées et venues d'une abeille, affairée au butin, à l'éclosion d'un lis, remarqué la veille, aux formes fantasques

des nuages qui traversaient l'espace, au-dessus de sa tête ?

Et comment supportait-il qu'une initiatrice zélée cherchât à le distraire, en lui apprenant à goûter les délicatesses de la littérature et de la musique ?

Parbleu ! quand certaine voix, souple et mélodieuse, les faisait ressortir, Francis appréciait, évidemment, la cadence des beaux vers et la justesse des grandes pensées ! Et c'était parce que cette voix venait de les lui signaler tout à l'heure, que ces vers, empruntés à la fameuse *Nuit d'Octobre* l'avaient frappé si fort... Il les notait dans sa mémoire, avec le reste de la citation :

> Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
> Le silence des nuits, le murmure des flots,
> Si quelque part, là-bas, la fièvre et l'insomnie
> Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?...

Et, naïvement, Francis s'émerveillait de la prescience des poètes. Musset ne semblait-il pas avoir prévu ce que lui-même ressentait, après d'intenses anxiétés morales, et les affres de la douleur physique ? Quelle douceur, à l'issue du sombre et étouffant passage où il s'était cru perdu pour jamais, de trouver la paix rayonnante, l'air pur et libre !

Cependant, ce bien-être, depuis un instant, n'était plus absolu : il lui manquait quelque chose... ou plutôt quelqu'un, ce même quelqu'un, sans doute, dont

l'image avait hanté les sommeils hallucinés et les veilles fiévreuses de sa longue maladie.

Il n'ouvrait pas les yeux alors, sans apercevoir, à ses côtés, cette figure vigilante. Aussi, dès qu'elle s'éclipsait momentanément, éprouvait-il une sorte de détresse.

Et n'était-ce pas naturel, qu'il souhaitât près de lui, sans cesse, la main légère et prompte, qui, mieux que toute autre, calmait le mal et appliquait le pansement salutaire sans irriter la chair meurtrie, la voix consolante, dont les inflexions amollissaient le cœur gourd et dolent.

Ainsi, Francis s'était-il accoutumé à cette présence perpétuelle. Il ne se voyait pas seul quelques minutes sans qu'un sentiment de nostalgie le déprimât aussitôt. La fraîcheur du ciel, le gazouillement des oiseaux, la grâce enjôleuse des fleurs, perdaient leurs charmes. Francis Maillefeu, tiré de sa quiétude, les yeux aux aguets, épiait avidement l'apparition désirée.

Eva se montra enfin, à l'autre bout de la pelouse. Et le resplendissement de juin ne fut plus que l'irradiation blonde de sa svelte forme.

Il l'attirait, de son regard impatient. Il semblait qu'elle lui apportât l'essence même de la vie, ainsi que l'air et la clarté. Vite, il voulait qu'elle accourût à lui, ne s'occupât plus que de lui. L'épreuve avait pu éclairer Francis, développer sa mentalité, sans changer son caractère

Egoïste, il était né : égoïste, il restait. Mais ceci le différenciait-il beaucoup de la majorité des hommes ? Et quelle femme s'offenserait — ou se plaindrait — de se voir ainsi indispensable ?

Eva pressentait bien avec quelle ardeur on appelait son retour, sous le grand cèdre ! Elle revenait d'un pas vif, souriant de loin à son mari. Cependant, au grand dépit de Francis, elle s'arrêta encore, exhortant, d'un geste, à la patience, celui qui l'attendait.

Le fauteuil roulant de Mme Maillefeu-Limart, poussé par un domestique, tournait l'angle de la maison. C'était l'heure de la promenade journalière, à travers le parc et les jardins, pour la valétudinaire. Eva s'avança vers le petit véhicule :

— Bonjour, mère !

Un reflet de plaisir vacilla faiblement, au son de la douce voix, sur l'immobile visage aux épaisses joues pendantes. La jeune femme, gentiment, ajusta la coiffure de dentelles, le collet, le parasol, présenta un bonbon à la bouche gourmande.

A ces prévenances, le sourire enfantin s'accentua. Le paralytique eut un petit geignement d'aise.

— Allons, bonne promenade ! dit Eva, avec des signes de têtes affectueux. Veillez bien sur Madame, Mathurin. Et conduisez-la à la basse-cour, puisque cela la divertit. Prenez garde au soleil !

L'appareil se remit en marche sur le sable crépitant. Ayant ainsi glissé une lueur de joie dans l'âme endor-

mie, et ravivé, par l'exemple de ses propres égards, le respect dû à la vieille maîtresse de la maison, la jeune femme reprit son chemin vers le cèdre.

— Me voici enfin ! dit-elle radieuse, et brandissant un éventail de lettres. Le facteur m'a retenue. Un faisceau de nouvelles, pour vous et pour moi !

Francis éprouvait beaucoup moins de hâte à prendre connaissance du courrier qu'à voir Eva réintégrer sa place, près du petit guéridon, en face de la chaise longue. Les choses du dehors le touchaient à peine. Rien ne lui paraissait plus surprenant, plus captivant que ce qu'il découvrait en lui-même et en elle, et ce qui se passait entre eux deux.

La jeune femme, elle, dépliait avec empressement une missive, chargée d'écritures différentes — la lettre hebdomadaire et collective de la famille. Francis, indolemment, rompait les enveloppes, et sourit d'un air de bonhomie railleuse, en apercevant la signature de M. de Forey.

— Ce brave ami !... Il se félicite, pour la centième fois, d'être entré dans l'industrie, et m'accable de nouveaux remerciements pour l'avoir placé dans le haut personnel de l'usine. Il ne croyait pas trouver tant d'intérêt à ses fonctions ! Expérience faite, il déclare solennellement le travail régulier beaucoup moins fatigant que le plaisir quotidien ! Cette conversion de Forey est-elle assez amusante ?

Il passa à une autre lettre : son sourcil se fronça.

— Ah ! voilà qui est moins folâtre ! murmura-t-il, rembruni, le ton amer. Alfred Limart est entré chez l'un de mes plus âpres concurrents de Clermont. Je ne doute pas que cet honnête homme ne porte à la maison rivale tous les renseignements qui peuvent nuire à la mienne. Pouah !

La lèvre plissée de dégoût, Francis se renversa sur les coussins. Eva, le voyant ainsi assombri, ne laissa pas aux idées attristantes le temps de s'installer.

— Ecoutez, mon cher ami, les adjurations émouvantes de notre Geo :

« Ma chère sœur,

« Ton insupportable malade se décidera-t-il enfin à s'avouer guéri ? Tu dois le dorloter tant et si bien qu'il va s'acagnarder dans sa béatitude. »

— Il y a de cela, convint Francis égayé.

« Sachez qu'on attend votre signal : « Lâchez tout ! pour lancer à la poste une quantité de cartons, ainsi libellés : « M. et Mme Servain ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille, Mlle Geo avec M. Turq ! »

« Je vous veux à la fête, mon cher beau-frère, ne l'oubliez pas ! Et ainsi ne faites pas trop languir ce pauvre Turq, s'il est de vos amis... Je ne sais plus comment l'engager à temporiser encore. Venez donc au plus tôt dans cette bonne ville de la Rochelle, où les murs, tapissés à profusion de la mirobolante affi-

che, répètent de toutes parts votre nom, et semblent pavoisés pour votre passage ! »

Francis, flatté quoiqu'il en eût, rit franchement.

— La fine mouche ! Elle s'entend à vous chatouiller l'amour-propre ! Ce bon garçon de Turq aura là une petite femme tout à fait drôlette ! Ce sera un original ménage d'artistes !

— Oui ! fit Eva, pensive. Et Gabriel et Geo sont pourvus du meilleur gage de bonheur. Au fond, ils se sont toujours aimés. Leur mariage n'est que le couronnement d'une vieille sympathie d'enfance.

Il crut discerner une nuance de mélancolie dans cette remarque, et se pencha, en avant, avec une soudaine inquiétude.

— Eva, répondez-moi sans détours et sans restrictions : vous aussi, peut-être, vous aviez quelque liaison d'enfance, dont il vous est resté un regret en m'épousant ?

Son regard incisif put fouiller jusqu'au fond de l'eau tranquille des beaux yeux purs.

— Vous êtes bien curieux, monsieur mon mari ! dit Eva, avec une souriante malice. Eh bien ! sachez-le donc : la musique et les poètes seuls m'avaient fait pressentir les émois de l'amour, avant que je vous eusse rencontré...

Elle hésita, puis rougissante :

— Et pour aller jusqu'au bout de la confession, je dois ajouter que, même après mon mariage, je me suis

ignorée moi-même. C'est le danger de vous perdre qui me fit connaître combien vous m'étiez devenu cher.

Mais, à son tour, elle se courbait vers lui, ressaisie d'une rancune, et soupçonneuse :

— Dites la vérité, toute la vérité, vous aussi ! M'aimez-vous enfin du solide amour qu'un mari doit à sa femme ? Me garderiez-vous votre affection si je devenais laide ?...

— Ah ! la turlutaine d'autrefois ! fit-il, diverti.

Eva, indignée de cette légèreté, se précipita, appliqua une main sur les yeux moqueurs, l'autre sur la bouche sarcastique.

— Ne raillez pas !... Cela m'a angoissée jadis... M'aime... M'aimerais-tu encore ?

— Peut-on répondre sous le bâillon et le bandeau ? Les suffrages doivent être libres ! dit Francis, se délivrant, et retenant les deux mains fluettes dans les siennes.

— Dis-le ! insista-t-elle, suppliant enfantinement. M'aimerais-tu toujours ?... Sois loyal !

Pouvait-il oublier que cette voix musicale l'avait soutenu et consolé, durant de rudes et haletants débats, que ces mains frêles l'avaient soulagé et rafraîchi, dans le feu de la souffrance ? Si la grâce qui ravissait ses yeux s'atténuait, le charme de cette mélodie et de ces contacts si doux ne serait-il pas encore tout-puissant sur son cœur?

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, il avoua, néanmoins ;

— Eh bien ! je crois que oui, sérieusement !

— Ah ! enfin ! cria Eva victorieuse.

L'approche du jardinier, muni des tuyaux d'arrosage, restreignit les effusions. Francis se leva.

— Sensible aux repproches de Mlle Geo, je vais essayer une petite promenade pour développer mes forces.

Il s'appuya au bras qui s'offrait. Les deux époux, à pas lents, s'acheminèrent par les allées tournantes, entre les bosquets.

Eva, suivant sa rêverie, étouffa un soupir.

— Les pauvres parents vont rester bien seuls, après le mariage de la petite Geo. Voici la dernière colombe partie du colombier !

— Que veux-tu ? c'est la règle ! dit Francis, avec cette philosophie qu'on tient toujours prête pour les épreuves d'autrui.

Et narquois, se figurant la fière aînée entre ses deux beaux-frères, il ajouta :

— Pauline va donc rester dans son splendide isolement ! Et elle dogmatisera pour assurer le bonheur des autres femmes, — ou le déranger — après s'être montrée incapable d'établir le sien !

— Vous croyez donc, orgueilleux homme, que le bonheur pour une femme ne se rencontre que dans

la loi de mariage? rétorqua Eva. Admettez-vous que la réciproque soit vraie ?

Ils arrivaient à un espace découvert, sur la terrasse qui dominait le vaste horizon aux confins bleuâtres, les prairies, étendues à perte de vue, où s'alanguissaient la Loire et la Vienne, flâneuses et claires, entre les frissonnements verts des aulnes et des peupliers.

Le fauteuil de Mme Maillefeu-Limart stationnait à cet endroit, sous le couvert d'un grand châtaignier. Trois enfants entouraient la vieille dame de leurs ébats et de leurs chansons, pendant que leur mère, la femme du chef-vigneron, assise sur le banc, un dernier-né sur les genoux, causait avec Mathurin.

A l'apparition inopinée de M. et de Mme Maillefeu, la jeune femme se souleva confuse, tandis que les enfants interdits se pendaient à ses jupes. Eva, d'un sourire avenant, rassura ce petit monde consterné.

— Restez en place ! Le magnifique bébé ! Il embellit tous les jours ! Ne mériterait-il pas un prix à un concours ?

Quittant son mari, comme attirée par un aimant mystérieux, elle allait au poupard, l'enlevait à sa mère, le berçait entre ses bras. Et si peu imaginatif que fût Francis Maillefeu, il resta frappé. Le groupe éternel, divin, de la Madone et de l'Enfant, Eva venait de le réaliser, d'un geste spontané et harmonieux.

Elle semblait créée pour cette attitude de maternité. Sa jeune beauté y acquérait une majesté sereine, une

poésie impressionnante. Ses yeux, baissés vers la mignonne petite tête, laissaient filtrer une pensée profonde et un désir intense.

Avec des précautions pieuses, elle se déchargea du puéril fardeau, le remit au giron de la mère, puis se tourna vers la paralytique pour lui adresser quelques mots enjoués.

Francis Maillefeu, appuyé contre la balustrade, observait à distance, perdu en d'étranges réflexions. Cette scène familière lui démontrait son échec et son erreur. Il n'avait pu transformer cette nature candide et saine, d'après le modèle absurde qu'il lui imposait. Si aisément filiale, si promptement maternelle, Eva demeurait la femme vraie, capable d'épancher sur tous de l'affection et du dévouement, sans tarir les trésors de sa sensibilité.

En vain, le mari, exclusif, avait-il essayé de l'accaparer, cœur et esprit, et de la détacher des traditions et des liens du passé. Elle était restée intégralement elle-même, avec une adorable simplicité.

Et c'était tant mieux ! Où en seraient-ils tous deux, s'il avait réussi à la travestir en poupée futile, en snobinette étourdie ? Trouverait-il en elle aujourd'hui, un appui si sûr et si tendre ?

Francis appela à demi-voix. Eva accourut aussitôt, docile et rieuse.

— Remontons vers la maison, veux-tu ?

Ils se remirent à marcher côte à côte, les bras enla-

cés, par l'allée principale. Les branches entrecroisées formaient une perspective d'arceaux verts, déclinant vers l'ogive ensoleillée du fond. Le convalescent sentait avec satisfaction ses jambes moins flageolantes, ses pieds moins faibles que la veille. Une singulière allégresse — l'allégresse de la résurrection — exalta en lui de subites aspirations généreuses. Il pensa avec gratitude à sa compagne ; il souhaita lui donner les bonheurs où elle devait s'épanouir.

— Eva, fit-il posément, il faut écrire à Geo dès ce soir. Ce pauvre Turq me fait compassion. Qu'on prépare la noce pour la fin de la quinzaine ! Je serai en état, alors, de me rendre à la Rochelle. D'ailleurs, nous pourrons nous reposer plusieurs jours à la villa Fortunio.

— Oh ! Francis ! comme ils vont être heureux, là-bas ! s'exclama la jeune femme, rose de joie à cette promesse inattendue. Merci pour eux... et encore plus pour moi !

A la fois content et gêné de ces élans de reconnaissance qui réveillaient en lui de sourds remords, Maillefeu ajouta :

— Nous ramènerons ensuite ici avec nous pour quelque temps, vos parents, s'ils y consentent... Cela les aiderait à supporter le départ de leur Benjamine.

— Vous me comblez, Francis ! balbutia-t-elle, abasourdie, égarée, osant à peine croire.

Son pas s'accélérait instinctivement, comme si elle

courait au devant de l'espérance. Et lui, entraîné, apercevait confusément devant eux un avenir droit et uni, comme cette route ombreuse, aboutissant en pleine lumière. D'un air réfléchi, Francis acheva :

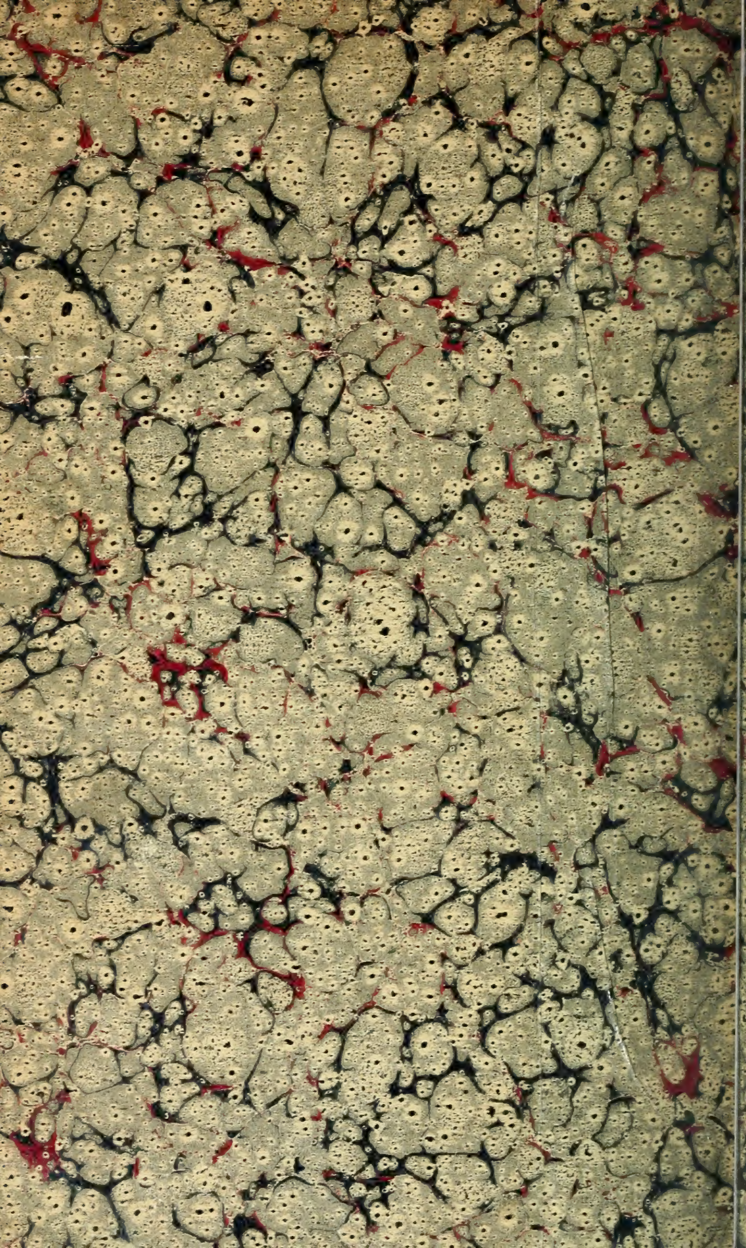
— Ce doit être un moment pénible, pour des parents, l'heure où le pigeonnier se vide. Sans doute, l'éprouverons-nous un jour ! Je vous vois d'ici pleurer vos petites colombes éparpillées, ma tendre Eva !

Elle eut un cri stoïque et résigné, un vrai cri de mère :

— Qu'importe de pleurer, pourvu qu'on aime !

FIN

IMP. JOUVE ET Cie, 5, RUE RACINE, PARIS. — 3356-17




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 24 05 05 005 9